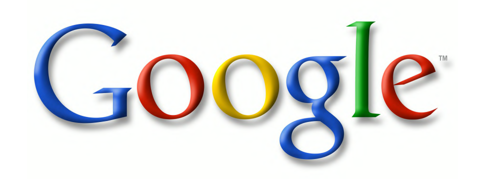
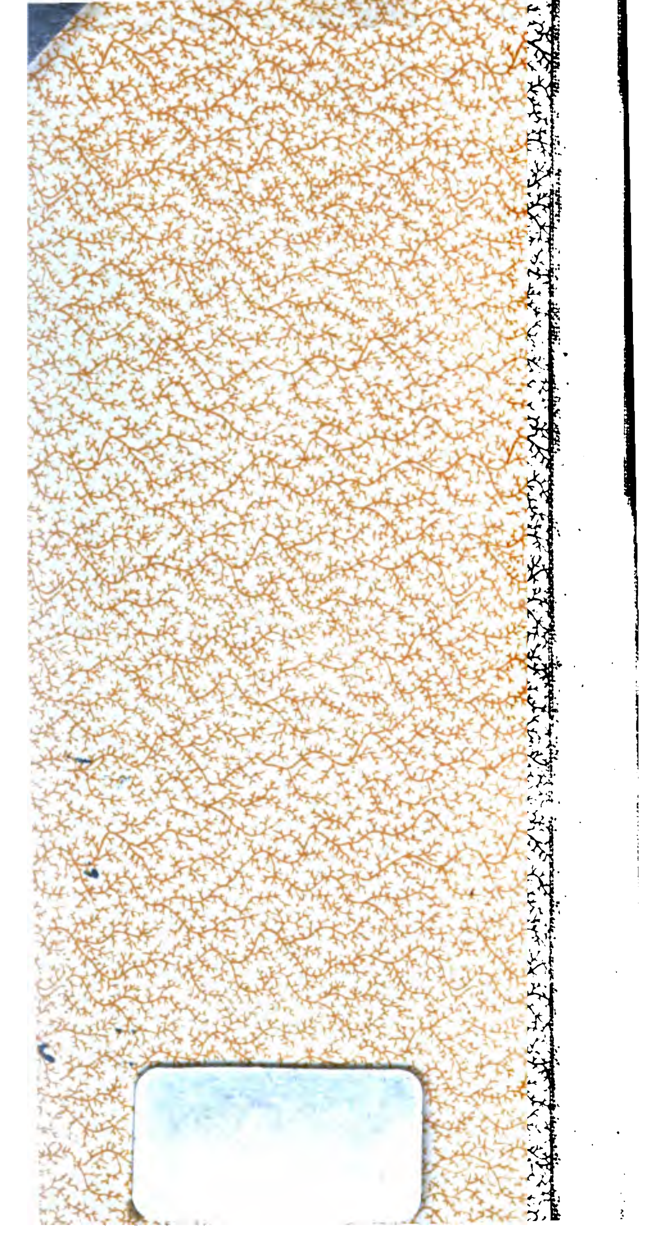
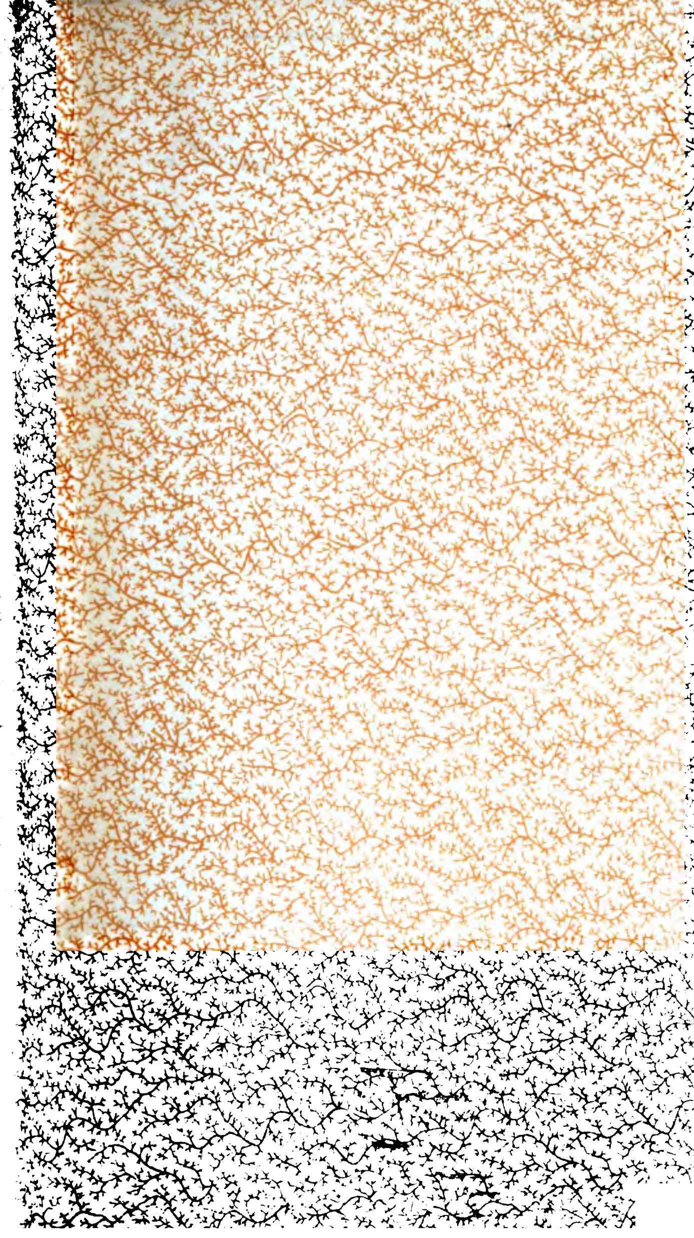
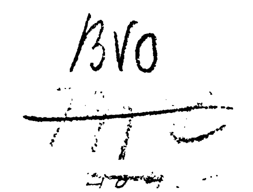








BIBLIOTHÈQUE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

TOME 61.

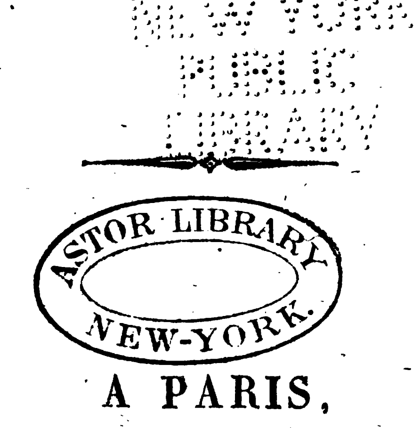
IMPRIMERIE ANTHe. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANS, No. 34.

HISTOIRE

DES GRECS MODERNES,

DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II,
JUSQU'A CE JOUR.

PAR C.-D. RAFFENEL.



A PARIS,

CHEZ RAYMOND, ÉDITEUR
DE LA BIBLIOTHÈQUE DU XIXe. SIÈCLE,
RUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, No. 4.

1825.

HISTOIRE

DES GRECS MODERNES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales. — Influence de la domination romaine sur les destinées de la Grèce. — Age de Constantin. — Résultats de la division de l'empire pour les peuples de la Grèce. — Différence entre les Grecs des provinces et ceux de Constantinople.

C'EST dans la constitution morale des peuples qu'il faut chercher les causes de leur grandeur et de leur décadence. Les richesses d'un tyran corrompu, le luxe d'une aristocratie dégradée ne font pas plus la force d'un empire que le nombre des esclaves armés pour le défendre. Cette force réside tout entière dans l'énergie des citoyens, et les hommes cessent d'être énergiques lorsqu'ils passent du régime des lois sous la verge de fer du despotisme. Rome fut grande

au temps de Fabius; elle était pauvre alors. Les fureurs de Sylla, le système odieux qu'il établit dans la capitale et les provinces, portèrent une atteinte mortelle à la morale publique (1). Il abdiqua volontairement un pouvoir abhorré; mais les maux qu'il avait causés n'étaient plus réparables; il avait assassiné la patrie. Quelques années de servitude dégradèrent sans retour le peuple que les désastres de Trasimène et de Cannes n'avaient point abattu. Le courage de Pompée, les exploits de César firent revivre un instant les vertus antiques au sein des armées; mais la corruption infectait le cœur de l'état; toutes les institutions étaient ébranlées; une cité nouvelle avait en quelque sorte pris la place de la cité de Romulus. Souillé par les excès de l'arbitraire, envahi par les factions, le sénat n'était plus ce corps auguste et inviolable qui réglait autrefois les destinées du monde. On avait appris à trembler au Capitole, et les magistrats du peuple, avertis par une fatale expérience, n'ignoraient pas que le caprice d'un tyran peut suspendre le règne des lois. Les citoyens avaient perdu leur indépendance morale, et cependant ils se repaissaient encore d'un fantôme de liberté, quand déjà même l'audace d'un ambitieux aurait suffi pour engloutir les fai-

(1) Les dénonciations étaient encouragées par Sylla : ce fut lui qui le premier eut recours à cet infâme moyen. Marius l'imita et renchérit encore sur son modèle.

bles débris des anciennes garanties nationales. Telle était la situation de Rome lorsque César parut. Le titre de général d'un peuple qu'il ne croyait plus fait pour être libre, ne contentait pas son orgueil : il voulait un trône, et il essaya de l'élever sur les ruines des institutions de sa patrie. On sait que le bonheur et les talens de cet homme extraordinaire consommèrent l'œuvre de Sylla; il serait inutile de nous arrêter sur des faits si connus. Nous ne montrerons pas même l'avilissement et la turpitude succédant tout-à-coup aux vertus qui firent, pendant tant de siècles[1], la gloire des premiers Romains; les noms de Tibère et de Caligula, ceux de Claude et de Néron, disent assez l'opprobre de ces temps. Qu'il nous soit permis seulement de rechercher la cause de ces calamités, ou plutôt de les reprocher à Sylla. Son crime fit les crimes des monstres qui marchèrent sur ses traces. Ne voit-on pas le génie de ce barbare présider aux attentats des stupides successeurs d'Auguste, et préparer la timide tolérance du peuple qui les souffrit? C'est en vain qu'on a cru pouvoir attribuer l'extinction des vertus romaines à l'introduction du luxe asiatique; la mollesse énerve par degrés, mais l'esclavage abat tout d'un coup : on nourrit encore quelques sentimens généreux au sein même de la volupté; mais les hommes qui ont pu voir une fois avec indifférence l'asservissement de leur patrie sont, pour ainsi dire, façonnés à tous les jougs. On ne doit rien attendre que de leur désespoir, et le désespoir germe lentement dans les fers.

Rome avait conquis le monde par la force des armes, elle le gouverna par la terreur. Cependant le moment approchait où cette puissance colossale allait être renversée. Le Nord, dont la valeur sauvage de ses habitans avait écarté jusque-là toute domination étrangère, n'était plus assez vaste pour la multitude toujours croissante de ses enfans. Un orage prêt à fondre sur les délicieuses contrées que Rome opprimait dans les trois parties du monde connu, se formait sous les glaces polaires de l'Europe et de l'Asie; les Parthes, devenus plus formidables par une longue suite de victoires, menaçaient l'Asie-Mineure et la Syrie, tandis que des essaims de barbares commençaient à s'agiter dans les sables brûlans de l'Arabie. Une révolution était imminente: le vieux monde allait changer de face, et des populations nouvelles se disputer les lambeaux des anciennes monarchies tributaires des Romains: tout présageait cette grande crise qui devait anéantir tant de nations, effacer tant de gloire, suspendre d'abord la marche progressive de l'esprit humain, et lui donner plus tard un si brillant essor. Dans cette lutte qui s'annonçait d'une manière terrible sur tous les points de la terre, Rome seule pouvait opposer avec avantage la discipline et la valeur de ses armées aux torrens de barbares qui s'échappaient des déserts de la Scythie et des plages de la Baltique; mais un étrange délire s'était emparé des tyrans du monde : ils se déchiraient de leurs propres mains et tournaient contre eux-mêmes

les armes qu'ils auraient dû consacrer à leur défense. Pendant que les citoyens de l'empire étaient la proie d'une administration dévorante, le prince lui-même était le jouet de ses soldats : deux fléaux pesaient à-la-fois sur les sujets de Rome, la massue de l'arbitraire et le despotisme des légions. Il n'en fallait pas tant pour détruire une puissance qui pliait déjà sous le fardeau de sa propre grandeur, et l'on doit moins s'étonner de sa chute que de ce qu'elle n'a pas eu lieu plus tôt. Jusqu'au règne de l'infâme Caracalla, Rome s'était agrandie par des conquêtes ; elle commença dès-lors à décheoir parce qu'elle eut à gémir sous des monstres plus avides du sang des Romains que de celui de leurs ennemis. Bientôt des dogmes religieux, nés au milieu des superstitions du judaïsme, firent craindre pour le culte des idoles, et le fanatisme, avec son aveuglement et ses fureurs, porta le dernier coup à la splendeur mourante de la première des cités. La propagation du christianisme fut comme le signal de la dissolution de cette immense monarchie, parce que des institutions cimentées par le temps ne purent s'y mettre en harmonie avec les idées nouvelles.

Depuis les batailles de Philippes et d'Actium, la Grèce, enclavée dans les possessions romaines, avait cessé de jouer un rôle important en Europe et en Asie. La perte de son indépendance ne tarda pas à la rendre si différente d'elle-même, que le goût des arts et de la philosophie s'y éteignit presque en même temps que l'amour de la gloire. Le Pélopo-

nèse et l'Attique avaient promptement été envahis par une population étrangère, mélange de Romains et d'Asiatiques. Les îles Ioniennes avaient subi le même sort, et l'ombre de liberté que la Grèce dut aux ministres philosophes (an 54) dont le règne fut si court sous l'exécrable Néron (1), ne put relever l'énergie de ce qui restait d'Athéniens et de Spartiates dans l'Attique et la Laconie (2). En peu de temps les diverses contrées de ce pays fameux descendirent à un état d'abrutissement presque aussi grand que l'avait été leur illustration militaire et scientifique. Si dans l'académie quelques rhéteurs formèrent encore un petit nombre de disciples distingués, il n'en résulta aucun avantage pour la nation, qui perdit successivement tous ses titres à l'admiration du monde. La langue d'Homère s'altéra dans les provinces où d'un peuple généreux, la cupidité d'un officier romain fit un peuple d'esclaves. Le droit de propriété fut méconnu, et l'héritage de Sparte et d'Athènes, dévoré par les conquérans, ne fut plus qu'un patrimoine de misère et de honte. Dans l'intervalle, les apôtres du christianisme prêchaient leur doctrine pure alors d'hypocrisie et d'intolérance; l'esprit mobile des Grecs, la rigueur

(1) Sénèque et Burrhus le déterminèrent à affranchir l'Achaïe, gouvernée par un préteur et soumise à un tribut.

(2) Tous les savans, tous les philosophes de la Grèce quittaient leur patrie pour s'établir à Rome.

déployée contre les religionnaires et leur courage au milieu des supplices, tout concourut à répandre l'évangile dans l'Achaïe; les vertus de saint Paul gagnaient les cœurs des Corinthiens, pendant que deux martyrs, Jason et Sosipâtre, scellaient de leur sang la conversion de Corcyre (1) : ainsi la Grèce, toujours disposée à accueillir les religions des autres peuples et à se créer de nouveaux dieux, devança l'Europe dans l'exercice d'un culte qui allait renverser les temples du polythéisme, et s'étendre sur la terre avec les ténèbres de la superstition et de l'ignorance.

Chaque règne, et pour ainsi dire chaque année, depuis le féroce Héliogabale jusqu'à Constantin, vit changer la fortune de Rome. Les généraux ne marchaient plus de victoire en victoire comme aux époques brillantes de l'empire ; partout l'aigle des légions rétrogradait devant les bannières des Barbares. Déjà, sous Philippe, les Goths, un instant comprimés par Lucullus, attaquaient les provinces de l'empire (an 250) : Dèce, vaincu par eux, perdit plus tard la couronne et la vie, et Gallus, dépouillant l'orgueil de la pourpre romaine pour ne se rappeler que le désastre de son prédécesseur, acheta la paix en sacrifiant la Grèce et l'Asie. Les Goths ne redoutant plus rien des empereurs, inon-

(1) Marmora raconte ce fait d'une manière toute merveilleuse. (*Voy.* cet auteur, *Istoria di Corfu*, liv. IV.)

dèrent la Thrace et la Macédoine; le succès les enhardit, et ils ravagèrent successivement la Bithynie et l'Asie-Mineure, l'Epire et l'Achaïe. A cette époque où les nations étaient déjà confondues, où les vices de Rome avaient pour ainsi dire infecté l'univers, il ne se trouva plus ni courage ni amour du pays; la Grèce subit ce nouveau joug aussi patiemment que l'avait fait le Pont-Euxin; mais il était réservé à l'une des îles qui s'honoraient du titre de colonies grecques, de donner un grand exemple et de faire briller au milieu de cette nuit d'opprobre les antiques vertus de Miltiade et d'Agésilas. Corcyre, unique débris des républiques du Péloponèse, la seule qui eut survêcu au naufrage de Corinthe et d'Athènes, de Thèbes et de Sycione (1), arma contre des ennemis que les Romains eux-mêmes jugeaient trop redoutables, et l'héroïsme de ces courageux insulaires sauva peut-être l'Italie; les Goths vaincus dans une affaire décisive, abandonnèrent l'Épire et les autres provinces qu'ils désolaient impunément. Ainsi quand les nations avilies se courbent sous une nouvelle oppression, lorsque les Romains ne se souviennent déjà plus qu'ils ont une patrie, des enfans de la Grèce ont encore la force de se distinguer, et les derniers ils s'immortalisent par un acte de patriotisme.

---

(1) Corcyre conserva jusqu'à Constantin le titre et les prérogatives de république alliée de Rome. (*Voy.* Marmora, *Istoria di Corfù*.

Cependant le moment approchait (306) où le christianisme, vainqueur de trois siècles d'obstacles et de persécutions, allait s'asseoir sur le trône des Césars; cette époque à laquelle se rattachent indirectement et la chute de Rome, et les événemens les plus remarquables du moyen âge, commence une ère nouvelle pour la Grèce : son nom, exhumé des ruines, préside à la naissance d'un empire, brille quelque temps l'égal de celui de Rome, et survit à la destruction de cette orgueilleuse métropole du monde. Une révolution si imprévue est l'ouvrage de Constantin, de ce prince à qui quelques écrivains du temps, habitués à ne voir en lui que le protecteur du christianisme, prodiguent le titre de grand, mais que l'histoire, dont le devoir est de juger les rois d'après toutes leurs actions, a justement flétri du nom de tyran, comme ce Clovis qui l'imita chez nous pour être le premier monarque chrétien, l'oppresseur de son peuple et le bourreau de sa famille.

La division de l'empire hâta sa chute, et le trône d'Occident, entouré des ennemis les plus redoutables, s'écroula le premier. Constantin qui briguait depuis long-temps le stérile honneur de donner à Rome une puissante rivale, choisit l'emplacement de Bysance pour y fonder une autre cité reine (329). La ville impériale s'éleva comme par enchantement, et Rome fut bientôt veuve de son sénat, de ses patrices et de toute cette foule d'ambitieux qui fait la splendeur des cours et suit le char des rois. Constantin,

en transférant le siège du gouvernement aux confins de l'Europe, livra l'Italie à tous les maux dont elle allait être accablée. Privée de ses défenseurs naturels, lorsqu'elle en avait le plus grand besoin; administrée par des princes faibles et corrompus, et n'ayant à la tête de ses armées que des affranchis et des eunuques, elle n'était guère en état de résister aux hordes sauvages et guerrières qui se partageaient déjà les riches provinces des Gaules et de l'Ibérie. Toutes les forces de l'empire maintenues dans leur intégrité, eussent à peine été suffisantes pour opposer une digue à ces terribles irruptions, et le moment que choisit Constantin pour démembrer le grand corps, est celui où il ne pouvait être sauvé que par l'union la plus intime entre toutes ses parties. Le résultat de cette mesure impolitique était facile à prévoir; un siècle après la fondation de Constantinople, Rome était devenue la capitale d'un royaume de Barbares (1).

Le règne de Constantin, qui ne fut remarquable que par des guerres intestines, quelques victoires sur les ennemis extérieurs et les progrès du christianisme, eut sur les sciences et sur les arts une influence des plus désastreuses: c'est avec ce règne que commence sur la terre une longue période d'igno-

---

(1) Odoacre, roi des Hérules, ayant détrôné Popilius, dit *Augustule*, se fit couronner roi d'Italie en 476, choisit Rome pour sa capitale, et mit fin à l'empire d'Occident.

rance et de stupidité, et l'apparition de Constantin est comme le terme de la civilisation. Ce monarque, en liant le sort des Grecs aux destinées du nouvel empire qu'il fonda en Orient, étendit jusqu'à eux les ténèbres qui s'épaississaient autour de lui; et la Grèce, loin de l'honorer comme un bienfaiteur, serait peut-être fondée à lui reprocher ses malheurs, sa honte, sa servitude, et la barbarie qui la flétrit encore.

Depuis la fondation de l'empire grec, un intervalle de huit à neuf cents ans n'est rempli que de troubles, de déchiremens et d'agitations continuels. Dans cette longue nuit d'horreur, quelques héros apparaissènt de loin en loin; mais les poignards de la lâcheté et de l'envie frappent dans leurs cœurs le germe des idées généreuses. Leur vertu est insupportable à des tyrans qui se disputent un sceptre que tous les crimes ont ensanglanté, et Constantinople, vil assemblage de courtisans et d'esclaves corrompus, devient le foyer de l'ignorance, du fanatisme et des vices les plus odieux. Au lieu de ces écrivains généreux, de ces philosophes qui éclairaient l'antiquité, on ne rencontre plus que d'obscurs théologiens, s'épuisant en vaines déclamations, en subtilités oiseuses pour combattre les saines doctrines d'Athènes et de Rome, et en effacer les derniers vestiges : le goût du beau s'éteint, les courages s'affaissent, et des discussions puériles occupent exclusivement le peuple, qui n'était sensible autrefois qu'au charme des beaux vers, aux nobles

illusions d'une gloire véritable ou à l'éloquence patriotique des orateurs. Des pratiques superstitieuses paralysent le développement des esprits ; des préjugés monstrueux aliènent toutes les têtes et ne laissent plus d'empire à la raison. Au lieu de repousser vaillamment les attaques des nombreux ennemis qui plusieurs fois s'avancent jusqu'aux portes de Constantinople même, une multitude stupide encombre les églises, et des moines ignorans abusent de sa crédulité pour lui faire attendre d'un miracle le salut qu'elle ne peut devoir qu'à son énergie. Les apôtres du Christ si tolérans dans l'origine, eux qui professaient une morale si pure, qui s'accréditaient par une humilité si grande, se métamorphosent en tyrans avides; la corruption et la barbarie infectent à un point égal la cour et l'Église; les persécutés deviennent persécuteurs, et les ministres de l'Évangile oppriment tout ensemble les peuples et les rois. Dans l'intervalle, toutes les institutions s'altèrent : le pouvoir et les dignités sont le prix des assassinats et des trahisons; la couronne impériale tombe des mains d'un usurpateur pour ceindre le front d'un parricide ; les devoirs sociaux sont abrogés; les ordonnances d'un clergé fanatique proscrivent le génie et imposent des barrières à la pensée. On prodigue à quelques momeries l'absolution de tous les crimes; on subordonne la validité du serment à la sanction des prêtres; enfin, on préconise comme des vertus évangéliques l'égoïsme et l'oisiveté, fléaux de toute civilisation qui poussent les états vers leur

décadence, isolent les hommes, ou les portent à s'entredéchirer.

Ainsi fut gouvernée pendant mille ans et plus la malheureuse Grèce. Voilà par quels moyens ses oppresseurs parvinrent à étouffer les sentimens qui pouvaient la ramener à son ancienne dignité. Réduits à l'esclavage le plus dégradant, les peuples de ces contrées ne conservèrent de leur origine que cette sagacité et cette promptitude d'esprit qui les distinguèrent dans tous les temps, et que cette inconstance d'un caractère léger qui empoisonna tant de fois le cours de leurs prospérités. Mais sous le régime monstrueux du Bas-Empire, ces dispositions naturelles, d'abord heureuses ou innocentes, contribuèrent à l'abjection des Grecs. Ceux qui respirèrent l'air contagieux de Constantinople, y surpassèrent peut-être, en corruption, les courtisans romains venus sur les pas des empereurs. La subtilité de leur esprit les rendant plus propres que les autres Orientaux à faire mouvoir les ressorts d'une politique ténébreuse, ils prirent part à toutes les intrigues, et devinrent bientôt nécessaires aux ambitieux qui s'agitaient sans cesse autour du trône. On les vit même s'élever jusqu'au rang suprême et garder sous la pourpre tous les vices de leur ancien état. C'est alors que la morale publique fut tout-à-fait outragée, que la perfidie fut érigée en principe, et que les excès les plus révoltans donnèrent lieu à l'élection d'un si grand nombre de monarques, et au renversement de tant de dynasties impériales.

La dépravation fut moins grande dans les provinces, et dès-lors on put reconnaître parmi les Grecs deux classes bien distinctes : les Grecs d'Asie et de Constantinople, livrés à tous les désordres et accoutumés à tous les genres de bassesse ; et les Grecs d'Europe et des îles, dont les mœurs avaient été altérées par la contagion de l'exemple, et surtout par la décadence progressive des arts, mais chez qui il était facile de retrouver encore la trace des anciennes vertus. Ainsi que leurs frères dégénérés, ces derniers s'abandonnèrent aux erreurs superstitieuses que l'ignorance ou la mauvaise foi se plaisaient à propager ; ils surchargèrent leur croyance des fables les plus ridicules, et leur verve à demi-glacée par l'infortune, mais encore active, créa des miracles pour l'évangile, comme leurs ancêtres en avaient créé pour leur théogonie. Mais c'est ici justement que la différence des époques se fait sentir d'une manière bien pénible : les fictions de l'antiquité brillent de tous les charmes de la poésie ; elles peignent l'héroïsme des grandes âmes, la lutte des passions les plus impétueuses et les plus tendres, tandis que les fictions des temps modernes, tristes et dégoûtantes, pâles de toute l'aridité de la sottise, soulèvent l'imagination, et ne lui font pas moins horreur qu'au bon sens. Au milieu de cette dégradation morale, les Grecs du Péloponèse et des îles donnèrent encore des preuves de ce courage indompté qui les maintint si long-temps purs de tout esclavage. Lorsque les chrétiens d'Occident eurent envahi l'em-

pire, on les vit, à diverses reprises, secouer le joug étranger, et ils ne furent pas les seuls qui se montrèrent jaloux de leur indépendance; avant même qu'ils se fussent signalés par de tels efforts, on remarquait dans les montagnes de l'Arcadie des familles errantes qui préféraient une vie affreuse, mais libre, à la servitude dans laquelle gémissaient les habitans des plaines. Enfin, dès l'origine de l'empire d'Orient, Constantinople, qui n'avait jamais fait partie de la Grèce, lui devint bien plus étrangère encore, et les habitans de cette capitale, qui semblent n'avoir usurpé le nom de Grecs que pour le flétrir, formèrent un peuple à part. Tour-à-tour Romain, Grec et Musulman, ce peuple n'a rien de commun avec celui de la Péninsule, qui, plus malheureux, mais moins fait pour l'être, reçut du Bas-Empire l'ignorance et la superstition, sans en adopter jamais ni la corruption ni les vices.

CHAPITRE II.

Etat du Bas-Empire au commencement du xve. siècle. —Les Turcs, ennemis naturels des empereurs grecs. —Les Grecs pouvaient-ils compter sur les secours des Latins? —Constantin Dragosès. —Prise de Constantinople par Mahomet II. — Sa conduite après la victoire.

Depuis l'an 1180, la Grèce, proprement dite, et les îles adjacentes, n'étant plus sous la domination immédiate des empereurs, ces provinces se trouvèrent encore isolées davantage du reste de l'empire d'Orient. Emmanuel Comnène y avait érigé plusieurs seigneuries en faveur de ses fils naturels, et le régime féodal, avec tous ses abus, avait ainsi succédé à la tyrannie de l'ancien gouvernement. Les Latins renversèrent bientôt les seigneurs grecs pour s'élever à leur place, et le seul duché de Corfou ne se ressentit pas de la révolution qui mit des princes français sur le trône de Constantinople. Déjà, dans le xiie. siècle, les Vénitiens s'étaient rendus maîtres de plusieurs places maritimes en Grèce et en Albanie, et s'étaient emparés de Candie et de Négrepont, ainsi que d'un grand nombre d'îles dans l'Archipel. Des aventuriers italiens avaient conquis toutes les autres, et les Génois avaient rangé sous leur domination l'île de Scio avec une partie de

l'ancienne Ionie. Ils possédaient aussi la riche colonie de Caffa, en Crimée; celle de Péra, sur le Bosphore, auprès de Constantinople, et si rapprochée de cette capitale, qu'elle devint bientôt l'un de ses faubourgs. Enfin, le 20 mai 1386, l'île de Corfou, craignant de partager les malheurs de la guerre qui s'était allumée entre Louis d'Anjou, héritier de Jeanne II, reine de Naples, et Charles de Duras, usurpateur, secoua le joug des Napolitains, pour se donner librement à la république de Venise (1).

Tous ces morcellemens successifs, toutes ces divisions réitérées annoncent, en quelque sorte, la prochaine agonie de l'empire. Elle fut sanglante et féconde en vicissitudes. On en était venu au point que la capitale se trouvait comme étrangère au milieu de ses anciennes provinces, qui reconnaissaient maintenant d'autres lois et obéissaient à des intérêts opposés. Dans cette détresse, et pour l'accroître encore, le trône paraissait le partage exclusif du crime, de la bassesse et de l'ignorance. Depuis long-temps le timon des affaires n'était confié qu'à des mains faibles, corrompues et inhabiles. Les disputes sans cesse renaissantes des orthodoxes et des schismatiques absorbaient toutes les attentions et prenaient la place des plus grands intérêts; les empereurs eux-mêmes se mêlaient de controverse, et faisaient toute leur occupation de la débauche ou de ces misérables querelles. On ne doit donc pas s'étonner si au centre d'une cour

(1) Marmora, *Istoria di Corfù*.

orageuse, toujours en butte à de nouvelles conspirations, énervés par les vices les plus honteux, ils n'eurent ni le temps ni la force de s'opposer aux rapides conquêtes des Sarrazins et des Turcs. Au reste, la politique de Constantinople, imprégnée de toute la perversité du gouvernement, n'était qu'intrigue et déception; c'était là toute sa force; c'était presque l'unique moyen de défense de l'empire. Cependant on y comptait encore, comme autrefois, une foule de généraux et d'officiers légionnaires; mais ces hommes, qui ne devaient leurs grades qu'à la faveur, ou qui les avaient achetés par de lâches complaisances, étaient peut-être plus ignorans de l'art de la guerre que leurs soldats; aussi quand de légers succès venaient réveiller parfois le ridicule orgueil des Constàntinopolitains, on pouvait être certain qu'ils n'étaient que l'effet de la trahison, de l'assassinat, et jamais celui de la valeur; on finit même par ne plus combattre et par n'avoir plus d'armée : ainsi cette puissance, qui se parait du titre d'empire romain, à quel degré d'abaissement et de misère ne se trouvait-elle pas réduite! elle était, pour ainsi dire, bornée à l'enceinte de sa capitale, et encore l'un de ses faubourgs, Péra, dépendait des Génois. Les Turcs, nation féroce et belliqueuse originaire des bords de la mer Caspienne, s'étaient enrichis des dépouilles des Romains. Ils occupaient les plus belles régions de l'Europe et de l'Asie; ils commandaient le Bosphore, et leurs possessions s'étendaient jusqu'aux portes de la ville impériale. Leur

monarque ou sultan exerçait même une sorte de patronage sur les tristes successeurs de Constantin, qui devaient presque se faire confirmer par lui. Il est vrai que tous les lambeaux de l'ancienne monarchie d'Orient n'avaient pas été ramassés par les Turcs, et qu'un petit nombre de princes grecs des anciennes dynasties impériales conservaient çà et là la souveraineté de quelques provinces. Un Paléologue régnait à Lesbos, les Comnène à Trébisonde, sur le Pont-Euxin, et Sinope, ainsi que Cérasus, avec un territoire assez étendu, obéissaient à des familles grecques souveraines. Mais tous ces états, faibles et épuisés, en proie aux mêmes vicissitudes que Constantinople, et séparés de cette ville par les Ottomans, ne pouvaient faire cause commune avec elle. Les Latins en s'établissant en Orient, y avaient apporté, comme dit M. de Ségur, les principes dissolvans du régime féodal; en démembrant l'empire, ils avaient, en quelque sorte, frayé la route que les Musulmans devaient suivre pour le renverser.

De tous les ennemis de Constantinople, les Turcs étaient les plus redoutables; ils étaient même les seuls à craindre, parce qu'ils avaient absorbé, par une longue suite de conquêtes, les nations du nord de la Thrace qui inquiétaient autrefois les empereurs. Ces barbares, partisans enthousiastes de la doctrine de Mahomet, étaient venus s'établir en Bythinie à la fin du XIIIe. siècle (1296), sous la conduite d'Otman, qui leur donna ensuite son nom. Guerriers par essence, conquérans par ambition et

par fanatisme, dirigés par des hommes d'un génie aussi vaste que celui des princes grecs était étroit, ils eurent bientôt envahi l'Asie, une partie de la Grèce, et donné de vives alarmes à l'Europe elle-même. Plusieurs fois les princes chrétiens, dans l'ardeur d'un faux zèle, se liguèrent pour détruire ces formidables adversaires, tandis que la politique seule leur en imposait le devoir. En effet, il s'agissait moins de gagner à l'église les Turcs mahométans que d'arrêter les progrès d'une horde ambitieuse et désorganisatrice. On les avait vus, sous le sultan Bajazeth, pénétrer dans la Hongrie et menacer la Pologne (1396); mais la bataille d'Ancyre parut un instant le prélude de leur ruine (1402); on crut Constantinople sauvée, lorsque Amurath II, fils de Mahomet Ier., relevant le courage de ses troupes que les succès de Tamerlan avaient ébranlé, jeta pour ainsi dire les premiers fondemens de la puissance colossale à laquelle ses successeurs devaient parvenir. Soutenus dans les combats par cette confiance aveugle que le koran donnait aux Arabes, animés contre les chrétiens de toute la haine qu'eux-mêmes leur inspiraient, bien supérieurs aux Grecs par la force de leurs armées et par l'habileté de leurs généraux, les Turcs, il était facile de le prévoir, allaient devenir les dominateurs de l'Orient. Ils avaient déjà imposé le koran à toutes les provinces chrétiennes qu'ils avaient subjuguées : une milice redoutable, formée de soldats grecs, et devenue fa-

meuse sous le nom de corps des janissaires, leur donnait un avantage immense sur les faibles troupes du Bas-Empire, tandis que leur politique aussi adroite, mais plus impénétrable que celle des empereurs, les mettait à même de profiter de toutes les fautes des Grecs.

Nous avons déjà dit que le trône de Constantinople ne tenait plus sa fragile existence que de la pitié des sultans : peut-être même que les tristes débris de la domination romaine se seraient perdus sans retour dans le gouffre de la puissance ottomane, si, fatigué de la guerre et préférant le repos au tumulte des armes, Amurath, sur la fin de sa vie, n'eût accordé la paix aux chrétiens. Dans le misérable état où il les avait réduits, il savait bien qu'ils ne pourraient lui opposer qu'une vaine résistance; mais il crut que l'occupation des deux rives du Bosphore, en Europe et en Asie, devait suffire à son ambition. Il avait plus que jamais resserré les limites de l'empire, borné strictement à l'enceinte de sa capitale; peut-être aussi voulut-il laisser quelque chose à faire à son successeur. Il se reposait sur lui du soin d'effacer les derniers vestiges du vieux monde, et Mahomet II prouva que cette grande entreprise n'était pas au-dessus de son génie.

On a cru qu'à cette époque l'empire aurait pu être sauvé par la soumission du clergé grec à l'évêque de Rome, parce qu'une croisade eût été la suite d'une semblable condescendance; mais ne sait-

on pas que Manuel avait inutilement employé ce moyen quelques années auparavant? L'état de l'Europe ne permettait à aucun de ses souverains de prendre part aux affaires de la Grèce : l'Italie, divisée par les guerres de la succession de Naples, par les querelles des barons, des *Condottieri*, et par ses fureurs domestiques, était beaucoup trop occupée d'elle-même pour songer aux progrès effrayans des Turcs : la France avait à peine assez de guerriers pour secouer le joug de l'Angleterre : les rois de Castille disputaient l'Espagne aux Arabes; et l'empire germanique, gouverné par un prince faible, ami du repos et des plaisirs, était devenu presque étranger aux événemens de l'Europe. Calixte III essaya, il est vrai, de prêcher une croisade, mais ce fut en vain. Le zèle commençait à se refroidir, et l'Europe éprouvant déjà cette espèce de fermentation sourde qui devait épurer les esprits et dissiper les ténèbres des âges barbares, était pour ainsi dire recueillie en elle-même lorsque de grands intérêts n'appelaient pas son attention. L'Orient devait donc agir seul et combattre avec ses propres forces : tout secours étranger devenait impossible, et le moment se présentait enfin pour les Grecs, de s'absoudre par un acte d'énergie, des reproches que leur faiblesse méritait depuis tant de siècles.

Cependant Constantinople proclamait un empereur (1449) capable de prévenir sa chute, si la chose eût encore été possible. L'insouciance de Jean

Paléologue, avait fait perdre aux Grecs le fruit des travaux du grand Manuel; ses efforts maladroits pour opérer la réunion des deux églises avaient excité de nouveaux troubles et de nouvelles dissensions intestines. Il laissa en mourant la couronne impériale à son frère, Constantin Dragosès. Ce prince avait auparavant gouverné le Péloponèse ou Morée; son courage et ses vertus le rendaient digne de commander à d'autres hommes qu'à des Romains dégénérés, et de vivre en des temps plus heureux. Il trouva sa capitale en proie à la discorde et aux factions. Tout y retentissait des scandaleux débats des orthodoxes et des schismatiques; et tandis que les Turcs élevaient des forteresses autour de la ville de Constantin, ses stupides habitans repoussaient les sages avis du prince, et proscrivaient les Latins, qui déjà se consacraient à leur défense. Cette anarchie d'opinions, entretenue par les menées criminelles des moines, hâta le succès des Ottomans, tant il est vrai qu'un peuple qui se déchire de ses propres mains, vole lui-même au-devant du joug de l'étranger.

Il n'entre pas dans notre plan de rapporter ici les détails du siége de Constantinople (1453), mais une circonstance trop remarquable pour que nous puissions l'omettre, c'est que dans la désolation qui suivit les premiers assauts, le délire du fanatisme égarait les têtes au point que le peuple, à demi-renversé sur la tombe qui s'entr'ouvrait pour lui, maudissait encore la valeur des guerriers qui voulaient s'immoler à son

salut; mais une telle ingratitude ne suspendit point leur dévouement, et quoiqu'ils fussent presque tous Latins, et que ce ne fût pas leur patrie qu'ils défendaient, ils relevèrent, en quelque sorte, la gloire de l'empire au milieu de ses funérailles. L'empereur, fidèle à la constance de ces braves, les animait par son exemple. Étrange vicissitude des choses humaines! Constantinople qui, aux jours de sa grandeur et de sa puissance, n'avait eu pour souverains que des tyrans ou des lâches, ne recouvre un héros que pour descendre avec lui dans l'abîme! Les Vénitiens, les Génois, les Catalans, et quelques corps de troupes italiennes, sous les ordres du cardinal Isidore, légat du pape, osèrent affronter l'immense armée de Mahomet II; un bataillon grec de la garde de l'empereur combattit dans leurs rangs; toutes ces forces réunies s'élevaient à peine à cinq mille hommes. La population dont elle protégeait les foyers était de plus de deux cent mille âmes: elle ne fit rien pour favoriser leurs efforts, elle fit tout pour les contrarier. L'empereur trouva à peine deux mille soldats citoyens dans la multitude de ses lâches sujets. Il fut mieux secondé par les officiers de sa cour et par les grands personnages de l'empire, qui ne l'abandonnèrent pas dans ce fatal événement.

Pendant que la formidable artillerie de Mahomet ébranlait les remparts, Gennadius, moine extravagant, ou vendu aux intérêts du sultan, débitait de prétendus oracles, par lesquels il cherchait à tromper les esprits. Ce misérable, qui jouait le rôle

d'inspiré, avait séduit tout le monde par l'hypocrisie de ses discours. Tout Constantinople croyait à sa mission prophétique, et il n'usait de son influence que pour accroître le désordre et autoriser la faiblesse. « Ouvrez vos portes, disait-il; loin d'attendre que l'infidèle les renverse, laissez-le pénétrer au sein de vos murailles : alors un ange exterminateur vous en délivrera. Croyez, et vous serez sauvés. Mais si vous êtes assez incrédules pour ne placer votre confiance que dans la faible valeur des hommes, tandis qu'un décret céleste vous promet l'assistance divine je vous déclare que vous perdrez votre patrie en vous perdant vous-mêmes. » Ces paroles impies n'étaient que trop d'accord avec l'aveuglement et les dispositions des Grecs. On les vit jusqu'au bout s'emporter contre leurs défenseurs, maudire l'infortuné Constantin, et se livrer aux perfides suggestions de Gennadius. Lorsque les Musulmans se répandirent dans la ville, une foule imbécile attendant l'apparition de l'ange exterminateur, encombrait encore l'enceinte du cirque et de la basilique de Ste.-Sophie. Les insensés ! ils expièrent bien cruellement leur erreur. Au lieu d'un miracle de délivrance, ils aperçurent tout-à-coup les soldats de Mahomet, ivres déjà de sang et de carnage. A cette vue, les illusions d'une folle espérance s'évanouirent, mais il était trop tard : Constantinople ne recouvra la raison que pour la perdre dans le cercueil.

Ainsi disparut sans retour le trône élevé par Constantin. L'empereur ne survécut pas à ce désastre; confondu parmi les morts, il fut reconnu à ses brodequins de pourpre. Un vainqueur généreux eût honoré la mémoire de ce prince, qui s'était illustré par tant de courage. Le féroce Mahomet insulta en barbare à ses restes défigurés. Il fit placer sa tête sur le haut de la colonne de Justinien, et fit embaumer son corps, que l'on promena dans toutes les cours de l'Asie.

Le pillage et le massacre durèrent deux jours; le troisième, Mahomet arrêta lui-même la fureur de ses troupes. Il fit publier un pardon en faveur des habitans qui avaient échappé à cette boucherie. Le grand duc Notaras, plusieurs seigneurs de la cour, et la famille de Phranzès, protovestiaire de l'empire, furent rendus à la liberté. L'ordre se rétablit insensiblement dans cette grande ville, veuve de la moitié de sa population. Les Grecs, toujours fanatiques, tremblaient pour leur culte plus encore qu'ils ne redoutaient leur asservissement. Mahomet les rassura : il permit aux chrétiens de suivre publiquement les préceptes de leur religion; il leur laissa toutes leurs églises, à l'exception de celle de Sainte-Sophie, qui devint la principale mosquée musulmane. Il voulut même qu'on procédât sur-le-champ à l'élection d'un nouveau patriarche, et cette condescendance lui gagna tous les cœurs, parce qu'elle flattait leur passion favorite. L'infâme Gennadius,

cet oracle gagé des barbares qui avait si puissamment contribué à la ruine de sa patrie, fut choisi par les évêques et confirmé par le sultan. Mahomet lui accorda tous les priviléges que ses prédécesseurs sous le régime impérial. On peut regarder l'élévation de cet homme comme la preuve de son crime : elle montre de quelle source lui venaient ses inspirations.

Le vainqueur ne négligea rien de ce qui pouvait lui concilier l'affection des vaincus. Il avait été si terrible le jour de son triomphe, qu'on était prêt à lui voter des actions de grâces pour tout le mal qu'il ne ferait pas. Aussi quand on crut reconnaître dans sa conduite une modération presque sans exemple de la part des Turcs, le compara-t-on aux princes les plus magnanimes. Il n'exigea des Grecs qu'un léger tribut personnel ou capitation, et leur rendit, à ce prix, le repos dont ils ne jouissaient plus depuis long-temps. Mais ce repos ne devait être pour eux qu'une fatale inertie : afin de fermer désormais la carrière à leur ambition, et de les humilier, il les déclara exclus à jamais des emplois publics, et leur imposa un costume particulier ; c'était leur ravir les droits de citoyen et les condamner à la nullité de l'esclavage. De si tristes conséquences ne se présentèrent pas tout d'un coup ; le peuple de Constantinople osait à peine espérer la vie : il s'estima trop heureux de l'obtenir à des conditions avantageuses en apparence. Cependant si l'adroit sultan épargnait les chrétiens, ce n'était que dans

la crainte de voir son immense capitale se changer en un désert. Il leur laissait l'existence ; mais il leur enlevait tout ce qui pouvait la leur rendre chère ; et au fond cette clémence, dont on lui savait gré, n'était que l'effet d'un atroce calcul.

CHAPITRE III.

La chute du Bas-Empire produit une grande sensation en Europe. — Bataille de Belgrade ; conquête du duché d'Achaïe par Mahomet II. — Georges Castriot, surnommé *Scanderberg*. — Mahomet II envahit la Servie ; il fait étrangler le duc d'Athènes. — Conduite insensée des princes Thomas et Démétrius. — Les Albanais en Morée.

La prise de Constantinople fut plus sensible aux républiques marchandes de l'Italie qu'au reste de la chrétienté (1454). Gènes et Venise qui, par l'extension de leur commerce dans la Méditerranée, et le nombre de leurs colonies en Grèce ou sur le Pont-Euxin, avaient eu, de temps immémorial, des relations d'amitié et de voisinage avec le Bas-Empire, comprirent que sa ruine amènerait infailliblement la destruction de leurs comptoirs. Venise avait encore d'autres motifs de s'épouvanter de l'accroissement subit des Turcs : ils étaient devenus ses voisins en Illyrie, et s'ils persistaient dans leur système d'envahissement, c'était évidemment par Venise qu'ils pénétreraient en Europe. Cette métropole, sentinelle avancée de la civilisation moderne, craignait de voir incessamment le vainqueur de Constantinople diriger contre

elle tous les efforts de sa puissance. C'est par cette appréhension qu'on peut expliquer les intrigues de la république vénitienne pour former une ligue en faveur des chrétiens d'Orient, dans le temps même que, par ses ambassadeurs, elle sollicitait l'amitié du sultan; cette dernière démarche eut plus de succès que les autres tentatives. Mahomet II sentant le besoin de consolider sa domination en Asie avant de s'engager dans de nouvelles guerres, saisit habilement l'occasion qui se présentait, pour se délivrer avec honneur des ennemis qu'il redoutait le plus. Il rendit à la république les priviléges dont elle jouissait à Constantinople sous les derniers empereurs, et lui permit d'envoyer dans cette ville un bayle ou procurateur chargé d'entretenir les relations amicales entre les deux états, et de juger les différends des sujets vénitiens établis en Turquie. Le traité qui consacrait cette alliance fut signé le 18 avril, au nom de la république, par Barthélemi Marcello, qui, le premier, remplit les fonctions de bayle dans la capitale des Ottomans (1).

Cependant les papes Nicolas V et Calixte III travaillèrent à organiser une croisade; mais ces pontifes ne reçurent des princes chrétiens que de vaines promesses, et plus tard la diète de Mantoue, convoquée au même sujet par Pie II, n'eut aucun résultat. Les Grecs de Constantinople avaient

---

(1) Navagiero, *Stor. Venez.* tom. XXIII. — Daru, *Hist. de Venise.* — Sismondi, *Répub. ital.*, tom. X.

cessé depuis long-temps de faire partie intégrante du grand corps européen. Ils étaient presqu'oubliés, et il fallut tout l'éclat de leur affreuse catastrophe pour rappeler un instant l'attention sur eux. La différence d'intérêts et d'opinions avait fait du Bas-Empire un état tout-à-fait à part : enclavé dans les possessions ottomanes, il était, pour ainsi dire, en dehors de la chrétienté et ne tenait plus à elle ni par les ressorts de la politique, ni par l'influence de ses destinées sur les siennes. Ainsi quoiqu'on s'intéressât généralement au sort des Grecs qui, échappés au fer des Musulmans, étaient venus implorer la pitié des chrétiens de l'Occident, et qu'on gémît sur l'infortune de tant de milliers de fidèles morts ou chargés de chaînes après la chute de la ville impériale, le pape, les Vénitiens et les Génois seuls purent songer réellement à les venger.

C'est ici véritablement que commence l'histoire de la Grèce moderne. Le Bas-Empire est comme la distance qui sépare le présent du passé ; c'est l'intermédiaire entre les temps anciens et le jeune âge des Grecs. Depuis Mahomet II jusqu'à nos jours, nous avons près de quatre siècles à parcourir. Que de honte et de misère pour les descendans des Hellènes pendant cette longue période d'esclavage ! Hâtons-nous de la traverser : à la fin, ce triste horizon prendra des couleurs moins sombres ; nous verrons briller encore les beaux jours de Sparte et d'Athènes, et reverdir les lauriers de Marathon et de Salamine.

Tous les petits états chrétiens qui s'étaient formés des débris du Bas-Empire, s'empressèrent de faire leur soumission au sultan, et ils en furent favorablement accueillis, parce qu'il entrait dans sa politique de les ménager encore. Les princes Démétrius et Thomas, ducs du Péloponèse et frères du dernier empereur, les Comnène de Trébisonde, le Crale de Servie et l'Hospodar de Valachie, envoyèrent tous des députés. Le duc de l'Archipel, Jacques Crispo III, fût le seul qui s'en dispensa; il avait eu précédemment le bonheur de se faire comprendre dans le traité des Vénitiens.

Cependant l'ambitieux Mahomet, au printemps de son âge et au début de ses triomphes, ne pouvait se résigner à l'inaction; et tandis qu'il abusait les chrétiens par des promesses de paix qu'il était décidé à ne pas tenir, une de ses armées pénétrait dans la Hongrie, et l'autre envahissait le duché d'Athènes. Quarante mille Musulmans périrent sous les murs de Belgrade, défendus par Jean Huniades, dont la bravoure et l'énergie sauvèrent les Hongrois. L'expédition contre Athènes n'eut pas pour les Turcs un dénoûment semblable; mais avant de raconter quelle en fut l'issue il est peut-être nécessaire de prendre de plus haut le fil des événemens, et de se reporter au temps d'Amurat II. A cette époque, Antoine Acciaiuoli régnait sur l'Attique; il mourut laissant un fils qui devait hériter de ses droits, mais qui, en ayant été dépouillé par Rénier II ou Néri son oncle, venu de Florence

pour s'emparer du pouvoir, alla demander au sultan un abri contre les persécutions qu'il éprouvait de la part de l'usurpateur. Rénier ne tarda pas à payer le tribut à la nature (1453); le prince légitime crut alors qu'il lui serait facile de ressaisir son autorité; mais Amurat II n'était plus, et la veuve de Rénier ayant imploré pour elle et pour son fils encore en bas âge, la protection de Mahomet, qui ne refusait son amitié à personne, fut reconnue duchesse d'Athènes. Cette femme pouvait, sans inquiétude, jouir du fruit de sa démarche; une passion funeste le lui ravit. Éprise du jeune Priuli, fils du gouverneur vénitien de Napoli ou Naples de Romanie, elle lui offrit sa main et la couronne ducale, à condition qu'il se débarrasserait de sa propre épouse. Priuli consentit à ce crime, et les Athéniens, indignés de voir la souveraineté de leur pays devenir la récompense d'un assassinat, supplièrent Mahomet de les délivrer du meurtrier, et de leur rendre le fils d'Acciaiuoli. Leur vœu fut exaucé; le nouveau duc rentra paisiblement dans ses états, et fit emprisonner à Mégare la veuve de Rénier. Sa sûreté pouvait commander cette mesure, qui d'ailleurs avait reçu l'approbation du sultan; mais le duc n'était pas satisfait. Bientôt il devint cruel, et, sans y être autorisé, il fit mourir l'infortunée qu'il devait lui suffire d'avoir privée de la liberté. Cette conduite courrouça Mahomet, et lui fournit l'occasion de précipiter du trône celui qu'il y avait placé lui-même : ce fut dans cette circonstance qu'il en-

voya des troupes contre lui. Le pacha de Thessalie vint mettre le siége devant Athènes, et le duc, après une résistance opiniâtre dans l'Acropole, se rendit vers le milieu du mois de juin, et fut réduit à accepter un traité qui ne lui conservait que la seigneurie de Thèbes et le gouvernement de la Béotie. A la suite de cette capitulation, les Turcs prirent possession du duché d'Achaïe, qui, outre l'Attique et la Béotie, comprenait les territoires de Mégare, de Corinthe et de Platée (1).

Malgré les désastres des chrétiens d'Orient, le courage d'un héros suffisait encore pour maintenir l'indépendance d'une petite province contre laquelle vinrent se briser tous les efforts de la puissance ottomane. Georges Castriot, surnommé par les Turcs *Scanderberg* ou le *bey Alexandre*, était fils de Jean, seigneur de Croïa, de Sfésigrad et des vallées de Dibra en Albanie; après la défaite de son père en 1413, il fut donné en otage aux Musulmans, avec ses trois frères et ses sœurs. Le jeune Castriot était encore enfant; à neuf ans on le fit circoncire, et à dix-huit les rares dispositions qu'il manifestait le firent élever à la dignité de Sangiak, par Amurat, qui lui donna dans ses troupes cinq mille chevaux à commander. Sa valeur et sa force extraordinaires lui acquirent bientôt l'admiration des

(1) Laonicus Chalcocondyles, *de Rebus Turcicis*; Scipione Ammirato, *Storia fior.*

barbares. Il contribua puissamment à tous les succès d'Amurat II en Europe et en Asie, et se perfectionna dans le métier de la guerre sous ce prince, l'un des plus habiles capitaines de son temps.

Le père de Georges mourut en 1432, et Amurat prit possession de la forteresse de Croïa : le jeune Scanderberg ne se vit pas dépouillé sans indignation; mais il dissimula son ressentiment, et loin de réclamer un héritage qui lui était si injustement arraché, il repoussa les instances des seigneurs épirotes qui offraient de le reconnaître pour généralissime, et de combattre sous ses ordres l'ennemi commun de la Grèce (1). En acceptant il eût compromis sa vengeance; le moment n'était pas encore venu : il attendit du temps une occasion plus favorable, et il la trouva dix ans plus tard, après la bataille de Sophie (1442), dans laquelle le pacha de Romanie fut défait par le célèbre Corvinus, surnommé *Huniades* (2). Il quitta l'armée vaincue,

(1) Marinus Barletius Scodrensis, *de Vitâ, moribus ac rebus gestis Scanderbegii*, édit. 1537, lib. I.

(2) Démétrius Cantémir, liv. II. — Philip. Callimachus, *de Rebus Vladislai*. — M. Barletius.

On reproche à Scanderberg d'avoir contribué à cette défaite par sa trahison. Au moment où les deux armées se portaient des coups décisifs, il passa du côté des chrétiens avec les cinq mille hommes qu'il commandait, et mit le désordre dans les rangs turcs.

arrêta le secrétaire du pacha et en tira violemment un ordre qui était censé émaner du sultan, et en vertu duquel le gouverneur de Croïa devait lui remettre cette place. La fraude qu'il avait imaginée réussit au-delà de ses espérances; mais suivant un horrible usage, après avoir soulevé les habitans, il fit massacrer la garnison du fort, les Turcs qui l'avaient accompagné en Albanie ou qui s'y trouvaient cantonnés, et jusqu'au secrétaire à qui il avait arraché une fausse commission (1). Bientôt à la tête d'une armée chrétienne il recouvra entièrement le patrimoine de sa famille, et pour se mettre en état de le conserver, il convoqua les primats d'Albanie qui se rassemblèrent à Alessius, place des états vénitiens.

Tous ces petits princes dont les noms sont à peine connus, lui conférèrent le titre de général des Épirotes, et accédant, d'après le vœu de l'Albanie entière, à la guerre que, jusqu'alors, il avait soutenue seul contre les Turcs, lui formèrent une armée de seize mille hommes, moitié cavaliers, moitié fantassins.

Ce fut avec de si faibles moyens que l'intrépide Scanderberg arrêta les hordes musulmanes aux frontières de sa patrie. Toujours vainqueur pendant que de toute part les trônes chrétiens s'écroulaient

---

(*Voy.* Cantémir, Barletius et M. de Ségur, *Hist. du Bas-Empire*, tom. x, pag. 231.)

(1) M. Barletius, lib. 1er.

autour de lui, il eut la gloire de battre, les uns après les autres, tous les lieutenans d'Amurat, et de réduire ce vieux monarque lui-même à une retraite humiliante.

La fortune de Mahomet ne l'étonna pas : ni la prise de Constantinople, ni l'épouvante qui précédait les troupes ottomanes, ni les préparatifs formidables que les pachas voisins faisaient contre lui, rien ne fut capable de l'intimider ou de désarmer la haine qu'il portait aux dévastateurs de l'Orient. On le vit toujours infatigable, servir comme de bouclier au dernier asile de l'indépendance et de la valeur en Grèce. Les armées de Mahomet, les trahisons que provoquait son or, tout céda au bonheur et au génie de Scanderberg; et quand toutes les puissances de l'Asie, quand les Vénitiens et les Génois eux-mêmes recherchaient avec empressement l'alliance du terrible Mahomet II, Scanderberg seul rejetait les propositions du sultan, et dédaignait son amitié.

Il ne se passa rien de mémorable jusqu'au commencement de 1458. La Grèce, à demi-subjuguée par les Ottomans, languissait dans une pénible inaction, et son repos n'était troublé que par les querelles des deux frères du dernier empereur, Thomas et Démétrius, despotes du Péloponèse. L'île de Naxos, chef-lieu du duché de l'Archipel, faillit être le théâtre d'une révolution causée par les intrigues des Sommaripa, seigneurs d'Andros (1);

(1) Le P. Sauger, *Hist. des ducs de l'Archipel.*

mais l'ordre se rétablit, et l'orient de l'Europe parut enfin goûter quelque tranquillité; c'était le calme trompeur qui précède l'orage. Les guerriers de Scanderberg continuaient seuls, pendant ce court intervalle de repos, à désoler la Macédoine turque, et à faire trembler les pachas voisins. Mahomet toutefois n'avait pas renoncé à son ambition. Il portait ses coups dans l'ombre, et tandis qu'on le croyait assoupi, il reculait progressivement les bornes de ses états. Le dernier Crale de Servie venait de mourir sans postérité, et avait, par testament, désigné le pape pour son héritier. Mahomet II s'appropria cette succession sans que le légataire, non plus que les puissances intéressées à la conservation des états chrétiens limitrophes de la Turquie, osassent lui reprocher cette injustice. Les Vénitiens ne voyaient de danger réel que dans les invasions armées des Ottomans : occupés à la garde de leurs colonies en Grèce et dans l'Archipel, ils cessaient de craindre dès que Mahomet n'était plus entouré d'un appareil de guerre, et fermaient les yeux sur ses usurpations continuelles et clandestines, sans doute parce que ces actes isolés de sa tyrannie ne blessaient pas leurs intérêts du moment. Cette indifférence devait leur être fatale. Quand le rusé sultan eut abattu, l'un après l'autre, les petits princes qui régnaient autour de lui, il tomba sur les possessions vénitiennes avec toutes ses forces, qu'il avait presque doublées. Outre le royaume de Servie, il s'appropria encore, cette année, les faibles débris

du duché d'Athènes. On sait que François Acciaiuoli avait conservé la Béotie. Mahomet, pressé d'étendre sa domination jusqu'au Péloponèse qu'il convoitait déjà, imagina, pour se donner le droit d'assassiner le malheureux duc, de l'accuser d'avoir ourdi un complot contre lui. Il le fit en conséquence étrangler, et resta ainsi le maître de toute la Grèce septentrionale, depuis la Thessalie jusqu'à l'isthme de Corinthe ou Hexamilion.

La mésintelligence des deux Paléologues qui régnaient en Morée lui ouvrit bientôt les barrières de l'isthme (1459). Ces misérables princes, poussés par le même esprit de vertige qui avait perdu leur nation et leur famille, n'avaient pu comprendre que leur salut commun dépendait uniquement de leur union. Ils avaient acheté la bienveillance de Mahomet II par le sacrifice de leurs meilleures places, telles que Corinthe et Patras. Ils ne possédaient que des villes ouvertes, quelques châteaux forts et des villages. Au lieu de se contenter du lot qui lui était échu, chacun d'eux s'efforçait de ravir l'héritage de son frère, et ils consumèrent à s'entre-déchirer les forces qu'ils auraient dû tenir toujours prêtes contre leur ennemi. Ce fut ainsi que, sous le règne si court de ces insensés, la Morée (1) vit renaître les troubles domestiques qui avaient trop cruellement agité les

---

(1) Le Péloponèse avait déjà reçu le nom moderne de *Morée:* on croit qu'il le dut aux *Mûriers* qui le couvrent. A l'époque dont nous parlons, la Grèce septentrionale prit celui de *Livadie.*

dernières familles impériales. Démétrius, le plus jeune des deux princes, poussa la démence jusqu'à appeler les Turcs à son secours, et à armer contre le frère qui lui restait les bourreaux de celui qui n'était plus.

Mahomet parut empressé de seconder de si coupables intentions : il courut en personne où sa coopération était sollicitée, et, perfide auxiliaire, il déposséda Démétrius et envahit les deux états. Thomas ne songea pas même à résister : à l'approche des Musulmans, il s'enfuit à Corfou, alla ensuite à Ancône, et se retira enfin à Durazzo, où il mourut quelques années après sans avoir pu armer les Latins en sa faveur. Démétrius, qui avait donné la main de sa fille au sultan, fut relégué à Andrinople, où il vécut deux ans, absorbant dans l'insouciance et dans la mollesse une pension considérable que le grand-seigneur lui payait pour l'indemniser de la perte d'un trône. Ce prince mourut en 1471, et avec lui s'éteignit la branche régnante de la famille impériale (1). Ainsi, en moins de trois mois et presque sans avoir combattu, Mahomet se vit maître de la portion de la Grèce qui lui manquait encore. C'est de cette époque, à jamais fatale, que date la domination des Turcs en Morée. Ces barbares ne tardèrent pas à chasser les Vénitiens des ports de mer qu'ils occupaient en Laconie, et des places que le prince Thomas leur avait cédées.

---

(1) Phranza Protovest., lib. III, chap. XXVI.

Nous touchons aux événemens qui amenèrent la servitude de tout le Péloponèse. Depuis cette affligeante conquête, la Grèce devint la plus malheureuse des provinces; elle subit le joug sans interruption et ne parvint qu'à de longs intervalles à recouvrer une liberté éphémère toujours cruellement achetée, expiée plus cruellement peut-être.

Dès la fin du XIVe. siècle une foule d'aventuriers étrangers, sans industrie, sans profession, et ne faisant d'autre métier que celui de soldats mercenaires, s'étaient introduits dans le Péloponèse, passant alternativement au service des seigneurs féodaux qui guerroyaient entre eux; le parti du plus offrant était toujours celui qu'ils grossissaient. Au moment où le Bas-Empire allait s'écrouler, cette milice s'était rapidement accrue, et était devenue dangereuse; elle désolait le pays, tourmentait les habitans, et excitait entre les barons des querelles qui devaient tourner à son profit; on ne connaît bien ni l'origine ni la patrie de ces vagabonds. Il est probable qu'ils étaient un mélange d'Italiens, d'Albanais et des descendans de ces Normands et de ces Catalans qui, sous les ordres de Robert Guiscard et de Roger de Flore, envahirent la Grèce aux XIe. et XIIe. siècles. Quoi qu'il en soit, comme depuis quelques années ils sortaient tous de l'Épire et de l'Albanie, où se formaient leurs bandes, on les désigna sous le nom collectif d'Albanais. Ces stipendiés étaient toute la force militaire du Péloponèse, et les derniers princes, dans la lutte qui leur fut si funeste, n'em-

ployèrent pas d'autres soldats. Les habitans de la Péninsule, fatigués des crises qui bouleversaient sans cesse leurs malheureux foyers, ne prenaient aucune part aux débats de leurs oppresseurs. Il y avait déjà long-temps qu'ils ne portaient plus les armes; habitués à devenir la proie du plus fort, ils voyaient avec la même indifférence les succès où les revers des tyrans qui se disputaient le droit de les accabler. Un despotisme affreux avait poussé leur exaspération à ce point que, dans le principe, ils durent regarder la domination ottomane comme une faveur du ciel, car il entrait encore dans les vues de Mahomet d'adoucir le sort des vaincus pour leur rendre son joug plus supportable. Il sévissait contre les rois, il épuisait sur les généraux et sur les grands tous les raffinemens de la cruauté, mais il ménageait les peuples : peut-être même dut-il la multitude de ses conquêtes à cette modération politique plus encore qu'à ses armes. Les infortunés Péloponésiens s'étaient donc soumis sans se plaindre, et comme par habitude; peu leur importait de cultiver leurs champs pour des Musulmans ou de se voir enlever leurs récoltes par des tyrans chrétiens. Les Albanais, qui n'avaient pas les mêmes motifs pour se résigner, s'établirent dans les montagnes de la Laconie, et après y avoir fait éprouver plus d'un revers aux troupes du sultan, ils passèrent d'eux-mêmes au service de ses pachas. Quelques-uns cependant, mais ce fut le plus petit nombre, ne voulurent pas renoncer à leur indépendance, et sur-

tout à la religion de leurs pères; ils aimèrent mieux une vie aventureuse dans la retraite qu'ils s'étaient choisie, et ils s'y maintinrent en état d'insurrection ouverte et permanente. Telle est peut-être l'origine de ces guerriers indomptés qui devaient plus tard faire pâlir le croissant et rendre la liberté à la Grèce.

CHAPITRE IV.

Scanderberg accepte enfin la paix.—Chute de l'empire de Trébisonde. — Les familles illustres sous les empereurs sont anéanties à Constantinople. — Etiénne, roi des Bosniaques, perd la couronne et la vie. — Les Vénitiens rallument la guerre en Morée. — Ils enlèvent cette province aux Turcs. — Muraille de l'Hexamilion. — Méhemmed, pacha de Livadie, récupère le Péloponèse.

Scanderberg n'avait pas discontinué de faire la guerre avec la même bravoure et le même bonheur (1461). Il était la terreur de toutes les provinces musulmanes voisines de ses états; sans cesse il les ravageait, et venait régulièrement à l'époque des récoltes incendier leurs moissons ou les enlever. Les pachas n'osaient plus s'opposer à ces terribles dévastations, et Mahomet leur avait même défendu de compromettre leurs garnisons en cherchant à combattre les troupes de l'Albanie. Au nom de Scanderberg les Turcs étaient glacés d'effroi; il suffisait pour les disperser, et plusieurs fois déjà les milices de la Romélie avaient été vaincues par la seule puissance de ce talisman formidable. Mahomet, hors d'état de réduire son vaillant ennemi, tâchait du moins d'enchaîner son bras par la force des traités. En vain, comme on l'a vu, lui avait-il fait

les premières ouvertures d'une paix honorable, l'invincible Scanderberg, avec une noble fierté, avait fermé l'oreille à ses propositions. D'après la promesse du souverain pontife de Rome, le chef des Albanais croyait à l'arrivée prochaine d'une armée de chrétiens, envoyée pour venger l'Orient. Mais le temps s'écoulait et les croisés ne paraissaient pas; l'Albanie s'épuisait en hommes et en argent, sans aucun fruit pour la cause commune, et les victoires même de Scanderberg n'arrêtaient point la marche des Turcs, qui ajoutaient perpétuellement de nouvelles provinces à celles qu'ils avaient déjà envahies. Ces considérations, et les dangers de Ferdinand, roi de Sicile, à qui Scanderberg était bien aise de témoigner sa reconnaissance pour les services qu'il avait reçus de son père, Alphonse d'Aragon (1), le déterminèrent enfin à conclure le traité si souvent offert par Mahomet. Il se rendit ensuite en Italie, et contribua puissamment aux succès du fils de son bienfaiteur contre Jean d'Anjou. Son départ laissait la Grèce et l'Albanie veuves du seul homme qui les illustrât encore. Mahomet respecta la convention, et l'absence du héros ne coûta point de larmes à sa patrie. Étrange effet des vicissitudes humaines! qui eût dit qu'un captif, le fils d'un Alba-

(1) Alphonse lui envoya 300,000 muids de froment et 100,000 muids d'orge, pour le dédommager de la perte de ses récoltes après la campagne de 1450. (*Histoire d'Alphonse d'Aragon*, liv. IX.)

nais assez obscur, imposerait sa loi au plus puissant monarque de la terre, et deviendrait le libérateur de son pays !

C'est à cette époque qu'il faut rapporter une anecdote de Barletius (1). Mahomet avait entendu raconter que Scanderberg, aux jours de bataille, se servait d'un sabre merveilleux avec lequel il abattait d'un seul coup la tête d'un taureau; il le pria de lui envoyer ce terrible cimeterre, espérant qu'il produirait le même effet entre ses mains. Cependant lorsqu'il l'eut essayé, ne lui trouvant rien de particulier et ne faisant rien de plus qu'avec le sien, il crut que Scanderberg l'avait trompé et lui en adressa des reproches : « Je t'ai bien envoyé le sabre, mais j'ai gardé le bras, répondit l'Albanais. »

Libre de toute inquiétude du côté de la Grèce (1462), Mahomet, qui ne redoutait rien des efforts de l'Occident, s'occupa exclusivement de ranger sous son obéissance les provinces chrétiennes situées à l'est de sa capitale : ces petits royaumes disparurent à leur tour dans l'abîme qui engloutissait tant de sceptres. David Comnène, empereur de Trébisonde, s'était reconnu vassal et tributaire du sultan; mais ce dernier n'était point encore satisfait. Il ne pouvait souffrir si près de lui une domination étrangère à la sienne. En conséquence, il dépouilla David, et lui assigna une pension et un lieu d'exil. Ce prince ne s'était fait connaître que par son im-

(1) M. Barletius, lib. IV.

piété envers son père et par ses violences contre ses proches; ce n'était même qu'à un crime qu'il devait la couronne, puisqu'il l'avait enlevée à son neveu, dont il était le tuteur. On ne le plaignit pas de sa destinée. Les petits états de Sinope et de Cérasus, voisins de Trébisonde, ne déplorèrent pas non plus le malheur de leurs tyrans, qui furent aussi dépossédés. Mahomet leur conserva une pension comme à l'empereur de Trébisonde, mais il sut bientôt s'affranchir de l'obligation de les payer : il les fit assassiner l'un après l'autre, en commençant par David Comnène, et effaça ainsi les dernières traces du Bas-Empire.

Dès ce moment on vit s'éclipser tout ce qui subsistait encore de la grandeur des Grecs. Le féroce Mahomet extermina les anciennes familles qui portaient ombrage à sa puissance ou qui fatiguaient son orgueil. Les Notaras, les Cantacuzène, et autres personnages alliés aux dernières races impériales, furent successivement décapités : il suffisait d'un nom illustre pour encourir la haine du sultan ; il n'épargnait pas même les enfans des premières victimes de sa rage, ou de ceux qui avaient fui son affreuse tyrannie. La famille de Phranzès fut traînée au supplice avec celle de Nicéphore Paléologue. Pour échapper à cette cruelle persécution, on vit les plus considérables d'entre les Grecs ne répugner à aucun avilissement : des princes, des grands, des seigneurs, des Paléologues même, et une mul-

titude de ces hypocrites qui avaient le plus repoussé la réunion des églises, embrassèrent la religion du vainqueur, et achetèrent la vie et la conservation de leur fortune en se couvrant d'une honte éternelle. Dix ans après la prise de Constantinople, on y voyait encore des chrétiens, mais ils appartenaient aux dernières classes de l'ancien peuple; la cour si nombreuse des empereurs avait disparu; les noms qu'ils avaient ennoblis se cachaient sous des noms musulmans; il semblait que la conquête de Mahomet eût reçu déjà la sanction d'une longue suite de siècles.

A peine l'infatigable Mahomet eut-il soumis le Pont-Euxin (1463), qu'il se porta sur la Bosnie; cette contrée était le siége d'un petit royaume chrétien auquel les circonstances présentes donnaient une haute importance politique. Il formait la barrière de l'Europe du côté de l'Italie et de l'Allemagne, et la sûreté de ces deux régions exigeait impérieusement qu'il conservât son indépendance: les montagnes impraticables dont ce pays est hérissé et la multitude des forteresses qui les couvraient alors, le destinaient à servir de rempart à l'Europe contre l'ambition du sultan; trois mille hommes de troupes bien disposées sur ce terrain, auraient tenu en échec toutes les forces musulmanes; mais le roi de Bosnie, Etienne, ne put pas même obtenir ce faible secours. Pour le refuser, Venise allégua le traité qui l'unissait au grand-seigneur

pourtant ce traité, elle devait bientôt le rompre dans une occasion bien moins avantageuse. Le pape s'épuisa en promesses et ne donna rien; l'empereur d'Allemagne ne fit pas le moindre effort : son indolence était si grande, qu'il se fût à peine remué lors même que les Turcs auraient ravagé ses frontières. Etienne fut donc laissé à ses propres forces. La présence de Scanderberg en Albanie aurait peut-être rétabli ses affaires : lui seul n'abandonnait pas ses frères de religion et ne leur refusait pas l'appui de son bras; mais ce héros moissonnait de nouveaux lauriers en Italie, et l'Orient n'avait pas un homme qui pût le remplacer. Privé de ses alliés naturels, Etienne demeurait sans défense, parce qu'il n'osait compter ni sur l'affection des grands de son royaume, ni sur la fidélité de ses sujets. Ils suivaient pour la plupart le rite grec; on les accusait même d'être manichéens, malgré leur retour à l'Église de Rome en 1445. Le pape doutant de la sincérité de cette conversion, pressait depuis long-temps Etienne de punir les hérétiques, et ceux-ci, dans la crainte de se voir bientôt en butte à des persécutions, appelaient de tous leurs vœux l'ennemi de la chrétienté. Il est vrai que, de son côté, Mahomet ne négligeait rien pour se concilier leur affection avant de paraître en armes au milieu d'eux. Il avait ordonné aux pachas de Servie et de Romélie, d'accueillir les sujets d'Etienne avec bienveillance, de donner asile et protection aux fugitifs, et de prendre le parti des vassaux voisins de la fron-

tière contre les injustes prétentions de leurs seigneurs. C'est ainsi qu'il se faisait des créatures en Bosnie, et que, par cette conduite artificieuse, il avait déjà séduit une partie de la nation lorsqu'il se présenta pour la combattre.

L'arrivée du sultan fut le signal de la ruine d'Etienne; de toutes parts on courut au-devant des Turcs. Le commandant de la ville capitale du royaume, en ouvrit les portes sans avoir été attaqué, et passa à l'ennemi avec la garnison qui était sous ses ordres. La plupart des généraux bosniaques imitèrent cet exemple, et le roi ne trouva de refuge que dans une forteresse d'où il fut promptement arraché et livré à Mahomet. Ce conquérant déploya dans cette occasion toute la noirceur de son caractère : au lieu de maltraiter son captif, il lui témoigna les plus grands égards et lui promit de le rétablir sur le trône s'il consentait à lui faire la remise de soixante-et-dix forteresses qui se défendaient encore. Etienne n'avait pas à balancer; il obéit, et sur son invitation, ses lieutenants se soumirent à Mahomet (an 1463). Mais les drapeaux turcs flottaient à peine sur les créneaux de toutes les citadelles, que le sultan, changeant de conduite envers le malheureux prince, le fit jeter dans un cachot d'où il ne sortit que pour marcher au supplice. Une proscription générale suivit cet assassinat : tous les nobles bosniaques contraires à la faction ottomane, ou qui n'embrassèrent pas l'islamisme, furent impitoyablement massacrés; et les habitans emmenés en escla-

vage furent contraints de céder leur place à une population musulmane. On peut d'autant moins suspecter la vérité d'un semblable récit, qu'il se trouve consigné dans Cantémir, historien vendu aux Barbares et toujours disposé à pallier leurs excès (1). La Bosnie devint la plus importante des conquêtes de Mahomet, car elle couvrait les états du côté de Venise, et elle lui facilitait les moyens de pénétrer jusqu'au cœur des provinces de cette fière république. Il ne resta pas un chrétien sur le sol bosniaque qui devint, par la suite, la pépinière des meilleurs soldats de la Porte ottomane.

Les Vénitiens qui, pour ne pas se brouiller avec Mahomet II, venaient de refuser leur assistance au malheureux Etienne, n'attendirent pas même la fin de l'expédition contre la Bosnie pour rompre le traité de 1454. Mais au lieu de prendre les armes en faveur d'une cause juste et noble, comme ils auraient pu le faire quelques mois auparavant, ils déclarèrent la guerre pour un motif des plus ignominieux. Un esclave du pacha d'Athènes s'était enfui, emportant avec lui la caisse des deniers publics; le gouverneur vénitien de Coron qui n'ignorait pas le crime de cet homme, et qui peut-être y était intéressé, s'empressa de lui donner asile : les Turcs demandèrent qu'on leur livrât le coupable et l'argent; un refus fut la seule réponse : ils s'en indignèrent, et se crurent en droit de se venger d'une conduite

(1) D. Cantémir, liv. III, chap. I.

que réprouvaient également la morale et la justice. Aussitôt le pacha d'Athènes marcha sur Argos, en surprit la garnison vénitienne, l'égorgea, et fit ravager toutes les campagnes environnantes jusque sous les murs de Napoli. Il n'en fallait pas davantage pour amener une rupture complète.

Le sénat de Venise informé de ce qui s'était passé, ne songea ni à punir le gouverneur de Coron, ni à offrir à Mahomet une réparation convenable. Soutenu par l'espoir de soulever les Grecs du Péloponèse et de les employer contre les Turcs, il ne fit rien pour éloigner les hostilités, et disposa tout, au contraire, pour ouvrir la campagne dont l'issue favorable ne lui paraissait pas douteuse.

On équipa à la hâte vingt-trois galères et cinq grandes naves (1) qui reçurent à bord cinq mille hommes de troupes italiennes, commandées par Berthold, et destinées à former le noyau de la grande armée qu'on se flattait de lever dans le Péloponèse. Les commandans vénitiens de Corfou et de Candie eurent ordre de joindre tous leurs vaisseaux à la flotte. Le duc de Naxos avait promis aussi d'envoyer à Modon quelques galères armées, et, le 25 juillet, toutes ces forces navales parurent en même-temps dans la rade de Napoli et de Malvoisie.

A cette malheureuse époque (1463), la Grèce n'est

(1) Nave est un vieux mot employé par les historiens du temps : il correspond à celui de grand vaisseau de transport.

plus comptée pour rien; on pourrait presque dire que son histoire s'arrête. Le Péloponèse est à la vérité le théâtre de nouveaux événemens; mais les Grecs n'y jouent qu'un rôle passif. Condamnés à n'être que spectateurs de la lutte engagée entre leurs ennemis, ils sont le trophée réservé au vainqueur. Si les Vénitiens essayent de leur communiquer une vigueur qu'ils ont perdue, c'est moins pour les régénérer que pour gagner à la république une province de plus. En réveillant les Grecs, Venise n'a d'autre but que de les faire servir d'instrumens pour arracher la Grèce au joug de Mahomet et la replacer sous le sien. Aussi les chefs italiens ne mettent-ils point de bornes aux vexations et aux mauvais traitemens qu'ils font subir à un peuple déjà regardé par eux comme soumis à leur tyrannie. Ce peuple infortuné, les troupes de Venise l'accablent, et bientôt, sans avoir contribué aux succès de la république, il en sera puni par les soldats de Mahomet. Toujours opprimée, toujours esclave, le sort d'une nation autrefois brillante est de gémir alternativement sous tous les glaives et d'être la proie du dernier combattant. Que d'années encore avant de pouvoir échapper à tant d'opprobre et à tant de misères!

Après avoir pris terre à Malvoisie, l'armée vénitienne vint assaillir Argos, qui n'opposa pas une longue résistance. Le corps de Musulmans qui observait la presqu'île, ne se croyant pas assez fort pour arrêter les Italiens, se retira en Livadie, et

laissa Berthold maître de toute la contrée. Toutes les villes de l'intérieur, à l'exception de Corinthe, des châteaux de Sparte, de Léontari et de quelques autres, se soumirent à lui. Corinthe, par sa position et son importance militaire, pouvait seule assurer la conquête rapide des Vénitiens. Ce fut contre elle qu'il dirigea principalement ses efforts; il en commença le siége; et convaincu qu'il n'avait rien à craindre du côté de l'Attique, et que ses derrières ne seraient pas inquiétés, il résolut de faire appuyer ses opérations par la flotte divisée en deux escadres, dont l'une occupait le golfe de Lépante, et l'autre celui d'Egine. Les Grecs, témoins de ces préparatifs, les virent d'un œil indifférent; en vain les exhortait-on à s'armer et à prendre parti pour la république; on ne put rien gagner sur eux, et Berthold désormais ne dut compter que sur le petit nombre de soldats qu'il avait amenés d'Italie.

Il n'en investit pas moins la place, et pour empêcher les troupes du pacha de Thessalie de venir au secours des assiégés, il mit à exécution le plan depuis long-temps conçu de fortifier l'isthme par un rempart. Les matériaux nécessaires à ce grand travail étaient réunis sur les lieux; il ne fallait plus que des bras pour les mettre en œuvre. On arracha trente mille Péloponésiens à leurs travaux et à leurs familles, et ces malheureux se virent forcés d'élever eux-mêmes ce monument qui attestait leur esclavage. En moins de quinze jours une muraille en pierre sèches, haute de douze pieds, s'étendit

d'un golfe à l'autre, et coupa l'isthme dans toute sa largeur, c'est-à-dire, dans une étendue d'environ six milles, que présente presque partout dans cette dimension la langue de terre qui en a pris le nom d'*Hexamilion*. Berthold fit en outre couvrir d'un fossé très profond toute cette immense ligne de défense, que protégeaient cent trente-six tours élevées d'espace en espace. A voir de semblables dispositions on pouvait croire que les Vénitiens conserveraient la Morée; mais ils touchaient à un revers de fortune.

Pendant qu'on terminait les ouvrages de l'Hexamilion, les Corinthiens, pressés vivement, se défendaient avec une opiniâtreté à laquelle on avait été loin de s'attendre, car ils étaient Grecs; et dans ce temps de décadence et de dégradation, on ne supposait aux Grecs ni vertus ni courage. Les assiégeans étaient néanmoins parvenus à enlever quelques ouvrages extérieurs, et les assiégés se seraient vus bientôt réduits à la dernière extrémité, lorsque Berthold fut atteint d'un coup mortel (1464). Cet événement causa une vive sensation dans les troupes; elles étaient déjà fatiguées de tant d'obstacles et de tant d'efforts inutiles : la mort de leur chef acheva de les décourager. Un autre capitaine succéda à Berthold; mais il n'inspirait pas la même confiance et n'adoptait pas ses projets. Il suspendit aussitôt le siége, assigna des quartiers d'hiver aux divers corps de son armée, ne laissa que deux mille hommes pour défendre l'isthme, et après avoir dissé-

miné cette faible garnison dans les tours de l'Hexamilion, il se retira en Laconie.

Les Turcs, étonnés d'abord de la prodigieuse activité des Vénitiens, se tenaient en Livadie sans oser faire un mouvement. Le grand-seigneur envoyait cependant message sur message à Méhémed, gouverneur de cette province, pour lui donner l'ordre de secourir Corinthe. Celui-ci, qui pouvait à peine disposer de cinq ou six mille cavaliers, jugeait ce nombre trop inférieur à celui de l'ennemi qu'il fallait combattre; toutefois, pour ne pas désobéir à son maître, il se mit en marche, mais avec si peu d'espoir de succès, qu'il écrivit pour s'excuser d'avance des revers qu'il allait éprouver. En arrivant à Platée, il flottait encore indécis entre l'attaque et la retraite. Ce dernier parti, qui lui paraissait le plus sage, aurait été vraisemblablement suivi si les Corinthiens n'étaient parvenus à lui faire connaître le véritable état des choses. Les troupes vénitiennes préposées à la garde de l'isthme, venaient d'abandonner leur poste. A peine le bruit de la marche du pacha s'était-il répandu dans le pays, que tous les Italiens avaient gagné Argos et Napoli. On ne supposait pas moins de quatre-vingt mille cavaliers au général ottoman, et cette exagération ridicule frappa tout le monde d'une terreur panique. La lâcheté des soldats chrétiens, dans cette circonstance, est d'autant plus inexcusable, qu'à la faveur des positions qu'ils occupaient ils pouvaient encore résister avec avantage, lors même que le pacha se fût réel-

lement présenté avec des forces aussi considérables qu'on le prétendait (1464). Méhémed n'hésita plus; il se dirigea rapidement sur Mégare, et aperçut des hauteurs de cette ville les vaisseaux vénitiens qui couvraient encore les deux mers. Il ne put revenir de sa surprise, lorsqu'en approchant des fortifications de Cenchrée, il les trouva désertes. Jamais les Turcs n'avaient eu si bon marché d'un corps de soldats italiens : ils regardaient ces derniers comme leur étant bien supérieurs pour la tactique; mais la campagne de 1464 leur prouva que ces adversaires n'étaient pas si redoutables. Peut-être cette découverte ne fut-elle étrangère ni aux conceptions audacieuses de Mahomet II, ni aux désastres qu'il devait encore faire éprouver aux Chrétiens.

Le pacha de Livadie s'arrêta quelques jours à Corinthe, puis il conduisit ses soldats devant Argos qui lui ouvrit ses portes. Les Vénitiens fugitifs de l'Hexamilion s'étaient réfugiés dans les petites forteresses de l'Argolide et de l'Arcadie : on les y extermina successivement. La république, réduite à ses anciennes possessions, ne conserva pas une seule des places qu'elle avait acquises dans cette guerre impolitique : elle perdit même Argos et son territoire. La destruction d'une armée, le sacrifice d'une haute réputation de valeur et de sagesse, méritée par de glorieux antécédens, tel fut pour la république le résultat de cette funeste campagne. Pour les Grecs, elle eut des suites encore plus déplorables. Le pacha fit tomber sur eux tout le poids de sa

vengeance. Il les punit d'avoir été tyrannisés pendant plusieurs mois par les troupes de Venise, et toutes les villes qui s'étaient détachées du parti ottoman furent traitées comme des villes prises d'assaut. Il serait impossible d'évaluer le nombre des victimes de cette atroce exécution. Le Péloponèse fut presque entièrement dépeuplé : ceux qui échappèrent au glaive des barbares gagnèrent les montagnes, et grossirent le nombre des Albanais qui s'y trouvaient déjà : ils adoptèrent leur vie sauvage, leurs mœurs belliqueuses, et combattirent avec eux pour défendre leur commune indépendance.

CHAPITRE V.

Ligue entre les Vénitiens, Mathias Corvinus et Scanderberg. — Expédition de Mételin, commandée par Giustiniani.—Venise attaque les chevaliers de Rhodes. — Derniers exploits de Scanderberg. — Mahomet II marche en personne contre lui. — Sa mort. —Continuation de la guerre du Péloponèse. — Ruine de Sparte et d'Athènes.

Les Vénitiens avaient contracté l'année précédente une ligue offensive et défensive avec le grand vaivode de Hongrie, Mathias Corvinus, fils du célèbre Jean Huniades. Ils parvinrent à y faire entrer Scanderberg, qui était de retour en Epire, où il se signala par de nouveaux prodiges de valeur. Jamais le sultan n'avait fait de plus grands efforts contre lui : une armée de vingt mille hommes inondait l'Albanie, tandis que d'autres troupes ottomanes recevaient l'ordre de passer encore dans ce malheureux pays. Cependant le génie de Scanderberg et son incroyable activité suffirent contre tant d'ennemis. Il ne livra pas un combat dont il ne sortît vainqueur, et dans l'espace d'une année, il détruisit trois armées turques et battit les meilleurs généraux de Mahomet II. Il lui fut néanmoins impossible d'arriver jusqu'au Péloponèse pour venger les Vénitiens. Plus il remportait de victoires, et

plus sa position devenait dangereuse. Les Ottomans remplaçaient plus facilement un bataillon que lui-même ne pouvait remplacer un seul homme. Enfin, de triomphe en triomphe, ce héros hâtait sa ruine, et voyait approcher pour sa patrie l'heure de l'esclavage.

Au lieu d'envoyer des troupes en Morée pour y reprendre l'attitude imposante qu'elle y avait avant la guerre (1465), la république de Venise se contenta de faire quelques armemens maritimes. On joignit un petit nombre de galères à celles qui étaient déjà réunies dans les ports de Napoli, de Coron et de Modon, et l'on conféra le commandement de ces forces à l'amiral Giustiniani. Il se vit à la tête de trente-deux vaisseaux, et le sénat comptait si aveuglément sur son habileté et sa prudence, qu'il ne lui traça pas même le plan des opérations principales de la campagne. Giustiniani commença les hostilités au mois de mai. Il agit d'abord en forban : ses vaisseaux arrêtèrent quelques navires de commerce ennemis, et la barbarie avec laquelle il en extermina les équipages, le rendit odieux à ses propres soldats. Enfin, après quelques exécutions de ce genre, il se décida à porter la guerre sur les côtes de l'Asie-Mineure, mais en pirate plutôt qu'en général d'armée. Il fit sur le continent plusieurs tentatives, qui se réduisirent au pillage d'un petit nombre de hameaux et au massacre de leurs habitans, puis il s'approcha de Mételin. Cette ville, située dans l'île de Lesbos, sur l'emplace-

ment de l'ancienne Mytilène, avait été enlevée par les Ottomans au seigneur Gattilusio. Celui-ci s'adressa aux Vénitiens, ses compatriotes et ses protecteurs naturels, pour rentrer en possession de son fief. Giustiniani vint donc mouiller dans la rade de Mételin, et s'empara de la ville presque sans coup férir. Tous les Turcs qui s'y trouvaient périrent dans les tortures; il est même impossible de se figurer jusqu'à quel point on porta la barbarie envers ces malheureux. C'était presque autoriser les cruelles représailles de Mahomet, et légitimer sa férocité antérieure. Les Vénitiens n'avaient encore pris que la ville, à peine revêtue d'un mur d'enceinte; pour la conserver, il fallait aussi emporter la citadelle. Giustiniani fit attaquer plusieurs fois ce château, construit sur une montagne d'un difficile accès; mais il y perdit inutilement beaucoup de monde. Les assiégés, instruits du sort qui les attendait, aimèrent mieux mourir sur la brêche que d'expirer dans les supplices. Enfin l'amiral s'obstinait à réduire cette bicoque, devant laquelle il avait déjà laissé cinq mille morts, lorsqu'on lui annonça l'approche d'une flotte turque et la réunion d'une armée considérable sur le continent voisin. Il se rembarqua précipitamment, après avoir pillé la ville qui ne renfermait que des chrétiens, et vint à Modon mourir de honte et de remords. Jamais campagne ne fut plus inutile ou plus dégradante pour les Vénitiens; ils ne se signalèrent que par des vols et des cruautés, et loin de venger les Grecs,

qu'ils se vantaient de soutenir, ils les accablèrent de plus de maux que les Turcs eux-mêmes.

Dans le temps même où Giustiniani ravageait le territoire de Mételin, une autre flotte vénitienne portait la terreur sur les côtes de Rhodes. Cette île était devenue la propriété des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et servait comme d'arsenal à la chrétienté dans les mers du Levant. Si l'on ne se reportait à la barbarie de cette époque, on ne concevrait pas le délire des Vénitiens qui, à peine en état de lutter contre la puissance de Mahomet, divisent encore leurs forces, dans le seul but d'abattre ceux qui devaient être les plus fermes appuis de leur cause. Il est vrai qu'entraînés par un faux zèle, les chevaliers s'étaient permis des actes condamnables (1); mais ne pouvait-on s'entendre au lieu de se déchirer? Les troupes de la république mirent tout à feu et à sang dans l'intérieur de l'île et jusqu'aux portes de la capitale; le grand-maître s'empressa d'accorder la réparation qu'on exigeait de lui; dix mille chrétiens qui au-

---

(1) Les chevaliers de Rhodes avaient arrêté deux vaisseaux de commerce sous pavillon vénitien, et, sans respect pour ce pavillon, avaient enlevé et réduit en esclavage quelques passagers turcs que ces bâtimens conduisaient en Asie. La république exigea du grand-maître la liberté de ces malheureux; il refusa d'abord et se soumit ensuite. (*Hist. de Venise*, par Navagiero, pag. 1124.)

raient pu servir utilement la cause commune, furent victimes de cette guerre insensée.

La mort du célèbre Jean Huniades arrivée peu de temps après la bataille de Belgrade, en 1456, avait fait dire à l'orgueilleux Mahomet qu'il n'avait plus d'adversaires dignes de son courage; mais la valeur de Scanderberg lui prouva qu'il s'était trompé. Ce héros, qui semble appartenir au bel âge de la Grèce, se trouve presque déplacé au milieu de l'égoïsme et de la stupidité des temps modernes. On l'admire, on le plaint tour-à-tour; on voit que son enthousiasme et son patriotisme pouvaient relever la gloire de Sparte et d'Athènes, et l'on gémit de l'abandon où il se trouve. Pendant qu'il eût été facile aux Italiens et surtout à Venise de tirer parti de cet homme extraordinaire, ils le laissent s'épuiser en victoires inutiles et consument follement des forces beaucoup plus considérables qu'il n'en aurait fallu à Scanderberg pour changer la face de l'Orient. Tous les peuples de l'Europe sentent le danger de leur position; mais ils ne prennent que de fausses mesures pour arrêter ces Turcs terribles qui menacent la civilisation renaissante et la liberté du monde. L'Europe entrevoit la possibilité d'une servitude flétrissante, mais elle ne fait rien pour s'y soustraire, et demeure étrangère à la lutte héroïque du seul homme capable de la sauver. De faux calculs, de basses intrigues, de petites rivalités absorbent toutes les attentions, et quand l'esclavage s'avance à grands pas vers l'Adriatique, on s'attaque, on se combat au lieu de s'as-

socier. Le courage repose sur l'intérêt, les citoyens tiennent plus à la fortune qu'à l'honneur national, et, dans ce siècle d'erreur et de corruption, on ne trouve plus de désintéressement, de patriotisme et de véritable énergie que parmi les invincibles compagnons de Scanderberg.

Ce guerrier venait encore de repousser l'invasion. Son pays était libre; ses soldats, affaiblis par la victoire, se reposaient enfin de leurs longs travaux, lorsque tout-à-coup le sultan lui-même se dirige vers l'Albanie à la tête de toutes ses forces; il veut réduire ces terribles montagnes qui sont toutes ensanglantées par les désastres des Musulmans; il veut jouer sa fortune contre celle de Scanderberg. Jamais rien n'avait ébranlé la confiance du héros; il était supérieur aux événemens et regardait avec mépris les efforts de ses adversaires; mais cette fois, comparant sa petite armée aux innombrables troupes du sultan, songeant aux maux qui accablaient déjà sa patrie et à ceux que l'entreprise de Mahomet lui préparait encore, il ne put se défendre d'un mouvement d'inquiétude. Cependant il pourvut à la défense de ses places fortes, et, décidé à tenir jusqu'au bout, il se retira dans les montagnes avec le petit nombre de soldats choisis qui lui restaient.

Cette campagne qui paraissait décisive pour le sort des Albanais, fut beaucoup moins désastreuse qu'on ne l'avait appréhendé. L'indomptable courage de Scanderberg avait passé dans le cœur de tous ses guerriers, et le sultan, repoussé partout, revint à

Constantinople avec la honte d'avoir échoué contre une poignée de braves. Ce conquérant perfide ne rougissant pas d'employer le fer de l'assassin pour abattre l'ennemi qu'il n'avait pu vaincre, eut recours à cet infâme moyen; mais le bonheur de Scanderberg le sauva encore une fois. Il put résister aux généraux que Mahomet laissait en Epire, et comme la guerre traînait en longueur, que toutes les grandes villes de la province étaient cernées par les Turcs, il s'embarqua pour l'Italie, dans l'espoir d'obtenir des secours de Rome.

Son voyage fut de courte durée (1465); il ne rapporta de Rome que des bénédictions et des promesses illusoires. Paul II lui fit présent d'un chapeau béni, le combla d'honneurs et de distinctions, mais ne lui donna que peu d'argent et point de soldats. Le retour du héros produisit un effet magique sur les Albanais; il forma une nouvelle armée à Alessius, ville soumise aux Vénitiens : ses vieilles bandes le rejoignirent, et les Turcs ne tardèrent pas à s'apercevoir que Scanderberg avait repris son glaive. Deux mois lui suffirent pour purger ses états des hordes ottomanes qui les désolaient : dans ce court espace de temps, Mahomet perdit deux armées et l'un de ses plus habiles généraux. Il suspendit, dès-lors, les hostilités, et se lassa lui-même d'une guerre ruineuse qui lui coûtait à elle seule plus de soldats que toutes les autres ensemble. Comblé des hommages de ses concitoyens, couvert de gloire et recevant même des marques flatteuses de l'estime qu'il arrachait à

ses ennemis, Scanderberg méditait une expédition contre la Vallone que Mahomet lui avait enlevée. Dans l'intervalle il parcourut ses provinces, et frappé de l'état déplorable où elles se trouvaient réduites, il voulut réunir un congrès avant que d'exposer son pays aux calamités d'une nouvelle invasion. La ville d'Alessius où s'était tenue la première assemblée des nobles Albanais qui avaient conféré à Scanderberg le titre de généralissime de l'Epire, fut encore choisie pour la réunion projetée.

Cependant Scanderberg ne devait point présider aux délibérations du conseil qui s'assemblait sous ses auspices (1466). Atteint d'une grave maladie en entrant dans Alessius, il vit bientôt qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Ses derniers momens furent dignes de sa gloire et de ses vertus : il expira vainqueur. Sur son lit de mort, entouré de ses capitaines et de ses soldats, il prononça un discours brûlant d'indépendance et de patriotisme. Pendant ces tristes adieux un bruit terrible se fit entendre : les Turcs approchaient d'Alessius et ravageaient déjà les campagnes voisines; Scanderberg ranimé tout-à-coup par la haine et par le souvenir de ce qu'il était peu de jours auparavant, demanda son cheval et ses armes, mais il ne put soutenir le poids de son cimeterre, et retombant accablé de regret et de douleur : « Allez, dit-il aux soldats, écrasez les barbares; je vous suis pour être le témoin de votre victoire. » Ces paroles suffirent à ces braves, et l'espérance de voir leur chef au milieu

d'eux dans ce moment suprême, leur communiqua une force nouvelle. En un instant les Barbares sont vaincus et dispersés; tout le butin qu'ils avaient fait, tous les chrétiens qu'ils avaient enchaînés demeurent au pouvoir des soldats de Scanderberg qui ne rentrent dans Alessius que pour orner de ces glorieuses dépouilles la couche funéraire de leur général. En effet, il ne survécut que de quelques heures à la nouvelle de ce dernier triomphe. Le 17 janvier, le deuil des Albanais, le désespoir de l'armée et la consternation des autorités vénitiennes d'Alessius annoncèrent à la ville qu'elle avait perdu son défenseur, et à l'Albanie qu'elle touchait au terme de ses prospérités (1).

La mort de Scanderberg fut comme le signal de l'anéantissement du petit royaume qu'il avait relevé et soutenu avec tant d'héroïsme. Ce guerrier avait été le refuge et l'espérance des chrétiens du Levant et des Grecs qui songeaient encore à la liberté. Après lui la valeur n'eut plus de guide, le patriotisme plus de régulateur; la politique injuste des Vénitiens, qui établissait entre les sujets de la république en Italie et ceux des provinces conquises, une différence injurieuse pour ces derniers, arrêta bientôt l'élan passager que Scanderberg avait donné à l'Epire et à l'Albanie. Venise garda quelques-unes des places de la vallée de Dibra que le héros lui avait

(1) Mar. Barletius, *De rebus gestis Scanderbegii*, lib. XIII.

cédées avant de mourir : le reste du pays rentra sous la domination musulmane. Scanderberg jeta sur la Grèce les derniers reflets d'une lueur expirante; après lui, rien de grand, rien de noble ne vint illustrer cette contrée, et trois siècles d'oubli succédèrent aux vingt années de gloire des Albanais.

Pendant que la Grèce faisait une perte irréparable sur les confins de l'Albanie, de nouveaux malheurs l'accablaient encore dans le Péloponèse. Animés d'une rage pareille à celle des Turcs, les Vénitiens désolaient la Péninsule de concert avec ces barbares. La république ne faisait plus la guerre à Mahomet; c'était aux Grecs seuls qu'elle se rendait redoutable. Mais la fortune vengea la faiblesse opprimée. En 1465, un corps de troupes vénitiennes qui avait couvert l'Arcadie de deuil et de cendres, tomba dans une embûche : deux mille hommes restèrent sur la place, et le reste ne rejoignit que difficilement les drapeaux de Sigismond Malatesti, seigneur de Rimini, et généralissime de la république en Morée.

Ce capitaine, qui s'était fait connaître en Italie moins encore par son habileté que par un caractère bouillant, impétueux, avide de gloire, ennemi de son repos et de celui des autres, ne conduisait que mille hommes d'armes : il espérait trouver une armée nombreuse et des préparatifs considérables; mais lorsqu'il ne vit que quelques milliers d'hommes indisciplinés et presque nus, il ne songea plus qu'aux moyens de se débarrasser de la tâche pénible qu'il

avait prise. Hors d'état de tenir la campagne contre les ennemis et de leur disputer la possession des villes de l'intérieur qu'ils avaient enlevées aux Vénitiens, il s'approcha de Sparte.

Cette vieille cité n'existait plus; le bourg de Misitra, bâti près de ses ruines, avait encore quelque importance; Sigismond l'assiégea et parvint à s'y introduire; mais le château lui opposa une résistance qu'il ne put vaincre. Les Turcs firent avancer des troupes dans la Laconie, et l'armée de Venise, n'osant pas les attendre, se retira précipitamment sur Modon. Ce voyage de Malatesti en Grèce ne fut d'aucune utilité à Vénise; les Grecs seuls en souffrirent; il brûla Misitra, qu'il ne pouvait conserver, et revint en Italie après ce honteux exploit.

Peu de mois s'écoulèrent entre la ruine de la moderne Sparte et de celle de la moderne Athènes. Vers la fin de mai, Victor Capello, amiral vénitien, débarqua des troupes au Pirée: Athènes était hors d'état de se défendre; il pilla cette ville, qui surpassait encore toutes les autres cités de la Grèce par sa splendeur et ses richesses, et se retira précipitamment pour mettre le fruit de ses rapines en sûreté dans l'île de Négrepont. C'est ainsi que le Péloponèse était devenu le théâtre des plus honteux excès. Les deux nations belligérantes y rivalisaient de fureur, et semblaient conspirer également la destruction des malheureux Grecs.

Patras était menacé d'un sort pareil; mais les habitans Grecs, forcés de se réunir aux Turcs contre

des chrétiens pour conserver leurs habitations, leur fortune, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, repoussèrent l'avide Capello, qui perdit deux ou trois mille hommes dans cette expédition.

Dès cette époque, les Vénitiens travaillaient déjà à s'emparer de l'île de Chypre, où régnait un Lusignan, sous le protectorat du soudan d'Égypte, et dans laquelle Gènes avait quelques possessions, entr'autres Famagouste, qui y était son principal établissement. Nous les verrons bientôt réussir dans leurs projets. Lorsque la Grèce était courbée sous le poids des maux les plus affreux, les peuples qui devaient naturellement prendre sa défense ne se contentaient pas d'aggraver sa misère, ils s'efforçaient aussi de ravir jusqu'à l'ombre de l'indépendance à celles d'entre ses provinces qui n'étaient pas encore asservies.

CHAPITRE VI.

Prise d'Enos par les Vénitiens. — Mahomet II se rend maître de l'Eubée. — La Grèce d'Asie est désolée par l'amiral Mocénigo. — Les Vénitiens enlèvent le royaume de Chypre à la famille de Lusignan et aux Génois.

Les deux années qui s'écoulèrent depuis le siége de Patras jusqu'en 1469, ne furent remarquables que par les expéditions de Mahomet en Valachie, en Moldavie et dans le Frioul. La guerre avait presque changé de théâtre, et elle se continuait assez nonchalamment dans le Péloponèse. Les Vénitiens s'amusèrent à entreprendre quelques siéges; les Turcs, de leur côté, assaillirent plusieurs fois la place de Modon; et les fugitifs, que nous avons vus chercher une retraite dans les montagnes de la Laconie, commencèrent, sous le nom de Mainotes, à se rendre redoutables aux tyrans de leur patrie. Cependant la république ne tarda pas à ramener sur la Grèce tous les malheurs d'une guerre terrible, qui avait un instant menacé l'Italie. Canale, amiral et généralissime des Vénitiens, réunit vingt-six galères à Négrepont, et alla porter la désolation dans les îles turques de la mer Égée. Il se jeta ensuite sur Énos, ville peuplée de chrétiens, et dans laquelle il ne se trouvait pas même un soldat turc (1).

(1) Andrea Navagiero, pag. 1126.

Il fit là ce que son prédécesseur Capello avait fait à Athènes : les maisons furent livrées au pillage, les habitans égorgés, les temples profanés, et les couvens de religieuses grecques, que les Musulmans eux-mêmes avaient respectés, n'échappèrent ni à la brutalité des soldats, ni aux avides recherches des officiers. Pour comble d'horreur, deux mille chrétiens furent réduits en esclavage, et la ville livrée aux flammes avec tout ce qui restait de sa population. On ne saurait parcourir les tristes pages des écrivains de ces temps, sans être presque autant indigné de leurs réflexions que des atrocités qu'ils racontent. Croirait-on que le pape ordonna des prières publiques pour célébrer le massacre de quinze mille chrétiens, et que Sabellicus, auteur d'une *Histoire de Venise* (1), élève jusqu'aux nues l'infâme piraterie de Canale? Quel siècle que celui où la religion consacre les sanglans délires de la raison humaine, et où les crimes les plus révoltans sont érigés par les historiens en vertus et en titres de gloire!

Canale, de retour à Négrepont, demanda de nouvelles troupes au sénat de Vénise : ce barbare méditait la ruine de Corinthe, qu'il espérait pouvoir surprendre. Mais il n'en eut pas le temps, et le reste de la campagne n'offrit rien de mémorable. On s'attendait à de grands événemens pour l'année suivante; Mahomet, fatigué de l'audace des Vénitiens, préparait contre eux une expédition formidable. Il

(1) Sabellicus, *Hist. Venet.*, lib. VIII.

avait juré de venger les victimes de Sparte, d'Énos et d'Athènes.

On évalue à 400 le nombre des vaisseaux armés par le sultan (1470); hors d'état de s'égaler aux Vénitiens pour l'habileté de ses matelots, il voulut les épouvanter par le nombre de ses bâtimens. Sa flotte, qui rappelait les expéditions de Xercès, sortit du Bosphore et fit voile vers les côtes de la Grèce. Trois cent mille hommes, sous les ordres de Mahomet, avaient pris déjà la même direction par terre; l'Europe fut alarmée; Venise crut toucher à sa perte : on ne savait pas sur quel point de la Grèce ou de l'Italie allait fondre cet épouvantable orage.

L'amiral Canale fut aussi lâche dans cette occasion qu'il avait été cruel à Enos. Il s'enfuit devant les Turcs avec trente-cinq galères, qui eussent suffi pour anéantir jusqu'au dernier des vaisseaux ennemis, la plupart mal armés, mal équipés, et surtout mal construits. Le sultan, pour grossir sa flotte, avait rassemblé tous les navires de commerce et tous les bâtimens de transport des échelles de l'Asie-Mineure et de la Mer-Noire. Il s'était moins attendu à battre les Vénitiens, qui passaient à juste titre pour les plus intrépides marins de la Méditerranée, qu'à les effrayer du nombre de ses voiles. Heureusement pour lui ils n'avaient à leur tête qu'un Canale; tout autre amiral n'eût pas pu voir d'un œil sérieux cette immense procession, et aurait indubitablement puni le sultan de sa présomptueuse témérité.

Mahomet, après avoir traversé la Macédoine et la

Béotie avec ses troupes de terre, s'arrêta sur les bords de l'Euripe devant Chalcis, la meilleure place des Vénitiens dans l'île de Nègrepont qui leur appartenait tout entière. La flotte qui n'avait rencontré aucun obstacle, couvrit bientôt le canal de l'Eubée, et les Musulmans passèrent dans l'île qu'ils ravagèrent. Pour empêcher les Vénitiens de secourir leur colonie, ils fermèrent le canal par de grosses chaînes défendues par des batteries, et jetèrent en face de Chalcis un pont de bateaux sur lequel les janissaires et toute l'armée de Mahomet purent passer le détroit afin de commencer le siége.

Venise n'oublia rien pour délivrer cette île qu'elle regardait comme l'une des plus importantes de ses possessions coloniales. Tous les vaisseaux disponibles furent armés et mis en mer ; on ordonna aux gouverneurs de Corfou et de Candie d'expédier vers Nègrepont leurs meilleurs navires et leurs meilleurs soldats ; mais Canale garda le commandement de la flotte, et la faiblesse de ce chef inhabile était bien plus à craindre pour les intérêts de la république que les armes de Mahomet.

Les Turcs ne perdirent pas de temps ; ils étaient maîtres du pays (1470), mais ils ne pouvaient s'y maintenir tant que l'étendard de saint Marc flotterait sur les créneaux de Chalcis. Ils réunirent donc tous leurs efforts contre cette place, qui avait été abondamment approvisionnée peu de mois auparavant. Les 25 et 30 juin, Mahomet ordonna deux assauts qui lui coûtèrent beaucoup de monde,

mais qui épuisèrent les assiégés : le terrible sultan augmenta le nombre de ses batteries et attaqua de nouveau les murs de Chalcis le 5 juillet. Il ne fut pas plus heureux ; mais la garnison vénitienne, affaiblie par les pertes successives qu'elle avait éprouvées, suffisait à peine à la garde de tous les postes, et Chalcis devait évidemment succomber, si la flotte chrétienne permettait aux Turcs de livrer un quatrième assaut.

Canale avait reçu des renforts de toutes parts ; l'armée navale qu'il commandait montait presqu'à cent vaisseaux lorsque les Chalcidiens le conjurèrent de tout risquer pour les sauver. Le sénat lui avait donné des instructions conformes au vœu des assiégés. Un jour de retard était peut-être irréparable. Il s'avança donc avec toutes ses galères jusqu'à l'entrée de l'Euripe ; mais il ne fut suivi dans le canal que par quatorze voiles. Les chaînes des Ottomans ne résistèrent pas au choc des galères, poussées par un vent violent : le pont lui-même allait être rompu, et Mahomet, séparé du gros de son armée avec les troupes occupées au siège, ne pouvait éviter d'être fait prisonnier dans l'île, lorsque l'indigne amiral arrête ses vaisseaux et impose silence aux officiers qui le pressent de passer outre. La flotte des Turcs était embossée de l'autre côté du pont, mais dans un lieu si étroit qu'elle n'eût pu combattre. Loin de tirer parti de cette circonstance, Canale, dans la présence des vaisseaux musulmans, n'aperçoit que le motif d'une excessive prudence ; il le fait

valoir et reste dans l'inaction, en attendant que toutes ses forces soient réunies.

Le sultan avait vu le danger, il en avait frémi. L'immobilité subite des vaisseaux chrétiens le rassura. Soudain toutes ses troupes s'ébranlèrent; sa flotte s'approcha des murs de la ville qui fut assaillie par mer et par terre. C'était le 11 juillet : les Musulmans combattirent jusqu'à la nuit sans pouvoir enlever les ouvrages extérieurs que les assiégés défendaient avec l'acharnement du désespoir. Le salut de la place eût encore été possible, si Canale eût profité des ténèbres pour la secourir; il n'eut pas le courage de le faire. Au point du jour l'assaut recommença; il fut donné et reçu avec une égale fureur. Mais les Chalcidiens avaient perdu leurs meilleurs officiers et l'élite de leurs troupes : ils cédèrent insensiblement au nombre et à la fatigue. Le soir du 12, Mahomet était vainqueur. Il fit égorger tous les habitans de Chalcis, ne se réserva que les enfans en bas âge, et punit de mort ceux de ses soldats qui avaient épargné les vaincus. Pendant que les janissaires exécutaient cet horrible massacre, Canale rassemblait ses derniers vaisseaux : ils arrivèrent pour assister à cette épouvantable tragédie. Le lâche amiral, honteux d'avoir vu tomber une ville qu'il pouvait si facilement défendre, s'empressa de quitter l'Euripe et vint attendre la flotte ottomane à l'entrée du golfe de Napoli. Mais il la suivit sans oser l'attaquer, et reçut bientôt le châtiment qu'il méritait. Il fut chargé de fers devant l'île de Négre-

pont qu'il tentait de surprendre, et expia dans l'exil une partie des maux qu'il avait causés à sa patrie.

La prise de Négrepont réveilla toutes les craintes des puissances européennes (1471). On s'était cru jusque-là préservé des dévastations de Mahomet, tant que les flots de la mer servaient de rempart contre lui; mais la création subite de sa marine et l'essai qu'il venait d'en faire apprirent aux peuples de l'Italie qu'ils devaient s'attendre à voir bientôt au milieu d'eux ses hordes dévorantes. Une ligue, que le pape s'efforça de rendre puissante, et dans laquelle il parvint à faire entrer l'empereur d'Allemagne, releva le courage des Vénitiens; mais cette ligue n'était plus destinée à servir la cause des Grecs; elle ne s'était formée que pour la propre défense des états qui y avaient pris part. Les Vénitiens avaient d'abord cherché à obtenir la paix; le sultan leur proposa des conditions si dures, qu'ils ne lui répondirent qu'en envoyant une nouvelle flotte sur les côtes de l'Asie-Mineure. Mocenigo, successeur de Canale, partit de Modon avec trente-huit galères, et se présenta devant Mytilène. Après avoir mis à feu et à sang les environs de cette ville, il se dirigea sur Phocée, débarqua des troupes à peu de distance, et surprit Pergame, ville opulente peuplée de Grecs et de Musulmans, bâtie à plus de vingt milles de la mer.

La saison était avancée; il revint chargé de butin et passa l'hiver à Modon où il s'occupa des préparatifs d'une nouvelle campagne. Il avait fallu aux

Vénitiens les cruelles leçons de l'expérience pour sentir combien ils étaient injustes envers leurs sujets grecs; ils avaient toujours affecté le plus profond mépris pour eux. Oubliant ce que ces malheureux avaient été autrefois, et les croyant incapables de sortir de l'espèce de léthargie où la servitude les avait plongés, ils dédaignèrent de les admettre dans leurs armées : un corps italien se serait cru déshonoré si quelques hommes du Péloponèse y avaient été reçus. Les troupes grecques formaient des milices à part; elles étaient maltraitées par les autres soldats, en butte à tous les sarcasmes et à tous les mauvais traitemens; c'était moins pour combattre que pour servir l'armée européenne qu'on enrôlait de vive force les Argiens et les montagnards de la Laconie. Mais les progrès des Turcs et les revers successifs de la république forcèrent ses généraux à changer de système. Ils réhabilitèrent en quelque sorte les habitans de la Morée dans l'opinion des Vénitiens, et firent disparaître la distinction injurieuse qui séparait les soldats en deux classes. Bientôt des compagnies de Grecs, disciplinées à l'européenne, grossirent les armées vénitiennes, et l'on reconnut l'utilité de ces nouveaux corps aux services qu'ils rendirent. Mocénigo travailla sans relâche à organiser une cavalerie péloponésienne, et réussit au gré de ses désirs. Dans toutes ses expéditions, qui furent constamment heureuses, il employa plus de Grecs que d'Italiens; les villes de la Morée qui appartenaient encore à la république, eurent des gar-

nisons grecques, et jamais elles ne furent plus vaillamment défendues. C'est ainsi que les Péloponésiens reprirent insensiblement le goût des armes. Ils assistèrent dans la suite à tous les débats de Venise contre les sultans, et partagèrent la gloire de ses armées. Ils défendirent leur propre pays sous l'étendard de saint Marc, et les habitudes guerrières qu'ils avaient contractées leur rendirent la domination turque si insupportable, qu'ils finirent par s'en délivrer tout-à-fait.

La flotte vénitienne se porta l'année suivante sur les côtes de Carie (1472), et y exerça d'épouvantables ravages. Les milices grecques se distinguèrent surtout par leur acharnement contre les oppresseurs de leur patrie. Deux escadres, l'une envoyée par le roi de Naples et l'autre par le souverain pontife, étaient venues se joindre à Mocénigo. Après avoir reçu ces renforts, il n'eut pas moins de quatre-vingts galères sous son commandement. On doit regretter qu'une flotte si considérable ne se soit signalée que par des actes de brigandage dont les chrétiens n'eurent pas moins à souffrir que les Turcs, puisque dans toutes les villes qui furent saccagées il y avait un égal nombre des uns et des autres. Satalie, au fond du golfe du même nom, fut la première cité désolée par les escadres combinées, qui traversèrent ensuite les Sporades et parurent au rivage d'Éphèse; le pays fut dévasté avec une barbarie sans exemple : non-seulement on massacra les habitans, mais encore on brûla les villages et l'on détruisit les plantations d'oliviers

dans toute l'étendue que les cruels soldats de Mocénigo purent parcourir. On vit alors à quel degré le fanatisme peut égarer la raison et faire oublier les devoirs les plus sacrés. Le légat du pape accordait une prime pour chaque tête de Turc qu'on lui apportait à bord de sa galère (1). Une telle soif de sang est inconcevable dans le ministre d'une religion de paix et de tolérance.

Entré dans le golfe Herméen, Mocénigo arriva inopinément devant Smyrne. Les troupes vénitiennes pénétrèrent facilement dans une ville ouverte et qui n'était défendue que par le désespoir de ses habitans. Ils s'y livrèrent à tous les excès, ne respectèrent pas plus les églises que les mosquées, et ne regagnèrent leurs vaisseaux qu'après s'être souillés du meurtre de plus de vingt mille chrétiens dont ils emportèrent les dépouilles. Cette horrible exécution se termina par l'incendie des maisons qui bordaient le quai, et Smyrne disparut bientôt dans les flammes. Clazomène éprouva le même sort, ainsi que plusieurs villes situées à l'embouchure de l'Hermus et dans les anses du golfe. Après ces courses désastreuses qui enrichissaient les soldats et les matelots sans être utiles à la cause commune, et sans nuire en quelque sorte aux intérêts des Musulmans, puisque les chrétiens étaient également victimes de la rage et de la cupidité des chrétiens, Mocénigo revint à Modon pour y passer l'hiver.

---

(1) Sabellicus, *Hist. Venet.*, lib. IX, pag. 213.

Mahomet n'osant pas risquer sa flotte contre les Vénitiens, se vengeait sur les possessions continentales de la république. L'Albanie, que ne protégeait plus la valeur de Scanderberg, fut de nouveau le théâtre d'une guerre d'extermination. Dans ces atroces représailles, où le crime sert d'excuse au crime, la Grèce fut opprimée plus cruellement encore que les autres provinces des Turcs et des Vénitiens : c'était sur elle que les deux partis faisaient retomber tout le poids de leur fureur. Aussi vers les dernières années de la vie de Mahomet, le Péloponèse, agité par tant de troubles, dépeuplé par tant de combats et tant de massacres, était-il presque entièrement désert.

Le sultan, occupé en Asie par la guerre que Venise lui avait suscitée de la part d'Uzun. Cassan (1473), sophi de Perse (1), ne conduisit cette année aucune expédition en Grèce, mais ses généraux continuèrent d'ensanglanter le Frioul et l'Albanie. Sur ces entrefaites, les Vénitiens qui, dans leur insatiable ambition, songeaient moins à se défendre qu'à conquérir, usurpèrent le royaume de Chypre. Déjà, pour s'en ménager l'occasion, ils avaient fait épouser une Vénitienne au bâtard du jeune de Lusignan, le roi Jacques, qui avait lui-même arraché la couronne à sa sœur Charlotte (2). Le 6 juin 1473, ce prince mourut,

(1) Callimachus Experiens, *De his quæ à Venetis tentata sunt*, *etc.*, in-fol., Francfort, 1601.

(2) Guichenon, *Généalogie de la maison de Savoie*, tom. II, pag. 116.

laissant trois enfans naturels. Sa femme, qui était enceinte, devait conserver la régence du royaume; mais les seigneurs de Chypre, indignés de voir la souveraineté de leur pays entre les mains d'une étrangère, offrirent le trône au bâtard du roi de Naples, sous la condition d'épouser Charlotte, fille naturelle de Jacques; et pour rendre plus odieux le joug des Vénitiens, ils accusèrent les agens de la république d'avoir hâté la mort du roi par le poison.

Le peuple de Nicosie se souleva; plusieurs Vénitiens furent massacrés, entre autres le médecin du monarque défunt et le personnage qui avait négocié son mariage avec une fille de Venise.

Des côtes de Syrie Mocénigo était accouru en Chypre, et eut promptement étouffé l'insurrection. Peu de temps après la reine accoucha d'un fils qui fut baptisé avec le plus grand appareil sous le nom de son père. La naissance de cet héritier légitime de la royauté ayant achevé de calmer les partis, l'amiral vénitien ne jugeant plus sa présence nécessaire, laissa quelques galères à Nicosie pour protéger la reine en cas d'événement, et reprit le cours de ses brigandages dans l'Asie-Mineure. Il ne tarda pas à être rappelé en Chypre par une nouvelle sédition qui éclata avec violence. Les gouverneurs de Candie, de Corfou et des villes du Péloponèse lui envoyèrent des troupes de débarquement avec lesquelles, au nom de la reine, il s'empara de toutes les forteresses de l'île. Il punit de mort tous les ha-

bitans qui avaient trempé dans la dernière conjuration, et enleva aux Génois Famagouste, ainsi que quelques autres places moins importantes qu'ils avaient conservées dans l'île, dont il fit une colonie vénitienne. Un voile impénétrable couvre les moyens auxquels Mocénigo recourut pour compléter le succès de son expédition. On le soupçonna d'avoir employé le poison afin de parvenir plus sûrement à son but. La mort prématurée du jeune prince qui vécut à peine un an, semble confirmer ces affreuses présomptions. Ne sait-on pas d'ailleurs qu'une perfidie constante était l'âme de la politique de ces temps? Quand un légat du pape tressaille de joie à la vue des têtes humaines dont les soldats viennent lui réclamer le prix, on ne doit pas s'étonner qu'un amiral s'abandonne sans scrupule aux atrocités reprochées à Mocénigo.

Nous avons cru devoir dire un mot des affaires de Chypre, parce que cette île, essentiellement unie à la Grèce par le langage, le culte et les mœurs de ses habitans, ne cessa de faire partie du Bas-Empire qu'après le démembrement de ses provinces. Demeurés Grecs sous la domination des Latins, les Chypriotes le furent encore sous le joug des Ottomans, et par cela même leur histoire se trouve liée à celle des modernes Hellènes.

CHAPITRE VII.

La guerre se continue en Albanie. — Mahomet II accorde la paix aux Vénitiens. — Expédition de Rhodes et d'Otrante; mort du Sultan. — Caractère de ce prince, ses institutions. — Les montagnes de la Chimère peuplées de Grecs libres. — Fin de la première époque.

SOLIMAN Beglierbey de Romanie, lieutenant de Mahomet II, venait d'éprouver un échec en Moldavie quand tout-à-coup, à la tête d'une nouvelle armée, il reparut sur les confins de la Macédoine, et entreprit le siége de Scutary, l'une des plus fortes places que les Vénitiens eussent conservées dans l'Albanie. Il poursuivait activement son attaque; mais il ne tarda pas à se voir contraint d'y renoncer. Mocénigo, parti de Chypre avec sa flotte, arriva au secours des assiégés, tandis qu'un autre général de la république s'avançait de Lépante avec un corps de troupes composé en grande partie de Grecs et d'Albanais, qui parvinrent à dégager Scutary. Déjà, à cette époque, les Grecs étaient devenus la milice principale de Venise; il en passa en Italie un grand nombre qui, peu d'années après, prirent part à la guerre que le pape suscita à la république.

Depuis la conquête de Négrepont (1475), le Péloponèse était tranquille; les Vénitiens renfermés

dans leurs forteresses ne s'exposaient plus à assaillir les villes turques et n'exerçaient plus de brigandages. Ils se contentaient de maintenir leurs armées sur un pied respectable, et pour les recruter, il se trouvait assez de Grecs qui, de l'intérieur, venaient à Modon demander du service.

Tel était l'état des choses, lorsqu'à l'ouverture de la campagne de 1495, l'attaque de Lépante par Soliman qui, ayant quitté brusquement les rives de l'Adriatique, était entré dans le golfe de Corinthe, fit croire que les hostilités allaient recommencer dans la Péninsule; mais la ville fut si vaillamment défendue par les Grecs à la solde de Venise, que désespérant de réduire des remparts dont la résistance lui semblait invincible, Soliman, après quatre mois d'inutiles efforts, prit le parti de s'éloigner et de renoncer à de nouvelles tentatives. Cet événement put faire présager dès-lors qu'un moins triste avenir était réservé aux Péloponésiens. C'est, il est vrai, pour maintenir dans leur pays la domination étrangère qu'ils combattent chez eux; mais ils ont recouvré leur valeur. Un jour viendra qu'ayant recouvré leur patrie, ils sauront vaincre ou mourir pour elle.

Mahomet II méditait depuis long-temps une expédition digne de sa fortune et de ses exploits. L'île de Candie appartenant aux Vénitiens, lui paraissait l'apanage naturel du dominateur de la Grèce; il résolut de s'en emparer. Les premiers essais de sa marine naissante avaient été trop heureux pour

qu'il ne se flattât pas de la voir bientôt supérieure à celle des Italiens : il s'occupa en conséquence de l'exercer et d'accroître le nombre de ses matelots et celui de ses bâtimens. Cette année même il envoya une flotte dans la Mer-Noire pour soumettre Caffa (1), ville fondée par les Génois sur les côtes de la Crimée, et le succès de cette expédition lui fit concevoir de hautes espérances. En songeant à l'organisation de sa marine, il avait jeté les yeux sur ses sujets grecs; comme plus propres à la navigation que les autres Orientaux (2), il les employa spécialement à ce genre de service, et ce fut peut-être à ce plan, suivi constamment par ses successeurs, que les Turcs durent la splendeur de leur marine au XVIe. siècle.

Les hostilités suspendues par une trève de six mois, ne furent reprises que l'année suivante. Croïa, ancienne capitale du grand Scanderberg, fut exposée à toutes les horreurs d'un siége désastreux que les Albanais s'efforcèrent en vain de faire lever. Une armée d'Épirotes et de Péloponésiens se porta au secours de la place. Ils étaient victorieux; leurs ennemis fuyaient; mais à la vue du camp des Musulmans, les Grecs, au lieu de poursuivre, s'arrêtent, séduits par l'appât du butin : cette cupidité leur devint fatale. Les Turcs qui ne se trouvaient

(1) Caffa occupait l'emplacement de l'ancienne Théodosie.

(2) D. Cantémir, *Histoire ottomane.*

encore qu'à une faible distance se rallient, reviennent au combat et les taillent en pièces. Plus de huit mille chrétiens périrent dans cette action. Vénise attaquée dans ses possessions de l'Adriatique, menacée elle-même d'un siége terrible par les armées de Mahomet, était hors d'état de réparer cette perte. Les habitans de Croïa n'ayant de ressource que dans leur énergie, déployèrent un courage héroïque. Dans ces affreux momens, ils se montrèrent dignes de Scanderberg. Enfin accablés par la famine et par les maladies, réduits à la dernière détresse, ils envoyèrent une députation vers Mahomet (1478), alors en marche pour soumettre Scutary, qu'un de ses lieutenans assiégeait depuis deux ans. Ce prince écouta leurs propositions avec une feinte bienveillance; il accorda aux citoyens de Croïa une capitulation d'après laquelle il leur était permis de se retirer dans un lieu de leur choix, à moins que, sous sa protection spéciale, ils ne préférassent vivre dans leur patrie. Mais ce traité n'offrait aucune garantie aux vaincus; maître de Croïa, Mahomet en fit massacrer tous les habitans. Ce monstre se faisait un jeu du parjure et de la plus atroce perfidie; jamais il n'a donné de parole qu'il ne l'ait violée, jamais pris d'engagement qu'il ne l'ait éludé ou rompu. Après la chute de Croïa, il n'y eut plus de traces de la glorieuse génération de Scanderberg. Devenus Musulmans, les fils des compagnons d'armes de ce héros contribuèrent à la puissance du tyran qu'ils avaient si long-temps com-

battu (1). Ainsi au milieu de ces horribles révolutions, tout change et se dénature. Les provinces sont bouleversées, et les nations ne gardant plus aucun des traits de leur physionomie, deviennent méconnaissables.

Le sultan ayant échoué sous les murs de Scutary (1479), rentra à Constantinople après avoir fait ravager le Frioul et les frontières de l'Allemagne. De retour dans sa capitale, il pressa l'équipement de sa flotte, et déjà elle était prête à mettre à la voile, qu'on ignorait encore quels projets elle allait accomplir. On s'épuisait en conjectures sur la destination du formidable armement qui allait sortir du Bosphore. La Macédoine était perdue au milieu des provinces musulmanes; la Béotie, l'Attique, l'Étolie et la Thessalie formaient un gouvernement turc. Négrepont se couvrait de citadelles soumises au croissant, et le Péloponèse était asservi. Vainement on eût cherché la Grèce d'autrefois; elle n'était plus nulle part, son nom même était anéanti. La puissance colossale qui venait de la dévorer était encore affamée de ses derniers débris. Elle résolut de les disputer à Venise qui se les était appropriés; mais la république ne craignant déjà plus la perte de ses colonies depuis que des périls plus imminens compromettaient sa propre existence, résolut d'acheter la paix au prix des plus grands sa-

(1) M. Barletius, *De expugnatione Scodrensi*, lib. II, pag. 399.

crifices (1). Mahomet vainqueur pouvait commander; toutes les conditions imposées par lui auraient paru moins dures et moins périlleuses que la nécessité de continuer la guerre. Cependant il ne fut pas aussi exigeant qu'on devait s'y attendre; il se contenta de demander aux Vénitiens Scutary et son territoire, quelques autres places de la Grèce, l'île de Stalimène, et un tribut annuel de dix mille ducats. Il stipula aussi que toutes les conquêtes faites de part et d'autre dans la Morée, l'Albanie et la Dalmatie, pendant la durée de la guerre, seraient annulées; qu'enfin les prisonniers seraient échangés et restitués sans rançon. Le traité fut dressé d'après ces clauses principales, et signé à Constantinople le 26 janvier, par l'ambassadeur de Venise, au nom de la république. On se hâta d'en remplir les conditions, afin que le Grand-Seigneur n'eût aucun prétexte plausible de le rompre. Les montagnes de la Chimère et le pays des Mainotes en Morée, furent consignés aux commissaires du sultan; le doge jura la paix le 25 avril, et fit mettre en liberté les prisonniers turcs retenus à Venise. Cette réconciliation fut presque sans fruit pour la Grèce qui avait supporté tous les maux de la guerre. Elle n'y gagna qu'un repos servile, et le pays des Mainotes où les derniers patriotes du Péloponèse s'étaient réfugiés, continua seul à faire de nobles efforts pour la conservation de son

(1) And. Navagiero, *Storia Venez.*, pag. 1159.

indépendance (1). L'histoire obscure du 15e. siècle, les annales de Venise, non plus que les légendes musulmanes, ne nous ont point transmis les noms des hommes courageux qui se signalèrent à cette époque : on n'y trouve que des indications vagues, et les traditions de la Grèce sont mêlées de trop de fables pour qu'on ose y puiser des renseignemens. A défaut de notions plus détaillées ou plus certaines, nous suivrons les écrivains vénitiens jusqu'au moment où la politique de la Russie, relevant les espérances de la Grèce et réveillant, pour ainsi dire, le génie de ses peuples, nous fournira elle-même des matériaux authentiques en faisant éclore les premiers germes des idées généreuses qui sont aujourd'hui le partage de tous les Hellènes.

L'île de Rhodes, sur les côtes de la Caramanie, était la propriété de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (1480). Les religieux militaires de cette association inquiétaient les Turcs par des courses fréquentes et par des attaques continuelles. Mahomet profita du repos où le laissait son traité avec Venise pour accabler des ennemis dont il méprisait la faiblesse, mais dont l'audace l'irritait depuis long-temps. Au mois de mai, une partie de la flotte destinée contre Candie se présenta devant Rhodes, avec des trou-

(1) D. Cantémir, *Hist. ottom.* — Le père Sauger, *Hist. des ducs de l'Archipel.* — Marmora, *Storia di Corfù.*

pes de débarquement. L'île entière fut ravagée ; mais sa capitale soutint un siége de quatre mois, et la constance des braves chevaliers finit par décourager les Turcs qui, rebutés par les pertes considérables qu'ils avaient éprouvées, tant dans les assauts que dans les vigoureuses sorties des assiégés, se rembarquèrent après avoir détruit tout ce qui avait échappé à leur fureur dès les premiers jours de l'invasion.

Une autre flotte de cent voiles, portant une seconde armée musulmane, vint à la même époque épouvanter les côtes d'Italie. La ville d'Otrante, contre laquelle les Turcs dirigèrent leurs premiers coups, fut prise d'assaut et saccagée. Tout annonçait que l'expédition ne se bornerait pas à cette conquête, et Naples était dans les plus vives alarmes, lorsque la mort de Mahomet arrêta les opérations de ses lieutenans.

Ce monarque expira le 31 mai 1481 devant Nicomédie, après un règne de trente-deux ans. Jamais, depuis l'origine de la nation ottomane, les Turcs n'avaient été gouvernés par un prince plus habile, plus entreprenant et plus heureux. Durant le cours de sa longue carrière politique, Mahomet conquit deux empires, douze royaumes, et deux cents villes (1). Il était à peine âgé de cinquante-quatre ans, et n'était pas arrivé au terme de ses projets ambitieux, quand la mort le surprit. Encore quelques années accordées au conquérant de l'Asie, le monde

(1) D. Cantémir, *Hist. ottom.*, liv. III, chap. II.

touchait peut-être à une nouvelle période de barbarie, et les ténèbres du croissant se seraient étendues du golfe persique aux glaces de la Norvége. L'idée d'une telle révolution épouvante. Heureusement n'est-ce que de loin en loin que passent sur la terre ces hommes, fléau de leur espèce, qui tiennent dans leurs mains la fatalité des peuples, et conspirent la ruine des sociétés humaines.

Mahomet II a éprouvé le sort de tous les personnages qui se sont illustrés par la grandeur de leurs actions ou par la supériorité de leur génie. Il a été loué avec excès et calomnié avec fureur. Ses panégyristes le représentent comme un dieu, inaccessible à toutes les faiblesses de l'homme; ils vantent sa grandeur d'âme, sa clémence et sa loyauté, tandis qu'il se rendit odieux par tous les vices opposés à ces vertus. Ses détracteurs vont jusqu'à lui refuser le courage personnel et les talens militaires, tandis qu'il fut peut-être le plus vaillant soldat et le meilleur capitaine de son siècle. Ce n'est pas d'après des opinions si contradictoires qu'on peut porter un jugement équitable. L'histoire ne prononce pas d'après les passions haineuses ou bienveillantes des contemporains : elle pèse les actions, et décerne alors les louanges ou le blâme. Cet examen rigoureux ne saurait ôter à Mahomet les grandes qualités qui le firent monter au plus haut degré de la puissance; mais il fait ressortir aussi toute la perversité de son caractère, qui le rendit le plus féroce et le plus perfide des tyrans. Il ne fit jamais

une conquête sans la souiller par une barbarie atroce. Il ne feignit jamais d'être clément envers ses ennemis que pour les accabler plus sûrement du poids de sa vengeance. Toute sa vie il s'appliqua à éluder les sermens, et souvent il joignait une affreuse ironie au subterfuge dont il usait pour éviter de paraître parjure. Ce fut ainsi qu'après avoir promis de conserver la tête à un commandant vénitien qui ne s'était rendu qu'à cette condition, il le fit scier par le milieu du corps. Volait-on au-devant du joug de Mahomet, on pouvait alors compter sur sa protection; lui opposait-on de la résistance, il n'y avait plus de pardon à espérer; il était implacable : bienveillance pour la lâcheté et la bassesse, inflexibilité pour l'héroïsme et le courage d'un ennemi vaincu, tels étaient ses deux grands et immuables principes à la guerre.

Si l'on considère ce monarque sous le rapport politique, on ne pourra s'empêcher d'admirer la hardiesse de ses vues, la justesse de ses conceptions, et la rare sagacité de son esprit. En effet, il entreprit tout ce que l'ambition peut suggérer de plus audacieux, et la fortune couronna constamment ses efforts : il ne fit pas un traité, ne contracta pas une alliance qui ne dussent tourner à son profit. Obligé d'employer une foule d'hommes qui n'étaient pas nés ses sujets, il revêtit des premiers honneurs et du commandement de ses armées des chefs pris même parmi les vaincus; et son choix était si sûr qu'il n'eut pas une seule fois à se repentir de cette

excessive confiance. Il eut l'art de s'attacher les nations soumises par une feinte modération. Il respecta les erreurs, les préjugés et le culte de ses nouveaux sujets; et si le moment de la conquête était affreux, on peut dire que la domination était douce et la servitude habilement déguisée. Cette conduite artificieuse lui fit plus de créatures qu'un système contraire ne lui eût suscité d'ennemis. En exterminant les grands, et en ménageant la multitude, il enlevait aux peuples tout moyen de ralliement, et étouffait chez eux l'esprit national; en tolérant les opinions religieuses, mais en comblant d'honneurs et de récompenses ceux qui embrassaient l'islamisme, il attira dans ses rangs tous les individus d'une foi douteuse, et la masse considérable de ceux qui eussent bravé peut-être les violences d'une persécution, mais qui ne savaient pas résister aux séductions de l'amour-propre.

La politique de Mahomet lui servit plus encore que la force de ses armes, à consommer l'entière extinction des Grecs. Ce fut chez eux qu'il eut l'adresse de trouver les plus fermes appuis de sa puissance; ce fut la grèce elle-même qu'il opposa à la Grèce. Ses ministres, ses généraux avaient été Grecs avant que d'être musulmans; Achmet-Giedick, grand-visir, et l'homme qui contribua le plus à la splendeur du règne de Mahomet, appartenait à une famille albanaise; Hassan bey, Soliman pacha, Ballabanus Badera, Ariédano, Mésithès, et tant d'autres qui commandè-

rent les armées ottomanes, étaient des chrétiens apostats; Mésithès était même issu du sang des Paléologues. L'état militaire de la Turquie ne se composait en quelque sorte que de Grecs. Les janissaires, ce corps redoutable qui fait encore aujourd'hui l'unique force des armées du croissant, naissaient au sein du christianisme. Arrachés en bas-âge des bras de leurs parens massacrés, on les élevait dans la loi turque, on leur en inspirait tout le fanatisme, et ils oubliaient au milieu des camps et de l'enthousiasme de la gloire des armes, les habitudes de leur enfance et les malheurs de leur famille. Amurath Ier. avait fondé cette milice; mais Mahomet II lui donna une extension et un éclat qu'elle n'avait jamais eus. Il l'augmenta tellement en y incorporant tous les jeunes Grecs faits esclaves dans les combats, ou épargnés dans le sac des villes, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de puberté, qu'il était presque parvenu à n'employer que des soldats janissaires. Ainsi l'on pourrait dire avec raison que si Mahomet fit de grandes choses, ce ne fut que par les Grecs, et que son habileté consista surtout à connaître les hommes, afin de profiter de leurs passions ou de leurs faiblesses.

Ce prince, sous le prétexte de régler l'état de ses sujets chrétiens, fit des règlemens qui n'avaient pour but que de les avilir de plus en plus et de les placer dans la perpétuelle dépendance des musulmans : en imposant aux Grecs un costume particulier, et un tribut regardé comme in-

famant (le karatch ou capitation), il les marqua du sceau de l'opprobre et de la servitude. En leur refusant l'exercice des droits civiques, il les priva en quelque sorte du secours des lois, et les abandonna sans défense à la merci des *vrais croyans*. Enfin en leur laissant leurs églises, mais en leur retirant la faculté d'en construire de nouvelles ou même de réparer les anciennes, il conçut l'espérance d'anéantir le culte qu'il feignait de respecter, et s'il ne réussit pas complètement, du moins ouvrit-il à ses successeurs la source inépuisable des injustices et des vexations qui accablèrent bientôt les vaincus. Tous les inconvéniens du fatal traité qui suivit la prise de Constantinople ne se firent pas sentir immédiatement; on s'abusa d'abord, parce que les vices des institutions ne se développent qu'à la longue. Mais un siècle après la mort de Mahomet, quand la ligne de démarcation qu'il avait tracée entre ses sujets fût fixée définitivement, les malheureux Grecs sentirent leur infortune, et d'une manière d'autant plus cruelle, que sous un régime aussi immuable que celui de leurs dominateurs, ils n'avaient pas d'améliorations à attendre. Ils comprirent alors, mais trop tard, ce que pouvaient être la modération d'un vainqueur fanatique, ou les promesses d'un despote.

Mahomet, en détruisant la Grèce, voulut léguer aux tristes restes de cette nation toutes les tribulations d'un esclavage de plus en plus ri-

goureux ; il ne prévoyait pas que tant d'horribles précautions pour accroître avec le temps le poids des fers de ses victimes, produiraient à la longue, par l'excès des maux, ce désespoir énergique et magnanime qui brise toutes les chaînes et se délivre de tous les jougs.

On s'étonnera peut-être de l'étendue que nous avons donnée dans notre récit au règne de Mahomet. Nous nous fussions renfermés dans de plus étroites limites, s'il ne nous eût semblé convenable d'appeler particulièrement l'attention sur une époque qui marque, en quelque sorte, le véritable point de départ de ce qu'on nomme la Grèce moderne. Pour mettre le lecteur à même de suivre la marche des événemens, il était d'ailleurs nécessaire de lui faire connaître le sort des provinces helléniennes soumises aux Turcs. Désormais plus succincts, nous écarterons de notre narration tous les faits qui ne se rattachent pas directement au sujet qui nous occupe.

Bajazet ceignit le sabre d'Osman, et, peu de temps après, les Vénitiens lui rendirent l'île de Céphalonie (1484), que le frère du comte de Leucade, Léonard de Tochis, dépouillé par Mahomet II, était parvenu à reconquérir.

En faisant sa paix avec la Porte, le sénat sacrifia encore, à son infâme politique, les Grecs qui, enhardis par les promesses de Charles VIII pendant son expédition à Naples, avaient osé manifester leur haine et des projets de vengeance.

Le sultan courroucé envoya des troupes en Morée dans le pays des Mainotes qu'il ne put soumettre et où il perdit plusieurs milliers d'hommes. Les montagnes de la Chimère (monts acrocérauniens), où s'étaient formées des bandes indépendantes, résistèrent avec non moins d'énergie à ses généraux et à ses séductions. Il dirigea sur ce point une armée considérable qu'il avait eu le projet d'envoyer à Corfou ; ces terribles montagnards le forcèrent à la rappeler. Mais avant de lui donner l'ordre de revenir, il voulut assouvir sa rage, en faisant massacrer une partie de la population chrétienne de l'Épire et de l'Albanie : cette sanglante exécution atteignit tous les hommes courageux formés à l'école des compagnons de Scanderberg, et toute la jeunesse, qui nourrissait contre la tyrannie une indignation héréditaire. L'espoir de renaître pour la liberté fut, plus que jamais, ajourné pour la Grèce : ce n'était pas à une poignée de braves qu'elle pouvait devoir sa régénération. Les Mainotes d'ailleurs, comme les guerriers de la Chimère, habitués à combattre seuls, se souciaient peu du sort de leurs frères, les habitans des plaines dont ils méprisaient l'abjecte soumission. La cause des uns n'était pas celle des autres. Les premiers avaient des intérêts à part, et, souvent, dans leurs sanglantes agressions, ils n'épargnaient pas plus les Grecs que les Turcs, et les traitaient également en ennemis. De tels hommes, ne respirant que le pillage et la dévastation, ne semblaient pas desti-

nés à devenir les auxiliaires et les vengeurs des Péloponésiens; et pourtant ceux-ci étaient réduits à ne plus entrevoir la possibilité d'un secours que de la part de ces peuplades insociables et farouches, dont l'on s'étonne aujourd'hui de retrouver les descendans parmi les héros civilisés de Parga et de Souli. Après ses succès à Naples, il eût été facile à Charles VIII vainqueur de porter la guerre en Macédoine; mais ce prince en avait été empêché par sa mollesse, et il n'y avait pas d'apparence de voir se reproduire des circonstances aussi favorables au salut de la Grèce, que celles dont il n'avait pas su profiter. Tout tendait à rendre plus déplorable l'état de cette contrée. Chaque jour les Vénitiens voyaient décroître leur crédit avec leur puissance. Les Turcs, au contraire, prenaient une attitude des plus formidables, et menaçaient les derniers établissemens italiens tant dans les eaux de l'Archipel que dans la Morée. Le pontife de Rome lui-même, alors uniquement occupé de fomenter des dissensions en Europe, secondait les vues ambitieuses du Croissant, et cherchait à attirer la Porte dans une ligne impie, formée au nom de l'Évangile, pour exterminer les peuples et les rois les plus soumis aux doctrines catholiques. C'était une époque d'anarchie et de dépravation générale. Les émissaires de Louis Sforza déterminèrent Bajazet II à recommencer la guerre contre Venise, qui dut en supporter seule tous les embarras et tout le fardeau.

La première campagne (1499), sans avoir de résultats bien importans, ne se termina pas à l'avantage de la république. Lépante, l'une de ses meilleures places d'armes sur le golfe de Corinthe, se rendit aux Musulmans qui menaçaient le reste de la Morée vénitienne. Vainement, pour intéresser la population grecque au succès de ses armes, l'amiral Trévisiani incorpora-t-il dans ses troupes l'élite de la jeunesse péloponésienne, et promit-il aux chrétiens sujets des Ottomans de leur rendre une entière liberté, si en se joignant aux Vénitiens, ils contribuaient eux-mêmes à leur propre délivrance : il ne put rien obtenir d'eux. Les Grecs si souvent trompés, étaient maintenant incrédules. Ceux qui prirent volontairement du service sous Trévisiani se signalèrent par leur courage, mais ce courage n'avait point de but ; il était servile et tenait à l'habitude et à l'obéissance beaucoup plus qu'à l'enthousiasme. Les malheureux que l'on avait contraints de s'enrôler profitèrent de la première occasion pour regagner leurs foyers, et allèrent chez eux attendre patiemment le cimeterre des Turcs ou le courroux des Vénitiens.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Prise de Modon. — Suite des conquêtes des Turcs dans la Grèce vénitienne ; représailles exercées par l'amiral Pesaro. — Embarras du sultan ; traité de paix entre la Turquie et la république de Venise. — Conduite de cette dernière à l'égard des Grecs.

Un nouveau siècle s'ouvre : la Grèce s'est effacée. Elle s'est évanouie au sein des tribulations dont nous avons tracé le premier période ; cependant elle existe encore, mais languissante et dans un délaissement que n'attesteront que trop les calamités qui vont fondre sur elle.

Le règne de Venise était passé. Drauth-Pacha prit la route de la Laconie à la tête d'une armée de soixante mille hommes, tandis qu'une immense flotte turque bombardait alternativement les ports de Napoli de Romanie et de Monembasia ou Napoli de Malvoisie. Les troupes de la république, hors d'état de tenir la campagne, se défendirent quelque temps dans des forts élevés de distance en distance ; mais la famine en ou-

vrit les portes aux Musulmans. Ces barbares se répandant alors dans le pays, renouvelèrent les massacres de 1475, et la génération grecque qui y avait échappé, succomba cette fois sans retour. Les seuls habitans d'Argos, de Corinthe et de quelques bourgades de l'Arcadie qui, retenus par la terreur, étaient parvenus à écarter les émissaires des Vénitiens, se dérobèrent à la fureur du pacha. Il fit aussitôt marcher ses soldats sur Modon, et la ruine de la Laconie, depuis Tripolitza jusqu'aux rivages de la Messénie, se trouva consommée.

Contarini avait déjà remplacé Trévisiani dans le commandement de la flotte vénitienne, car, à cette fatale époque, les destitutions se succédaient sans intervalle parmi les généraux de la république; et quand, à peine arrivés, ils ne succombaient pas aux fièvres ou à la peste, rarement leur épargnait-on une terrible disgrâce. Trévisiani, atteint presqu'en même temps et par le décret qui supprimait son autorité, et par le fléau de la contagion, mourut devant Céphalonie. Son successeur ne persistant pas dans le projet d'enrôler les Grecs, donna tous ses soins à la défense de Modon. Il faisait voile sur l'île Sapienza lorsqu'il rencontra devant Pylos la flotte du sultan, qui, après lui avoir fait éprouver quelques pertes, l'obligea de se réfugier à Zante. Toutefois il ne devait pas tarder à reparaître avec de nouvelles forces; mais sa présence et les moyens qu'il employa pour sauver Modon furent les principales causes du désastre de cette malheureuse cité. Outre

une nombreuse population, Modon renfermait plus de 4,000 soldats italiens ou grecs. La famine commençait à s'y faire sentir, et les vaisseaux turcs, en ligne devant la rade, empêchaient tout secours de parvenir aux assiégés. Contarini envoya cinq galères chargées de grains, avec ordre à ceux qui les conduisaient, de tout braver pour entrer dans le port. Elles parvinrent effectivement jusqu'au môle extérieur; mais comme le peuple et la garnison se pressaient en foule sur les deux rives pour jouir plus tôt d'un secours si opportun, les Turcs s'apercevant de l'abandon où restaient les batteries et les remparts, donnèrent un assaut général et pénétrèrent dans la ville. A leur aspect, les Modoniens ne perdirent point courage; ils essayèrent de rejeter au-delà de leurs murs les premières colonnes assaillantes, et cette lutte inégale, dans laquelle le désespoir l'emporta souvent sur le nombre, n'avait pas cessé à la nuit. On crut que l'obscurité la suspendrait, mais les Musulmans dissipèrent les ténèbres par l'incendie et continuèrent le combat. Au point du jour Modon n'existait plus, et ses guerriers, immolés par le fer ennemi, avaient disparu sous des monceaux de cendres. Grecs ou Italiens, aucun d'eux n'avait demandé quartier; ils s'étaient défendus même au milieu des flammes, et avaient tous péri les armes à la main (1).

(1) P. Bembi, *Hist. Venez.*, liv. V.

Les habitans de Coron et ceux de Pylos, effrayés d'une catastrophe si sanglante et craignant d'éprouver le même sort, se hâtèrent de faire leur soumission, et les Turcs entrèrent dans ces deux places sans coup férir. Aussitôt le pacha vint mettre le siége devant Napoli de Romanie, mais il y éprouva une si vigoureuse résistance, qu'après deux mois d'attaque il dut abandonner son entreprise. Les Musulmans prirent leurs cantonnemens dans le Péloponèse et dans la Béotie, tandis que leur flotte retournait à Constantinople. Celle de Venise, sous les ordres de Pesaro, que le sénat avait nommé à la place de Contarini, désola les côtes de la Thrace et de l'Asie-Mineure, saccagea Ténédos et Mitylène, et soumit l'île de Samothrace. Des cruautés atroces que Pesaro crut pouvoir justifier en les qualifiant de représailles, déshonorèrent ces légers succès. Après avoir capturé quelques navires ottomans à l'entrée du Bosphore, il revint en Grèce, fit plusieurs débarquemens sur les côtes de l'Attique, et se rendit maître d'Égine. Ensuite il rejoignit à Zante la flotte espagnole que Ferdinand d'Aragon, surnommé *le Catholique*, envoyait au secours de la république. Cette flotte, commandée par le fameux Gonzalve de Cordoue, contribua puissamment à la conquête de Céphalonie, dont la capitale fut enlevée aux Turcs le 1er. novembre, après un siége des plus opiniâtres. Les forces navales combinées reprirent encore Pylos et quelques forts sur les côtes de Messénie. Si les Espagnols eussent plus long-temps

secondé Pesaro, Coron et Modon seraient infailliblement rentrées sous la domination vénitienne; mais Gonzalve ayant l'ordre d'hiverner en Sicile, quitta l'Adriatique au milieu de décembre.

Pesaro continua seul à ravager les côtes de la Grèce (1501). Le duc de Naxos et le provéditeur de Candie lui fournirent quelques vaisseaux, avec lesquels il attaqua Prévesa sur le golfe Ambracique, brûla dans le port de cette ville plusieurs galères qui y étaient en construction ou en désarmement, et tenta d'embraser près de Lépante une autre flotille des Turcs, par lesquels il se vit repoussé avec perte. Pesaro voulut alors soulever les Albanais, mais il échoua dans ce dessein.

Les montagnards de la Chimère répondirent seuls à son appel. Il remonta ensuite vers Durazzo, que l'ennemi pressait vivement. Alessius profita de son passage pour chasser sa garnison turque; mais l'occupation de cette ville ne dédommagea que faiblement la république de la perte de Durazzo et de Zonchyo, qui succombèrent bientôt après. On compta cette année, dans les eaux de l'Adriatique, trois armemens en faveur de Venise, une escadre portugaise, une division navale française, et enfin vingt galères envoyées par le pape Alexandre VI.

Ces auxiliaires ne firent, pour ainsi dire, que se montrer; mais leur apparition eut cela d'avantageux que les Turcs, n'osant risquer leurs vaisseaux, laissèrent aux Vénitiens la libre possession

des mers. Pour ces derniers, c'était beaucoup que cette timidité qui leur faisait gagner du temps, car dans la position difficile où ils se trouvaient, un répit de quelques mois pouvait rétablir leurs affaires, ou du moins faire découvrir quelques expédiens de salut.

Ismaël Sophi déclara subitement la guerre à Bajazet, et envahit l'Arménie pendant que Wladislas, roi de Hongrie et de Bohème, attaquait les places musulmanes situées sur le Danube. Ces puissantes diversions permirent aux Vénitiens de respirer, et laissèrent quelque repos à la Grèce. Occupé en Europe et en Asie, le sultan ne songea plus ni au siége de Napoli de Romanie, ni aux excursions de Pesaro sur les côtes de ses états. Le moment paraissait favorable pour tenter l'affranchissement du Péloponèse et l'émancipation de l'Albanie; mais ces deux malheureuses contrées étaient presque désertes, et déjà l'Albanie renfermait plus de musulmans que de chrétiens. Pésaro, convaincu de l'impossibilité de faire sur le continent des conquêtes durables, s'attacha à réduire les îles que Mahomet II s'était appropriées dans la mer Ionienne. Céphalonie avait déjà subi la loi de Venise; Leucade ou Sainte-Maure, et les écueils qui en dépendent, étaient encore au pouvoir des Turcs : l'amiral de la république, aidé par la France, le pape et les chevaliers de Rhodes, débarqua des troupes, qui soumirent l'intérieur de l'île pendant qu'il canonnait lui-même la forteresse principale. La garnison n'é-

tant pas secourue, capitula au bout de quelques jours, et l'étendart de saint Marc planté sur ce roc célèbre d'où Sapho se précipita jadis, annonça aux Turcs de Prévesa que Sainte-Maure échappait à leur domination.

Le grand-seigneur lui-même commençait à se lasser d'une guerre qui ne lui offrait aucune chance de succès, et que les circonstances rendaient de plus en plus onéreuse (1503). Il fit les premières ouvertures de paix, et le sénat épuisé par trois ans d'efforts et de sacrifices inouis, engagé malgré lui dans le tourbillon des affaires d'Italie, saisit avec empressement une occasion si propice de conclure une paix honorable. Un captif vénitien qui languissait dans les cachots de Constantinople, Andréa Gritti, le même qui parvint plus tard à la dignité de doge, sortit de prison pour signer les préliminaires d'un accommodement entre les Turcs et sa patrie. Le traité fut conclu quelques mois après, et les conditions en furent ratifiées de part et d'autre. Venise renonça pour toujours à la possession de Lépante, de Coron et de Modon que les Ottomans avaient prises pendant le cours des hostilités. Elle leur restitua l'île de Leucade ainsi que celle de Zante; et de toutes les conquêtes de Pesaro, elle ne conserva que Céphalonie. Cependant le grand-seigneur mit en liberté les sujets de la république qu'il retenait prisonniers, et leur rendit les biens et les marchandises qu'il leur avait confisqués au commencement de la guerre. En vertu de cette convention la moins désavantageuse que les Vénitiens pus-

sent espérer dans l'état de gêne où ils étaient plongés, les Turcs devenus les maîtres de la Grèce s'y réinstallèrent d'une manière plus stable qu'auparavant. Les deux ou trois places de guerre que Venise garda dans le golfe d'Argos étaient comme isolées du reste de la presqu'île, et ne lui permettaient plus d'y exercer la moindre influence. La Grèce était enchaînée depuis long-temps, mais avec une puissance chrétienne, au sein de ses provinces, elle pouvait encore garder quelqu'espoir ; l'expulsion de la république fut le prélude de l'esclavage et de la nullité indéfinis des tristes enfans de la Hellade.

Il y avait déjà trois siècles que les Vénitiens étaient établis dans la Grèce, lorsqu'ils en furent presqu'entièrement chassés par Bajazet. Avec une administration sage, des lois équitables et des ménagemens que l'humanité, non moins que leur propre intérêt, réclamait impérieusement, ils se seraient maintenus et auraient pu faire bénir leur autorité. En rendant aux Grecs le droit de citoyen, en les attachant au gouvernement par un partage égal des charges et des faveurs de la république, non-seulement ils auraient pu compter sur l'assistance d'une population belliqueuse et irritée contre les Turcs, mais ils se seraient encore enrichis des revenus d'un vaste territoire que la tyrannie des gouverneurs et l'état précaire des habitans condamnaient depuis trois siècles à la stérilité la plus absolue. Enfin, en admettant, dès l'origine, les Péloponésiens et les Albanais dans leurs armées de terre et de mer, en

tempérant la fougue et l'indocile valeur de ces peuples par les règles de la stratégie italienne, ils se seraient assurés de puissans auxiliaires sur le théâtre même de la lutte qu'ils avaient à soutenir contre les Ottomans; mais Venise ne fit rien de ce qu'elle aurait dû faire, tant il est vrai de dire que les gouvernemens les plus sages sont aussi livrés à l'erreur! Fière de régner au-delà des limites naturelles de son territoire, elle ne considéra le Péloponèse, Chypre et Candie, que comme des provinces accidentellement soumises, que comme un héritage sans légataire direct, disputé par une foule de concurrens, et qu'un procès malheureux pourrait lui ravir d'un instant à l'autre. D'après ce principe, également faux et subversif de toute amélioration dans le sort des vaincus, le sénat ne s'occupa jamais de ses possessions du Levant. Elles ne furent régies ni par des lois positives, ni par une autorité régulièrement constituée. On nommait des gouverneurs pour les villes, et leurs attributions indéterminées s'étendaient sur les provinces voisines. Un général de la république, en mission dans les départemens coloniaux, assumait tous les pouvoirs et substituait sa volonté à la tyrannie des officiers sédentaires. Les malheureux que le hasard de la guerre avait fait passer sous le joug de Venise, n'avaient pas seulement à souffrir les concussions de l'aristocratie civile et militaire : chaque particulier, chaque négociant, chaque soldat italien exerçait aussi un despotisme à part. La qualité de Vénitien faisait excuser toute

faute et légitimait tout excès dont les Grecs seuls avaient à se plaindre. En l'absence d'un pouvoir unique et invariablement limité dans toutes ses ramifications, la Grèce vénitienne était tourmentée par une multitude de pouvoirs arbitraires disséminés dans les mains des hommes venus de Venise. Ces républicains orgueilleux de leur patrie et de sa splendeur, à laquelle ils avaient presque tous contribué, professaient le plus souverain mépris pour les autres peuples, et surtout pour les Grecs. En Morée, ils se croyaient ce que les Spartiates avaient été si long-temps en Messénie; ils ne songeaient qu'à s'enrichir, et pour parvenir à ce but, tous les moyens leur semblaient également bons : supérieurs en tout, suivant l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, aux victimes de leur avidité et de leur morgue insolente, ils leur faisaient sentir continuellement cette insupportable prépotence que, dans l'ivresse de la prospérité, l'homme s'arroge sur son semblable : à voir tous les maux qu'ils répandaient autour d'eux, on eût dit que cette ancienne et abominable devise des Barbares : « *malheur aux vaincus !* » était pour Venise la seule règle de conduite à l'égard des nations conquises.

Lorsqu'enfin éclairé par l'expérience et pressé par les dangers de sa position, le sénat crut devoir former des régimens grecs, il n'était déjà plus temps de ramener les esprits. Les Vénitiens, par leur orgueil et leur intolérance, s'étaient rendus odieux : leurs extorsions et les cruautés par lesquelles ils punissaient

les défections que leurs mauvais traitemens avaient provoquées, détachèrent à jamais de leur cause les restes déplorables de la population grecque. On vit des provinces entières se défendre, sans le secours des Turcs, contre les armées de la république, et, quoique chrétiennes, combattre pour rester sous le joug ottoman, parce qu'en comparant leur situation présente aux calamités qui les accablaient sous le sceptre de fer de Venise, la tyrannie des Turcs leur semblait moins affreuse (1). L'appât du gain, et l'espoir d'éviter à-la-fois l'esclavage et la misère, enrôlèrent cependant une foule de Péloponésiens sous les drapeaux de Saint-Marc; mais bientôt, abreuvés de dégoûts, en butte aux railleries des soldats vénitiens, ils renoncèrent presque tous au stérile honneur de servir une nation qui, en échange de leur sang, ne leur prodiguait que des outrages. Il fallut bien du temps avant que les bandes italiennes consentissent à traiter en frères et en compagnons d'armes les troupes du Péloponèse. Une prévention injuste jointe au fanatisme religieux, élevait entr'elles une barrière insurmontable. Le courage des Stradiotes (2) et l'habitude de les voir combattre au premier rang, soit dans les guerres que la république soutint

(1) D. Cantémir, *Hist. des Ottom.*

(2) Les Stradiotes étaient une espèce de cavalerie légère ; ce nom, qui signifie *soldat*, est tout-à-fait grec.

en Italie, soit dans les expéditions en Grèce, les réhabilitèrent un peu dans l'opinion. Les répugnances et les antipathies disparurent de part et d'autre ; mais quand l'accord commença à régner, il était trop tard pour en tirer parti. Devenus mahométans, le Péloponèse et l'Albanie s'accoutumaient à la fierté dédaigneuse de leurs nouveaux dominateurs et ne soupiraient plus qu'après le repos, car le bonheur leur était à jamais ravi. Le temps des illusions était passé pour la Grèce. Venise avait tant de fois abusé de sa confiance, que lui eût-elle offert la liberté, elle se fût défiée d'un tel présent.

La plus grande faute des Vénitiens à cette époque, fut peut-être d'abandonner les partis que le mécontentement avait formés en Laconie et dans les monts Acrocérauniens. En nourrissant la haine de ces montagnards contre les Turcs, en leur fournissant des armes, la république se serait fortifiée de leur audace et se fut ménagé une puissante diversion en cas d'attaque de la part de l'ennemi commun. Mais on serait presque tenté de croire que le sénat ne connut jamais le véritable état de ses affaires dans le Levant. Loin d'assister les guerriers de Maina et ceux de la Chimère, les généraux et les provéditeurs vénitiens firent tous leurs efforts pour les accabler. Il leur était facile de faire tourner le désespoir de ces hommes au profit de la république ; ils s'appliquèrent uniquement à les rendre ses plus implacables ennemis. Il ne fallait pas moins que ces aberrations multipliées pour ruiner la puissance vénitienne dans un pays où

la force des choses même semblait devoir la maintenir. Avec les Grecs, elle devenait formidable; sans eux, il lui était impossible de conserver l'extension qu'elle avait acquise. Les petits états dont l'agrandissement subit n'est pas proportionné à l'importance de leur territoire national, doivent s'attendre à éprouver le sort de Venise, à moins qu'ils ne sachent opérer un rapprochement politique entre les nouveaux sujets et les anciens, enchaîner les premiers par les bienfaits d'un gouvernement juste et protecteur, et effacer toute distinction injurieuse, tendante à perpétuer la honte d'avoir cédé à la force des armes. En agir autrement, c'est empêcher une fusion sans laquelle l'individualité de la nation assujettie devient récalcitrante; c'est se constituer en état d'hostilité permanente envers cette nation qui, tôt ou tard, raisonne et révoque en doute la supériorité qui l'accable; c'est enfin organiser de soi-même, et rendre inévitable la secousse par laquelle seront perdus un jour les fruits d'une conquête qu'on s'est montré indigne de conserver.

CHAPITRE II.

Les Grecs de Constantinople au temps de Soliman II. — Ce prince ravage l'Albanie et extermine les montagnards de la Chimère ou Cimériotes. — Il assiége Corfou par terre et par mer. — Barberousse range le duché de l'Archipel sous l'obéissance du sultan. — Prise de Chypre. — Bataille navale de Lépante.

(1522) Il avait été facile aux Grecs de Constantinople, dès les premières années qui suivirent la conquête, de se rendre nécessaires aux ministres du sultan, et même de s'immiscer à la politique des Turcs avec les états voisins. On sait que le koran interdit aux Musulmans la connaissance de tout autre idiôme que le leur ; ils furent donc réduits, dans leurs relations diplomatiques, à n'employer que des hommes étrangers à leur croyance. Cette nécessité fut heureuse pour les Grecs, et rendit moins complète la nullité à laquelle ils étaient condamnés. Ils recherchèrent les emplois de drogman (1) qui, vu l'importance des secrets auxquels ils initiaient, donnaient à celui qui en était revêtu, un haut degré de considération parmi les Turcs eux-mêmes. Les Grecs partagèrent d'abord l'exercice de ces charges avec les juifs, qui jouèrent un grand rôle dans la

(1) *Drogman*, veut dire *interprète*.

politique ottomane pendant les xve. et xvie. siècles.

Les drogmans n'assistaient pas aux délibérations des ministres; ils se tenaient dans l'antichambre, et ne pénétraient dans la salle que lorsqu'ils y étaient appelés pour lire quelque pièce, ou traduire dans la langue des Francs les notes turques adressées aux princes chrétiens. Ils n'avaient d'autre titre que celui de *gramatikos* ou *écrivains*, mais leur influence bien qu'occulte était déjà réelle, et il en résulta un avantage immense pour toute la population grecque; ceux qui approchaient des ministres, et qui, en qualité de *gramatikos*, leur servaient de conseils, obtinrent successivement pour leurs compatriotes une foule de petites faveurs. Alors se formèrent les premières maisons de commerce dirigées par des Grecs, et l'on peut fixer à cette époque l'origine de l'opulence à laquelle ces établissemens devaient parvenir. Jusque-là, tous les individus de la nation opprimée ne s'étaient voués qu'à l'exercice des professions mécaniques les plus grossières; mais bientôt la certitude de trouver des protecteurs jusque sur les premiers degrés du trône, leur donnant l'espérance de se soustraire aux vexations des sujets turcs, ils osèrent prendre leur essor. Dès qu'ils crurent entrevoir pour eux des garanties de la propriété, ils cherchèrent à s'enrichir, et le commerce qui, dans les mains d'un peuple aussi indolent que le peuple turc, avait perdu son ancienne prospérité, ne tarda pas à refleurir en Orient.

Soliman II (1535), héritier de la puissance formidable de Bajazet ainsi que des trésors immenses que ce monarque avait entassés, et que Sélim I avait conservés intacts, attendit à peine que le monde connût son avènement au trône, pour se livrer tout entier à ses inclinations guerrières. Dès 1522, il commença le cours de ses exploits par la prise de Rhodes, qu'il enleva aux religieux militaires de Saint-Jean de Jérusalem, qui avaient triomphé des efforts du terrible Mahomet II. La chute de ces braves chevaliers retentit dans tout l'Orient, et annonça aux chrétiens, qui y possédaient encore quelques colonies, leur prochaine destruction. Malte devint le refuge des débris de l'ordre persécuté, et nous verrons bientôt Soliman les poursuivre dans cette nouvelle retraite.

Rhodes soumise, le sultan porta ses armes en Hongrie. Aspirant ensuite à l'empire de la Méditerranée, il donna tous ses soins au perfectionnement de sa marine. Les Grecs de la Thrace, de la Macédoine, des côtes de l'Asie-Mineure et des îles, plus propres au service maritime que les Turcs, furent appelés à bord des vaisseaux. Une foule de renégats italiens, chassés de leur patrie pour des crimes, ou s'étant dérobés d'eux-mêmes à la rigueur des lois, passèrent sur la flotte ottomane et initièrent les officiers du sultan à tous les progrès de l'art nautique en Europe. Ces lumières ne furent pas perdues ; Soliman avait pour amiral un homme supérieur, et qui valait à lui seul une armée navale : c'était le trop fa-

meux Barberousse, qui devint la terreur de la chrétienté.

Les Hongrois ayant été réduits à signer un traité humiliant, le grand-seigneur dirigea toutes ses troupes de terre du côté de la Grèce, pendant que Barberousse conduisait sa flotte dans l'Archipel. On ne connaissait pas encore le but de cette expédition; mais Venise, quoique en paix avec les Turcs, comprit bien que c'était contre ses possessions de l'Adriatique que se faisaient ces immenses préparatifs. Le sénat se hâta donc de renforcer les garnisons de toutes ses places en Morée; on forma de nouveaux corps de Stradiotes, et les vaisseaux de la république se trouvèrent prêts à sortir au premier signal. A la nouvelle de la marche de Soliman, Venise fut en proie à une telle perplexité, qu'on y agita la question d'abandonner tout-à-fait le Péloponèse, en cas d'attaque, pour n'avoir à défendre que les îles Ioniennes et le territoire même de la république. Bientôt le sénat adopta un parti plus sage et plus conforme à sa dignité. Il résolut de ne rien négliger pour conserver la paix, et d'opposer partout une égale résistance, si la guerre était inévitable. A la suite de cette décision, on envoya un provéditeur extraordinaire à Corfou, la plus importante des îles vénitiennes dans l'Adriatique. Les forts et la citadelle principale de cette colonie furent approvisionnés, et bien qu'il ne se fût pas encore élevé le plus petit nuage de mésintelligence entre Soliman et la république, celle-ci n'oublia

rien pour se mettre en état de faire tête à l'orage qu'il était facile de prévoir.

Cependant les Turcs s'étant avancés dans la Macédoine, inondèrent tout-à-coup l'Albanie qui s'était révoltée contre eux. Soliman fit ravager le plat pays par ses troupes; il brûla sur sa route toutes les villes et tous les villages, et extermina un grand nombre de montagnards qui tombèrent en son pouvoir, mais il ne put soumettre le gros de cette population. Après des efforts inouis et des pertes considérables, il alla attaquer les chrétiens de la Chimère qui avaient bravé la puissance de ses prédécesseurs, et qui conservaient dans leurs montagnes la sauvage indépendance de leurs ancêtres. Comme dans le reste de l'Albanie, les Turcs laissèrent dans cette petite contrée des traces sanglantes de leur passage; mais ils ne lassèrent pas la persévérance des Cimériotes. Hors d'état de lutter contre des forces trop supérieures, ces hommes intrépides se cachèrent dans les antres les plus inaccessibles des monts acrocérauniens, décidés à mourir d'inanition plutôt que de vivre dans l'esclavage. Soliman ne s'amusait à tenter la soumission des Cimériotes que pour tromper les Vénitiens sur ses véritables intentions. Dès qu'il crut avoir exterminé ces peuplades indociles au joug, il se jeta sur l'Italie (1536), cherchant un prétexte pour déclarer la guerre à Venise et s'emparer de Corfou.

La république ne pouvait voir avec indifférence dans son voisinage un ennemi si redoutable (1537).

La nécessité où elle fut de réprimer par la force des armes, quelques déprédations des soldats turcs dans la Dalmatie vénitienne, devint le motif de la rupture que Soliman désirait avec tant d'impatience. Il revint aussitôt en Albanie, et commença les hostilités. Sa flotte parut dans le canal de Corfou, le 25 août 1538, et toute son armée pénétra dans l'île sans éprouver d'obstacle. Pesaro et Doria, qui commandaient les galères de Venise et celles des alliés, se retirèrent à Gomenizze et à Céphalonie. Bientôt l'ancienne Corcyre n'offrit plus que l'aspect de la désolation : les villes et les villages furent ruinés de fond en comble, les plantations détruites, les oliviers brûlés. Potamo, qui n'est qu'à trois milles de la capitale, fut livrée aux flammes, après un horrible massacre; en sorte que les infortunés Corfiotes pouvaient presque entendre les cris des mourans et voir les ravages de l'incendie qui menaçait de les gagner. Le 31 août, Barberousse établit ses batteries et plaça sur l'écueil de Vido une pièce de cinquante livres de balles, avec laquelle il foudroya pendant trois jours la citadelle et le port.

Ce siége mémorable, qui dura plus d'un mois, se termina à la gloire des Corfiotes. Soliman lui-même, avec ses deux fils, était venu encourager les efforts de ses janissaires; mais la valeur des assiégés triompha du dévouement aveugle de cette terrible milice. Le sultan, autant effrayé des pertes considérables qu'il essuyait que des progrès d'une maladie contagieuse qui dépeuplait son camp, s'éloigna

à la fin de septembre, avec la honte d'avoir échoué dans son entreprise. En se retirant, il confia à Barberousse le soin de faire tomber sa vengeance sur les restes épars de la population corfiote ; et ce barbare, après avoir ruiné tout ce qui précédemment avait échappé à sa furie, emmena environ quinze mille esclaves. Peu de jours après, Céphalonie éprouva le même sort que Corfou : Barberousse y fit une descente qui coûta la vie aux deux tiers des habitans. A son départ, il n'y restait plus que des cendres et des cadavres (1).

La défense de Corfou, due presqu'entièrement aux Grecs de cette île, leur fit le plus grand honneur. Ils s'étaient offerts d'eux-mêmes aux généraux vénitiens pour concourir au salut de leur patrie, et malgré les fatigues et les périls de quinze jours d'assauts presque continuels, leur zèle ne se ralentit pas un seul instant. Corfou est le pays de la Grèce où les formes du gouvernement républicain se sont le plus long-temps conservées : c'est de là que jaillirent, au commencement du moyen âge, les dernières étincelles de patriotisme, qui, jusqu'à nos jours, aient éclairé la Hellade. Espérons que, malgré l'oppression sous laquelle ils gémissent, les Corfiotes réussiront encore à se montrer dignes de leur ancienne renommée. Bientôt peut-être sonnera

(1) Laugier, *Hist. de Venise*, tom. IX. — Paolo Paruta, *Hist. Veneta*, liv. X. — Le père Sauger, *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

l'heure où la Grèce affranchie étendra sa sollicitude à toutes les contrées qu'elle civilisa. Elle voudra aussi accomplir la délivrance de cette immortelle Corcyre, rivale jadis si brillante des plus illustres cités de l'Attique et du Péloponèse, de cette île, l'émule de Corinthe dont plus d'une fois elle abaissa l'orgueil (1). Corfou n'est jamais descendue au même degré d'avilissement que les autres provinces grecques. En vain une puissance tyrannique médite-t-elle aujourd'hui de la plonger dans les ténèbres de la barbarie, complices nécessaires de l'oppression : les Corfiotes, qui se vengèrent autrefois des fureurs de Totila (2), parviendront sans doute à secouer le joug ignominieux des modernes Vandales.

Barberousse ne voulut pas rentrer à Constantinople sans avoir dompté ce qu'il y avait encore de Grecs libres dans la mer Egée. Il conduisit sa flotte devant Naxos, capitale du duché de l'Archipel, et malgré les prières et la soumission de François Crispo, souverain régnant, il fit dévaster cette malheureuse île, et y leva un tribut énorme qui ruina tous les citoyens. Cependant, après avoir dépouillé le palais ducal de tout ce qu'il renfermait

(1) Thucyd., lib. I. — Diod., lib. XII, cap. VI.

(2) Totila avait ravagé Corcyre; ceux des habitans qui survécurent au massacre joignirent la flotte de Vitalien devant Ancône, et détruisirent les vaisseaux du roi des barbares qui assiégeaient cette ville. (Lebeau, *Hist. du Bas-Empire.*

de précieux, il laissa Crispo sur le trône, à condition qu'il renoncerait à l'alliance de Venise, se reconnaîtrait tributaire du grand-seigneur et lui paierait annuellement une somme de six mille écus d'or. Barberousse attaqua ensuite Paros qu'il eut bien de la peine à réduire. Andros et Tine, Milos et Myconi, alliées ou dépendantes du duché de l'Archipel, furent comprises dans la convention de François Crispo. On ne connaissait point encore les îles de Cassos, d'Hydra et d'Ypsara, qui paraîtront avec tant d'éclat dans l'histoire de la régénération de la Grèce: ces écueils à peine indiqués sur les cartes, n'étaient que des refuges de pirates, et l'on y comptait à peine quelques familles de malheureux pêcheurs. Pour élever ces îles au degré de splendeur où elles sont parvenues, il a fallu tous les prodiges de la persévérance et de l'industrie.

La soumission de l'Archipel n'était point consommée, lorsque Soliman accorda la paix aux Vénitiens (1540). Les principales conditions de ce traité furent la cession au grand-seigneur de toutes les places que la république tenait encore dans le Péloponèse et la renonciation à ses droits sur l'Archipel, ainsi que sur les villes de la Dalmatie conquises pendant la guerre. Enfin, le 20 octobre, la paix fut conclue entre les deux états, après cinq ans d'une guerre la plus terrible et la plus malheureuse que Venise eût encore soutenue. Pour régner seul sur toutes les provinces continentales et maritimes de l'ancienne Grèce, il ne manquait plus au sul-

tan que de renverser le fantôme de souverain que Barberousse avait laissé à Naxos. Crispo fut en effet détrôné. Cet événement eut lieu la dernière année du règne de Soliman (1566), qui, soit qu'il eût l'intention d'humilier les Grecs, soit qu'il se proposât de punir les Naxiotes de leur ancienne haine contre les Turcs, donna l'Archipel au juif Michez, son favori (1).

Depuis cette époque, les Ottomans ne pouvant empêcher que ces îles ne restassent ouvertes aux armateurs chrétiens et aux croiseurs maltais, n'y envoyèrent ni officiers, ni gouverneurs de leur nation. Chacune d'elles avait la faculté de choisir ses magistrats ou *Épitropes*, dont l'élection devait être confirmée par le divan. Ils veillaient au maintien de la police intérieure, et n'avaient, pour les assister dans leurs fonctions judiciaires, ni cadi, ni force armée. Mais ce qui rendait souvent la dignité d'épitrope plus dangereuse qu'honorifique, c'est la responsabilité qui y était attachée, pour le paiement régulier des taxes de chaque district.

Les épitropes prélevaient l'impôt ou capitation (karatch), et lorsqu'au passage annuel du grand-amiral turc, ils ne versaient pas la somme fixée par les capitulations antérieures, ils étaient dépouillés de leurs biens, et quelquefois punis de mort. C'est principalement à une tyrannie si af-

(1) Le père Sauger, *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

freuse qu'il faut attribuer l'excessive misère à laquelle les îles de l'Archipel furent en proie jusqu'au milieu de XVIII[e]. siècle. Ces beaux climats, auxquels la nature prodigue presque sans culture les riches productions de l'Europe et de l'Asie, ne portèrent plus que des ronces et des bruyères, et sur l'emplacement des temples et des palais antiques, on ne vit plus que de pauvres cabanes, humbles et tristes demeures d'un peuple tout-à-fait flétri (1).

Nous pourrions raconter ici les exécutions sanglantes qui signalaient ordinairement l'arrivée du capitan-pacha (grand amiral) dans les îles soumises à la domination turque; nous pourrions montrer les temples chrétiens profanés, les villages saccagés, les femmes et les jeunes vierges livrées à la brutalité du soldat, et les hommes emmenés en esclavage,

(1) Dans ces derniers temps, nous avons vu les îles de l'Archipel lorsqu'elles gémissaient encore sous la tyrannie des Turcs ; il est impossible de se figurer la pauvreté et la dégradation de leurs malheureux habitans. La plupart des jeunes gens s'expatriaient pour aller servir en Asie leurs frères de religion que le commerce avait enrichis ; les jeunes filles de Tine et d'Andros se rendaient à Smyrne et à Constantinople, où elles se vouaient à la domesticité dans les maisons des Grecs et des Francs. Dans ces îles, tout annonçait le règne de la terreur, et le dénûment du peuple était sa seule sauve-garde.

suivant que le chef ottoman jugeait convenable de le faire : tant d'horreurs expliqueraient sans doute pourquoi, dans le cours de deux siècles, les populations de Tine et de Zéa, d'Andros, de Myconi et de Naxos, jadis si florissantes, se sont trouvées presqu'anéanties ; mais un pareil tableau serait trop affligeant : qu'il suffise au lecteur d'apprendre qu'il surpasse tout ce que dans ce genre l'imagination saurait concevoir (1).

Soliman II mourut devant Sigeth, petite ville de Hongrie. Si l'on en excepte la France, il avait fait la guerre à toute l'Europe. Ses nombreuses expéditions, pendant un règne de quarante-six ans, furent accompagnées d'un bonheur qui ne se démentit presque jamais. Corfou, Vienne et Malte seules purent s'enorgueillir d'avoir triomphé de sa puissance et de sa fortune. Malte était devenue l'objet de sa colère, parce qu'elle servait d'asile aux chevaliers fugitifs de Rhodes ; mais ces braves résistèrent avec tant de courage que, pour éviter une ruine complète, la flotte des Ottomans, à demi-détruite, dut regagner précipitamment les Dardanelles. Il est probable que Soliman eût cherché à se venger de cet échec, si, peu de temps après, il ne fût descendu dans la tombe.

---

(1) *Voy.* Raffenel, *Hist. des événemens de la Grèce*; et Pouqueville, *Hist. de la régénération de la Grèce.*

Les Grecs sous ce sultan virent leur sort s'améliorer d'une manière sensible; occupé des plus vastes desseins, il eut souvent besoin de leur secours, et jamais il ne laissa échapper l'occasion de les utiliser. A travers le prisme de la prévention il sut discerner leur capacité naturelle, et ils lui durent en quelque sorte leur résurrection politique. Non-seulement il étendit les attributions encore fort restreintes des gramatikos; mais il voulut que ses généraux s'adjoignissent plusieurs de ces interprètes, et créa la charge d'écrivain de la marine, qui depuis fut toujours dévolue à un Grec. En un mot, Soliman fut, pour ses sujets grecs, un maître si bienveillant, qu'un historien de cette nation à qui nous devons des détails précieux sur les événemens de la Turquie, s'est cru obligé de rendre un culte particulier à la mémoire de ce prince (1).

(1579) Chaque avènement d'un empereur était pour les chrétiens le présage de quelque catastrophe. Sélim II, en montant sur le trône, confirma les traités existans avec la France et Venise; mais il était déjà dévoré par la soif des conquêtes. Sa marine était la plus brillante et la plus formidable qui eût jamais existé. Ses troupes de terre, aguerries par mille combats, brûlaient de marcher à de nouveaux triomphes; ses coffres regorgeaient d'or, et ses généraux, formés à l'école

---

(1) D. Cantémir, *Hist. ottom.*

de Soliman, étaient réputés les plus habiles ou du moins les plus heureux de l'Europe et de l'Asie : c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner la tête à un jeune prince aussi enthousiaste de la gloire militaire qu'avide de se signaler dans la carrière qui avait fait la grandeur de ses aïeux. Cependant, retenu par les préceptes de Mahomet, qui ne permettent pas d'attaquer un allié ou de rompre avec lui sans cause légitime, il différa jusqu'en 1570 l'exécution de ses projets contre les chrétiens. Il tomba alors tout-à-coup sur l'île de Chypre qui, par sa position sur les côtes de Syrie, par ses richesses et par son étendue, était une proie digne de son ambition. Les Vénitiens, réveillés par cette attaque, et n'ayant plus à opposer aux Turcs les forces du soudan d'Égypte, ancien protecteur des Lusignan, équipèrent promptement une flotte destinée à porter des vivres et des munitions aux places les plus capables de résister. Ils embarquèrent aussi des corps nombreux de Stradiotes et de soldats italiens soit pour soutenir les milices cypriotes, soit pour renforcer les garnisons de Cérines, Famagouste et Nicosie. On vit dans cette guerre tous les prodiges de la valeur et du désespoir, tous les excès de la rage et du fanatisme. Jamais Venise n'avait fait de plus grands efforts; jamais le sénat n'avait consenti à de si grands sacrifices pour conserver une colonie; mais il connaissait toute l'importance de celle qu'on voulait lui enlever. Dans ces jours de destruction, les soldats italiens, les Stradiotes grecs, les volontaires de Chy-

pre se couvrirent d'une gloire immortelle. Chaque village, et pour ainsi dire chaque maison, fut le théâtre d'un engagement terrible; il n'y eut pas un bois, une vallée, une montagne de l'île où ne ruisselât le sang des Musulmans ; il n'y eut pas une pierre des remparts de Nicosie et de Famagouste qui ne devînt un monument de l'héroïque intrépidité des chrétiens. Mais ces derniers durent enfin céder à l'acharnement d'un ennemi que ses pertes ne pouvaient affaiblir, puisque chaque jour son nombre s'accroissait par de nouveaux renforts, tandis qu'eux-mêmes n'avaient à espérer que des secours tardifs. Le trépas du dernier défenseur de Famagouste fut comme le signal du massacre du reste des chrétiens insulaires; ils furent tous exterminés (1).

Venise, qui n'avait dû qu'à la trahison la possession de Chypre, la perdit après avoir épuisé tous ses moyens pour conserver ce dernier héritage de la fanatique valeur des Croisés. Ce revers, irréparable pour elle, acheva l'anéantissement politique des Grecs : ils furent ainsi absorbés dans le gouffre du despotisme musulman, depuis les flots de la mer Carpathienne jusqu'aux sommets lointains de l'Olympe, depuis l'Acrocéraune jusqu'aux rives du Pont-Euxin.

Sélim ne s'était pas borné à l'expédition contre

(1) Laugier, *Hist. de Venise.* — De Thou, *Hist. univers.* — Daru, *Hist. de Venise.*

Chypre (1571). Afin d'occuper Venise sur tous les points à-la-fois, et de produire une diversion favorable à ses projets, il avait envoyé une armée en Albanie, où la république possédait Parga, Prévesa et Butrinto avec leur territoire, qui avait fait partie des dépendances de l'ancien duché de Corfou. Les Musulmans dirigèrent tous leurs efforts contre ces villes. Parga et Butrinto furent ruinées de fond en comble; les habitans des contrées voisines périrent dans les supplices, ou furent traînés en esclavage. Le sénat, convaincu de l'impossibilité de reprendre Chypre, se hâta de rappeler sa flotte pour arrêter les progrès des Turcs. On ignorait encore s'ils se jetteraient sur la Dalmatie, ou si un attroupement considérable de Bosniaques et de Serviens, rassemblés sur les bords de la Save, ne tenterait pas d'inonder le Frioul et l'Istrie. Dans cette alternative de crainte, les Vénitiens implorèrent le secours de toutes les puissances. L'empereur, plus intéressé que tout autre à la conservation d'une république qui formait la barrière de ses états, fut presque le seul à prendre franchement le parti de Venise. Les chevaliers de Malte envoyèrent aussi quelques vaisseaux au-devant de la flotte vénitienne; et, dans l'intervalle, les Turcs, au lieu de s'avancer dans la Dalmatie, opérèrent un débarquement à Zante et ensuite à Céphalonie, où ils firent un énorme butin, et d'où ils emmenèrent plus de six mille esclaves. Bientôt après ils descendirent à Corfou; mais la bonne

6...

contenance des habitans, l'artillerie des forts et quelques escadrons de cavalerie napolitaine qui se trouvaient dans l'île, les contraignirent de s'éloigner. Les Grecs, comme on le voit, payaient toujours de leur sang les revers ou les succès de Venise. Le nombre de ceux qui périrent à Chypre, en Albanie ou dans les îles pendant le cours de cette guerre, peut être évalué à deux cent mille.

Cependant la flotte chrétienne, augmentée des galères de Naples et de quelques vaisseaux du pape, entrait dans l'Adriatique sous les ordres du fameux don Juan d'Autriche, frère naturel de Sanche Philippe II. Cette flotte, exaspérée par les horreurs dont elle avait été témoin sans pouvoir les empêcher, toucha d'abord à Céphalonie, et vint dans les eaux de Lépante présenter la bataille à Luzzari, amiral turc. Les chrétiens remportèrent sur lui une victoire si complète, qu'au rapport de tous les historiens, ils auraient pu recouvrer le Péloponèse, Négrepont et les îles de l'Archipel, s'ils avaient su profiter de leur avantage. Mais tandis qu'ils auraient dû se jeter sur les places que la flotte turque ne pouvait plus protéger, ils s'occupèrent de la poursuivre. Plusieurs fois ils essayèrent d'engager un nouveau combat contre Luzzari; mais ce général, se bornant à couvrir Navarin et Modon, les amusa par d'habiles manœuvres, sans jamais leur fournir l'occasion d'une attaque. Bientôt l'armée de la république se divisa, et, au commencement de l'année sui-

vante (1572), les Turcs, qui avaient couru les plus grands périls, entrèrent volontiers en négociation.

Ce ne fut qu'en 1573 que la paix fut enfin conclue. Les Vénitiens renoncèrent définitivement à leurs prétentions sur l'île de Chypre; on leur rendit les places de la Dalmatie qui leur avaient été enlevées, et ils conservèrent les îles de Zante et de Céphalonie, ainsi que les territoires de Parga et de Butrinto. Cette lutte désastreuse, qui avait à peine duré trois ans, coûtait à la république plus d'hommes et plus d'argent que toutes celles qu'elle avait soutenues; mais la perte de l'île de Chypre était le coup le plus fatal à sa splendeur et à sa puissance. Chypre était l'entrepôt de son commerce avec l'Egypte; et quoique depuis la découverte que les Portugais avaient faite d'une route nouvelle pour aller aux Indes, ce commerce fût considérablement déchu, il offrait encore des bénéfices immenses.

Candie était plus étendue que Chypre; mais aux yeux d'un peuple spéculateur elle était loin d'avoir la même importance. D'ailleurs cette île, qu'un siècle plus tard les Vénitiens devaient aussi se voir arracher, ne leur donnait pas le tiers des revenus qu'ils auraient pu en tirer au moyen d'une sage administration. Tant que la république garda ses colonies, elle persévéra dans le système absurde qui avait déjà soustrait à sa domination le Péloponèse et l'Albanie. En possession de riches provinces, où les Grecs formaient la masse des habitans, elle

traita toujours ces malheureux avec tant de hauteur et de dureté, qu'on eût dit qu'elle avait pris à tâche de leur rendre le joug des Turcs préférable au sien. Au reste, la victoire de Lépante fut presque le dernier trophée de la république; et si dans la suite le génie de Morosini lui procura des succès qui ranimèrent momentanément sa vigueur expirante, elle retomba bientôt dans la léthargie politique d'où ce grand homme l'avait tirée.

Les Grecs, délivrés d'un despotisme pour passer sous un autre, ne s'aperçurent pas qu'ils avaient changé de maîtres. Les Vénitiens et les Turcs ne s'étaient disputé que le droit de les opprimer; ils finirent par être également détestés. L'ambition des premiers et leur fausse protection, avaient peut-être inondé la Grèce de plus de sang qu'il ne s'en est versé dans les nombreux combats qu'elle vient de livrer pour recouvrer son indépendance. A ne juger les gouvernemens que d'après l'influence qu'ils ont eue volontairement sur la destinée des peuples, qui ne se sentirait transporté d'indignation contre la république de Venise immolant à ses intérêts, souvent même contre ses intérêts, des peuples non moins dignes qu'elle d'une existence nationale? Mais il est aussi des accommodemens avec l'histoire. Cette odieuse république a trouvé des apologistes; un temps viendra où les écrivains, juges des événemens et des hommes, ne seront plus en admiration devant la violence et devant cet abominable égoïsme

qui sacrifie la majorité au petit nombre. On apprécie déjà à leur juste valeur les dévastations des conquérans; bientôt la morale et l'humanité uniront leur voix pour faire maudire, dans les âges futurs, quiconque tenterait de ressusciter contre une autre Grèce l'abominable politique de Venise.

CHAPITRE III.

Guerre de Crète. — Prise de la ville de Candie. — Prérogatives accordées aux drogmans grecs. — Campagne de Morosini. — Il fait la conquête de l'Albanie. — S'empare du Péloponèse, de Tine, de Scio et de la plupart des îles de l'Archipel. — Paix de Carlowitz.

(1645) La première partie du XVIIe. siècle ne fut marquée par aucun événement qui révélât l'existence de la Grèce. Le Péloponèse était tombé dans la misère et dans l'oubli; les îles étaient désertes, et à peine le nom de grec était-il prononcé dans l'enceinte immense de Constantinople, où il avait été travesti en celui de *Raïa* (1). Cependant les montagnes de l'Éleuthéro-Laconie commençaient à retentir du chant de guerre des premiers Cleftis (2). Quelques hommes libres créaient des foyers pour les peuplades belliqueuses de la Selleïd et

(1) *Raïa*, mot turc; il signifie ennemi, étranger, rebelle, peuple conquis.

(2) Les Turcs donnaient le nom grec de *Cleftis*, ou *voleurs*, aux guerriers chrétiens qui repoussaient leur oppression en Épire, en Morée et en Thessalie.

de l'Acrocéraune (1). Des bandes de chrétiens indomptés fixaient leur sauvage résidence dans les gorges de l'Olympe, ou disputaient à l'oiseau de Jupiter les crêtes nébuleuses de l'Ossa et du Pélion. Le génie de la liberté produisait déjà des héros; mais leur nom échappait au burin de l'histoire. Ils ont vécu sans doute dans les traditions populaires, dans ces hymnes inspirés qu'un savant littérateur vient de livrer à notre admiration (2); leurs vieux exploits font peut-être encore le sujet des récits merveilleux des *paramana* (3) de l'Épire et de la Thessalie; mais un détail plus exact de ces hauts faits sera perdu pour la postérité, et c'est, comme précédemment, dans les seuls fastes de Venise que nous devons chercher les tristes souvenirs de la Grèce pendant le cours de ce siècle. Un peuple sans littérature ne laisse pas de trace dans le temps, et fait un vide irréparable dans les annales

---

(1) C'est vers le commencement du XVII[e]. siècle que des familles d'Épirotes chrétiens jetèrent les fondemens de Souli; cette bourgade si féconde en héros.

(2) M. Fauriel, qui a publié une excellente traduction des *Chants populaires de la Grèce moderne*; chez Firmin Didot.

(3) *Paramana*, nourrice. Chez les Grecs modernes, comme dans l'antiquité, les nourrices prennent rang dans les familles, et conservent beaucoup d'ascendant sur l'esprit de ceux qu'elles ont élevés.

du monde. Au bel âge de Périclès, aurait-on pu croire que la patrie des Hérodote et des Xénophon arriverait un jour à ce degré de barbarie!

En 1606, La Porte avait pris une attitude guerrière dans la Bosnie et dans la Macédoine. Le Frioul et les îles Ioniennes paraissaient menacés; mais Mahomet III confirma le dernier traité avec Venise, et la paix générale de 1617 promit un long repos à la Grèce. Amurath IV n'inquiéta point la république; mais son successeur, Ibrahim, annonça, dès son avènement au trône, que le calme dont avaient joui les chrétiens serait bientôt troublé. Il fit d'immenses préparatifs pour une expédition dont le but fut long-temps ignoré. Il cherchait à abuser le Bayle de Venise lorsque ce magistrat, justement alarmé, demanda au divan contre quel ennemi les Turcs tourneraient leurs armes. Ibrahim feignit de vouloir attaquer Malte, et il crut avoir trompé la vigilance des Vénitiens par ce stratagême. Mais ceux-ci, loin d'être rassurés par les protestations du sultan, augmentèrent les garnisons de toutes les îles de l'Adriatique et des places de terre ferme; ils envoyèrent leurs meilleures troupes à Corfou, sur laquelle ils supposaient qu'allait fondre l'orage, et, dans leur sollicitude, ils n'oublièrent pas de pourvoir à la défense de la Crète, quoiqu'ils fussent loin de supposer au grand-seigneur l'intention d'y porter la guerre.

Au commencement de juin, une flotte chargée

de troupes de débarquement, d'artillerie de siége et de provisions de toute espèce, partit de Constantinople. On croyait ou l'on feignait de croire qu'elle se dirigeait sur Malte; mais à la hauteur du Cap Spada, elle longea tout-à-coup la côte orientale de la Crète, et jeta l'ancre dans la rade de Candie. Les hostilités commencèrent aussitôt, et les Vénitiens, malgré leurs alarmes à la vue du redoutable pavillon de Mahomet, se défendirent avec le courage le plus héroïque. Leurs places de guerre passaient pour imprenables, mais ils prouvèrent que la constance et la valeur réfléchie d'une brave garnison, sont encore le plus sûr rempart des villes.

Lorsque le sultan eut enfin levé le masque, il jeta sur l'Albanie son armée de terre, forte de plus de cent mille hommes (1669). Ce ramassis de barbares désola toutes les provinces chrétiennes de la Thrace et de la Macédoine. L'Épire fut aussi de nouveau l'arène sanglante du fanatisme et de la cruauté. Les campagnes qui, à la faveur de quarante ans de paix, s'étaient couvertes de hameaux, de plantations et de cultures, perdirent en un instant cet aspect de prospérité. Toute la population chrétienne se réfugia dans les montagnes, abandonnant aux Turcs ses chaumières et ses récoltes; et ceux qui, en qualité de Musulmans, avaient espéré conserver leur territoire intact, sentirent bientôt qu'une armée sans discipline est souvent plus ruineuse pour ses amis que

terrible pour ses ennemis. Mais le grand nombre des *Schypetars* (1) habitués au métier des armes, contribuèrent eux-mêmes à la désolation de leur patrie, et chacune de ces peuplades anarchiques, profitant tour-à-tour de la présence des hordes turques pour venger ses injures particulières, commença dans l'Épire une sorte de guerre civile qui s'est continuée, presque sans interruption, jusqu'à la fin du siècle dernier (2). Dans l'intervalle, les troupes d'Ibrahim s'emparèrent, en 1654, de Butrinto et de la tour des Étangs; six ans après, les Corfiotes, toujours dignes de l'ancienne réputation de Corcyre, les en chassèrent : un de leurs concitoyens sauva même la place de Parga, qui soutint un siége de deux années. Encouragés par leurs succès, ces braves insulaires, qui avaient envoyé l'élite de leurs guerriers au secours de Candie, réunirent quelques milliers d'hommes, et, soutenus par les vaisseaux de

---

(1) On nomme *schypetars* les guerriers albanais qui vendent leurs services aux pachas de l'empire turc, ou aux beys de leur pays, comme les Suisses se vendent aux puissances militaires de l'Europe. (*Voy.* Pouqueville, *Voyage dans la Grèce.*)

(2) La population de l'Épire était divisée en familles chrétiennes et musulmanes, presque également indépendantes : elles obéissaient à des chefs de leur choix, et reconnaissaient à peine l'autorité du sultan. Cet ordre de choses a subsisté jusqu'au temps d'Aly-Tébelen.

Zante et de Céphalonie, ils s'approchèrent de Leucade pour en chasser les Turcs. Marino Marcello, provéditeur-général, dirigeait cette expédition; mais les barbares qu'on avait cru pouvoir surprendre, se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcèrent les Corfiotes à renoncer à leur entreprise.

Cependant les Turcs pressaient vigoureusement la réduction de l'île de Candie. Ni les revers qu'ils éprouvaient fréquemment, ni la lenteur de leurs opérations, ni les prodiges de valeur des assiégés, rien ne put leur faire abandonner leur projet. Morosini ravageait l'Archipel; il avait même remporté une victoire complète sur la flotte ottomane en 1655; Lorenzo Marcelli en remporta une seconde l'année suivante; et ces triomphes qui, dans d'autres guerres et avec des ennemis moins puissans, auraient assuré aux Vénitiens le succès de la campagne, réagirent à peine sur les affaires de Crète. Tous les états chrétiens de l'Europe comptaient quelques guerriers dans les murs de Candie, ville qui, par sa splendeur et son importance militaire, était considérée comme le chef-lieu de l'île. On y voyait, au milieu d'une troupe française, les ducs de Beaufort et de Navailles. Le premier perdit la vie en combattant; le second, après avoir défendu pied à pied chaque bastion, chaque pan de muraille, s'embarqua avec le reste des Français, lorsqu'il jugea toute résistance impossible. Ce siége mémorable coûta plus de vingt mille hommes aux Musulmans; mais leur constance finit par l'emporter. Candie capitula

le 6 septembre, et la paix qui suivit sa reddition, garantit au sultan une conquête qu'il venait d'acheter par tant de sacrifices (1).

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de raconter les faits dans leurs moindres détails; nous devons surtout passer rapidement sur ceux qui n'ont qu'un rapport indirect avec l'histoire de la Grèce. Ces considérations nous ont engagés à abréger le récit de la guerre de Candie, et bien qu'elle ait été assez féconde en vicissitudes pour fournir la matière de plusieurs volumes, nous n'en parlons que pour signaler son influence sur le sort des Grecs.

Eût-on pensé jamais qu'un échec irréparable éprouvé par les armes chrétiennes sur les rivages de la Grèce, serait le principe de la fortune des misérables raïas de Constantinople? Tel est cependant l'ordre immuable des arrêts de la Providence, que les événemens même qui y paraissent le plus opposés, tendent à leur exécution. La campagne de Candie apporta dans la haute administration ottomane de grands changemens qui donnèrent aux Grecs une importance qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors.

Coprogli-Achmet, grand visir, celui qui venait de soumettre la Crète, ramena à Constantinople son traducteur Panayotaki ou Panagioti, qui lui avait

---

(1) Brusoni, *Ult. guer. trà Ven. e Tur. in Cand.* — Laugier, *Hist. de Venise.* — Daru, *id.*

été très utile dans toutes les négociations. Panagioti, natif de Scio, joignait de vastes connaissances à cet esprit délié par lequel les Grecs se distinguent des autres peuples; il se hâta de tirer parti du crédit dont il jouissait pour ouvrir une carrière nouvelle et brillante à l'ambition de ses compatriotes. Le grand visir l'appelait au conseil et ne se dirigeait que par ses avis. Fort de cette confiance et de la déférence des autres ministres, habitués à courber la tête devant l'objet, quel qu'il fût, des prédilections despotiques, Panagioti s'en prévalut pour intriguer sourdement; il s'attacha à représenter aux membres du divan que les intérêts de Sa Hautesse exigeaient l'attention la plus scrupuleuse dans la traduction et l'examen des notes diplomatiques. Comme il avait affaire à des hommes soupçonneux, et d'autant plus en garde contre la perfidie qu'eux-mêmes étaient plus disposés à tromper, il exagéra les dangers auxquels les prévarications d'un traducteur infidèle pouvaient exposer l'empire; enfin il eut l'audace de déclarer aux ministres réunis en divan, que la Sublime-Porte serait victime de l'astuce des ambassadeurs chrétiens, tant qu'elle n'aurait pour secrétaires que des individus pris au hasard, sans considération personnelle et sans caractère politique. Son dessein était de faire ennoblir les fonctions de drogman, et d'en écarter les Juifs, qu'il montrait comme entachés de vénalité et toujours prêts à se vendre au plus offrant.

En d'autres temps, la hardiesse de Panagioti lui

eût coûté la vie. Il obtint au contraire tout le succès qu'il s'en était promis. Le divan fut convaincu de la nécessité de réorganiser le corps des gramatikos. Le grand visir, cédant à son affection pour Panagioti, décida qu'on n'y admettrait plus que des Grecs, qui se virent ainsi tout-à-coup chargés des intérêts les plus chers de la Sublime-Porte, et devinrent en quelque sorte les arbitres de ses destinées politiques. Le Sciote Panagioti reçut le titre pompeux de *divan terziman*, ou drogman du divan; il eut un appartement dans le palais, et ce qui mit le comble aux honneurs de cette subite élévation, on lui permit de laisser croître sa barbe, en sorte que de la condition humiliante de raïa, il monta aussitôt au rang des Turcs (1).

Le bonheur de Panagioti fut un motif de joie et d'émulation pour ses compatriotes; ils convoitèrent plus que jamais les charges de drogman. La population chrétienne du *Fanal* ou *Fanar* (2), la plus industrieuse et la moins misérable entre les Grecs, songea dès-lors à accaparer les fonctions d'interprète de la Porte, car il était aisé de prévoir quelle importance elles allaient acquérir. Les Fanariotes ne négligèrent rien pour mettre leurs enfans en état de parvenir au drogmanat; ils leur firent

(1) On sait que les Turcs ne permettent pas aux chrétiens de porter la barbe longue. Les prêtres sont seuls exceptés; mais ils ne peuvent se raser la tête.

(2) Quartier de Constantinople.

d'abord apprendre les langues turque et italienne, et ensuite la langue française, qui remplaça l'idiôme de Venise lorsque cette république eut perdu tout crédit en Orient. Telle est l'origine de la prospérité du Fanar, de ce foyer d'intrigues d'où devaient bientôt sortir d'habiles diplomates, de serviles courtisans, et toute cette foule de princes d'un jour, fléaux des Moldaves et des Valaques. Les drogmans travaillèrent avec une activité prodigieuse à fonder leur puissance dans le divan. En peu de temps, la direction des affaires intérieures et extérieures de l'empire se trouva concentrée dans les mains d'un petit nombre de familles grecques. C'est de ce moment que date la révolution qui s'opéra dans la politique de la Sublime-Porte (1). Une fois abandonnée aux Grecs, cette politique prit un tout autre cours, et entre tous les cabinets de l'Europe, le divan se distingua par la subtilité de sa diplomatie.

La mort de Panagioti ouvrit un vaste champ à l'ambition de ses rivaux (1673). Cet homme, qui joignit à la souplesse d'un esclave oriental la fermeté d'un chrétien pour la défense des droits de l'église grecque, laissa quelques mémoires qui ne nous

(1) Le nom de Sublime-Porte, employé pour désigner le gouvernement turc, signifie, à proprement parler, la principale entrée du sérail, que les Turcs appellent *babi-humayoun*. C'est l'endroit où les ambassadeurs qui doivent recevoir une audience du sultan, attendent que le drogman vienne les chercher.

sont point parvenus. On lui attribue cependant un ouvrage écrit en grec vulgaire et publié en Hollande (1). Mais ses qualités brillantes, soit comme administrateur, soit comme diplomate, lui furent, sans contredit, plus utiles que son érudition. Il donna aux Turcs les premières notions de politique, et apprit à ces barbares quels ennemis ils devaient combattre, quelles alliances ils devaient rechercher en Europe. Le sultan, qui avait apprécié ses services, résolut de perpétuer et même d'étendre les attributions de la charge qu'il avait créée pour lui. Alexandre Macrocordato, qui lui succéda, jouit des mêmes priviléges et obtint facilement de nouvelles immunités (2). Il put porter la robe et le caftan comme les seigneurs turcs, se parer du bonnet fourré d'hermine, marque distinctive des interprètes attachés aux ambassades européennes, et sortir à cheval (3), accompagné de quatre domestiques coiffés de kalpaks ou bonnets de

(1) Cet ouvrage a pour titre : *Confession orthodoxe de l'église catholique et apostolique d'Orient*. (Voy. *Dict. universel.*)

(2) Ce Macrocordato, l'aïeul de celui qui combat maintenant à la tête des Hellènes, était le petit-fils de Scarlatos ou Scarloti, *sorguj* ou *tgeleb*, à la cour d'Amurath IV, c'est-à-dire, pourvoyeur de bœufs et de moutons. (*Voy.* Zallony, *Essai sur les Fanariotes*, pag. 20, nº. 1.)

(3) Jusqu'alors les Grecs n'avaient pu employer que des ânes pour montures; ils devaient même mettre pied à terre en passant devant un musulman.

fourrures. Bientôt de nouveaux drogmans lui furent adjoints sous différentes dénominations, et malgré le nombre de ceux qui briguaient cette dignité, les candidats unis au clergé par les liens du sang, furent presque toujours préférés par la Porte.

Mais n'anticipons pas sur les événemens : nous n'aurons que trop à parler dans la suite de ces drogmans et de ces fanariotes, si coupables envers leurs concitoyens qu'ils opprimèrent tandis qu'il leur eût été facile d'en adoucir le sort. Suivons le brave Morosini au milieu de ses triomphes; le moment approche où il va arracher une partie de la Grèce au joug avilissant des barbares.

Venise attendait l'heure de la vengeance : la perte de Candie lui avait été trop sensible pour qu'elle pût pardonner aux Turcs. Enfin, en 1682, le grand-seigneur déclara la guerre à l'Autriche, et la république profita de cette occasion pour reprendre les hostilités dans la Méditerranée. Elle conclut, le 5 mars 1684, une ligue offensive et défensive avec l'empereur Léopold et le célèbre Jean Sobieski, roi de Pologne. Ces alliances, en lui assurant de puissans secours, lui donnaient encore la certitude de ne pas supporter seule tout le fardeau de la guerre, comme elle l'avait fait dans les campagnes précédentes. Aussitôt après la notification du traité fédératif, Francesco Morosini, le même qui avait battu la flotte ottomane aux Dardanelles, en 1655, et qui s'était immortalisé pendant le siége de Candie, fut nommé général en chef des armées navales de la ré-

publique. Les Vénitiens se relâchèrent un peu de leur prudence accoutumée en faveur de ce grand homme, car ils lui continuèrent le commandement des troupes après l'avoir élevé à la dignité de doge. Morosini se montra digne de la confiance de ses concitoyens; il commença le cours de ses victoires par l'attaque et la prise de Leucade ou Sainte-Maure, et cette conquête, qui lui fut vivement disputée par le désespoir des Turcs, délivra Corfou des brigandages que ces insulaires exerçaient sur les côtes.

L'amiral vénitien, habile à profiter de ses avantages, se porta précipitamment en Acarnanie avec ses troupes de débarquement. Occupés en Hongrie, les Turcs n'avaient pu pourvoir à la défense de leurs provinces éloignées; Morosini éprouva si peu de résistance, qu'avant la fin du printemps il avait soumis l'Arta et l'Étolie, et se trouvait déjà avec son armée devant les murs de Prévesa.

Le bruit de sa marche, et plus encore la terreur de ses succès, jetèrent le découragement parmi les soldats turcs qui formaient la garnison de cette ville. Cependant la force des remparts qui les abritaient leur inspirant la confiance qu'ils ne succomberaient pas avant l'arrivée des secours que les pachas de Bosnie et de Thessalie leur faisaient espérer, ils se préparèrent à soutenir le siége; mais les Vénitiens assaillirent la place avec vigueur. Bientôt leur artillerie y fit une large brèche, et après trois assauts, ils furent maîtres de la ville basse. Il leur restait à en-

lever les forts, et ils craignaient de perdre un temps précieux à en faire l'attaque régulière, lorsqu'à la première sommation, les Turcs, mécontens d'avoir été trompés par les pachas, et craignant d'ailleurs d'irriter l'ennemi par une résistance qu'ils jugeaient inutile, consentirent à capituler.

Morosini, surpris lui-même de la rapidité de ses victoires, entra aussitôt en Albanie. Dès qu'il y parut, plusieurs peuplades chrétiennes vinrent grossir son armée; d'autres, profitant de sa présence pour se venger des Turcs, firent la guerre à part, mais d'une manière toujours utile aux intérêts de la république, puisque cette espèce d'anarchie tenait toute la population musulmane en échec, et lui ôtait les moyens de songer à la défense des forteresses. L'armée chrétienne s'empara successivement de Salona, de Croïa, d'Alessius et de Scutary (1685): avant la fin de cette seconde année de la guerre, toutes les places fortes de l'Albanie avaient reçu des garnisons vénitiennes, et la contrée entière obéissait à la république.

Venise avait alors à son service un guerrier suédois (1686) non moins renommé pour ses talens militaires que pour sa bravoure; c'était le comte de Konigsmarck. Il avait reçu un commandement de la république, et avait bien mérité d'elle en contribuant puissamment à la gloire de ses armes. Il passa en Morée pendant que Morosini, avec sa flotte, allait bombarder les places maritimes de la Messénie et de l'Argolide. Corinthe, si fidèle aux

Musulmans à l'époque des plus grandes prospérités de Venise, ne tint pas à la vue des conquérans de l'Albanie. Le drapeau de saint Marc fut arboré sur l'Acropole, et Konigsmark, sentant toute l'importance d'une ville qui couvrait ses derrières en fermant aux Turcs l'accès de la péninsule, prit la route de Napoli où la flotte devait seconder ses opérations.

Assiégée par terre et par mer (1687), cette place dont les ouvrages de défense, ruinés dans les dernières guerres, n'avaient presque pas été réparés, se rendit aux Vénitiens. Ils reçurent ensuite la capitulation de Malvoisie, de Coron, de Modon, de Navarino, et de toutes les autres villes du Péloponèse. Ses habitans chrétiens, étonnés d'une révolution si prompte, célébrèrent avec transport les revers de leurs oppresseurs; ils saluèrent par des acclamations ces mêmes Vénitiens qu'ils avaient maudits autrefois, tant il est vrai que le malheur est aveugle, et que tout changement a pour lui l'attrait d'une amélioration! Mais quand les Grecs furent revenus de ce premier enthousiasme, quand ils songèrent quels libérateurs ils avaient accueillis en frères, quand ils réfléchirent surtout à l'instabilité du sort, à la possibilité du retour des Turcs et à leur vengeance, ils ne purent se défendre des plus cruelles inquiétudes. Les infortunés! ils avaient le pressentiment des maux qui succéderaient à cette lueur fugitive d'espérance.

Pendant que ces événemens se passaient en M

rée (1689), le grand-seigneur n'était pas plus heureux en Autriche que dans les mers de la Grèce. Il s'épuisait en hommes et en argent pour soutenir son entreprise audacieuse contre l'Europe, et paraissait presque insensible aux succès des Vénitiens. Ceux-ci se rendirent maîtres des îles de la mer Égée, et Morosini s'attacha surtout à la soumission de Tine, qui, par son étendue et le nombre de ses habitans, presque tous catholiques latins, lui promettait sa coopération. Dès qu'il eut jeté une garnison dans Saint-Nicolo, chef-lieu de l'île, il se porta sur Naxos. Mais cette ancienne métropole, ruinée par les déprédations des barbares, ne lui présenta aucune ressource. Il poursuivit sa course sans rencontrer l'escadre ottomane, et, au lieu de perdre du temps à réduire les autres îles qui n'avaient ni soldats turcs, ni forteresses, il se contenta d'y envoyer quelques bâtimens pour y lever, au profit de la république, le tribut qu'elles avaient coutume de payer à la Porte.

Les Vénitiens n'avaient pas renoncé au projet de recouvrer la Crète, où ils possédaient encore Sude et Spina-Longa; mais cette île était maintenant sur un pied formidable de défense (1694). Non-seulement les Turcs y avaient réparé les anciennes fortifications, mais ils en avaient élevé de nouvelles. Morosini jugeant que toute expédition ayant pour but de s'en emparer, serait aussi téméraire qu'infructueuse, fit voile vers l'Asie-Mineure où les Musulmans étaient moins sur leurs gardes.

Il se présenta devant Scio avec toute sa flotte, et après plusieurs attaques reçues assez mollement par les Asiatiques des forts, il prit possession de l'île entière au nom de la république. Cette conquête était sans doute la plus importante que les Vénitiens eussent faite dans le cours de cette campagne, mais elle était aussi la plus difficile à conserver; et, dès l'année suivante, elle retomba dans les mains des Turcs. Il en eût été de même de Samos et de Mételin, si le doge eût voulu s'y faire reconnaître, parce que toutes ces îles, adossées au continent, sont l'apanage naturel de la puissance à laquelle il appartient.

La paix de Riswick ayant fait perdre à la Turquie l'appui de la France, le grand-seigneur resta seul exposé au ressentiment de l'empereur, tandis que, d'un autre côté, les tentatives des Vénitiens sur l'Asie-Mineure et la Macédoine commençaient à lui causer de graves inquiétudes. La célèbre bataille de Zeuta, qui n'avait été, pour les Impériaux commandés par le prince Eugène, que le prélude d'une suite non interrompue de victoires, avait enfin abattu le superbe sultan. Soliman fit les premières démarches auprès de Léopold et du sénat de Venise pour obtenir une suspension d'armes, et il trouva ses ennemis disposés à entrer en accommodement. L'empereur avait déjà les yeux fixés sur l'Espagne, et Venise, soutenant la guerre depuis quinze ans, était accablée du poids glorieux de ses trophées.

Les ministres des trois puissances s'assemblèrent à Carlowitz (1699), sur le Danube; Mavrocordato agissait au nom du grand-seigneur, et ce fut à son génie que les Turcs durent des conditions peu onéreuses. Ils avaient éprouvé une si longue série de revers que la république et l'empereur étaient en position de tout exiger; mais le rusé drogman s'arrangea avec l'Autriche presque sans faire de concession. A cette époque, le nom ottoman était encore un tel sujet d'effroi qu'un monarque chrétien se tenait heureux de sortir d'une lutte contre les Turcs sans rien perdre de ses états. Venise connaissait trop bien les barbares pour céder aux artifices de Mavrocordato : elle stipula le maintien de ses conquêtes comme clause principale du traité. D'après ses instructions secrètes, le drogman devait accéder à toutes les demandes des alliés; celles de la république avaient même été prévues. On lui garantit donc, au nom de la Sublime-Porte, la possession de Leucade, celle d'Égine, du Péloponèse et de toutes les places que Morosini et Konigsmark avaient soumises en Albanie. Les îles de l'Archipel, ainsi que Zante, furent affranchies de tout tribut. Tous ces articles, vivement discutés de part et d'autre, furent adoptés d'un accord unanime, et les plénipotentiaires signèrent enfin la paix.

Dans le cours de ces négociations, Alexandre Mavrocordato eut plus en vue sa propre fortune que les intérêts des chrétiens. On lui reproche d'avoir mis trop d'ostentation dans son dévouement à la

Porte, lui qui, en sa qualité de Grec, devait désirer avant tout l'abaissement des oppresseurs de sa patrie. Malheureusement sa conduite n'a eu que trop d'imitateurs parmi les drogmans du Fanar. Tous semblent avoir pris à tâche de marcher sur ses traces, et de suivre le funeste exemple de sa politique. Habitués à ne voir leur nation que dans le cercle étroit de leur famille, ou d'une coterie dont ils se faisaient le centre, ces hommes qui n'avaient qu'une passion, l'avidité des richesses et des honneurs, n'ont pas compati une seule fois aux souffrances de plusieurs millions de chrétiens également persécutés dans les provinces de l'Europe et de l'Asie. Ces chrétiens cependant étaient leurs frères et leurs compatriotes; mais ils n'avaient ni pelisses ni couronnes à donner.

Mavrocordato ne tarda pas à recueillir le fruit du zèle dont il avait donné de si grandes preuves au sultan; il en fut récompensé d'une manière éclatante. La faveur dont il fut comblé rejaillit sur tous les Grecs qui eurent accès près du divan; il n'y eut plus pour eux de prétentions trop élevées, et déjà nous touchons à l'époque d'une étrange métamorphose, celle des anciens rayas du Fanar en potentats ottomans.

CHAPITRE IV.

État politique de la Turquie. — Tyrannie des Vénitiens en Morée. — Ils perdent cette province et les établissemens qui leur restaient encore dans l'île de Crète. — Siége de Corfou. — Élévation de Nicolas Mavrocordato à la dignité d'Hospodar de Moldavie. — La Russie devenue formidable. — Ses projets sur la Grèce.

L'EMPIRE turc, monté tout d'un coup à l'apogée de la puissance, devait ou réformer sa théorie administrative, ou se dissoudre aussi promptement qu'il s'était accru (1700). Sans lois organiques, sans pacte social, sans aucune des institutions qui cimentent la durée des états, cet empire s'était soutenu par la guerre, et les vices du gouvernement y avaient été comme déguisés par trois siècles de conquêtes, d'invasions et de désordre. Jusqu'alors on avait vu le despote régner au dedans par la terreur, et se faire craindre et respecter au dehors par le cimeterre de ses guerriers; mais cet état de choses n'était pas naturel, il devait inévitablement changer. Les progrès de l'Europe dans l'art militaire, depuis la campagne de Charles VII en Italie, jusqu'au temps de Louis XIV, bornaient irrévocablement le cours des prospérités des Turcs, et les circonstances auraient dû les avertir que pour maintenir leur supré-

matie, ils ne pouvaient se dispenser d'adopter la nouvelle tactique à laquelle l'Europe devait toute sa force; ils auraient dû y être également amenés par leur propre expérience, puisque déjà le nombre et la valeur personnelle de leurs soldats ne suffisaient plus contre la discipline des Allemands; en un mot, le soin de leur gloire aussi bien que celui de leur conservation, commandait une réforme dans les troupes et dans l'ancienne stratégie. Mais pour atteindre ce but dans les armées ottomanes, il fallait en extirper le brigandage et façonner au joug de l'ordre des hommes indociles, qui font consister l'art de la guerre dans l'audace tumultueuse et dans l'impétuosité irrégulière d'une multitude aveugle; il eût fallu quitter l'ornière de l'habitude, heurter de front des préjugés chers au peuple et aux soldats, et triompher de ce ridicule orgueil de la nation, qui, se croyant la plus illustre de l'univers, repousse avec mépris les découvertes utiles d'une civilisation étrangère, tandis que sa profonde ignorance lui ôte les moyens d'en faire elle-même. Si, à l'exemple des princes de la chrétienté, le sultan se fût proposé d'entretenir une armée permanente, il aurait dû la solder; mais les finances de la Turquie étaient si mal administrées, qu'elles n'auraient pu subvenir à cette dépense. Une révolution complète dans le gouvernement pouvait seule créer des ressources qu'on n'avait pas encore songé à se ménager. Jusqu'alors la Porte avait tenu sur pied d'innombrables hordes. Depuis les conquêtes de Maho-

met II, elle avait fait la guerre sans interruption, et jamais elle n'avait conclu de paix avec une puissance, qu'au moment d'entamer les hostilités contre une autre. C'est ainsi que ses troupes, foulant sans cesse un sol qui leur était offert comme une proie, n'étaient nullement à charge au despote. Chaque homme allait combattre à ses dépens, ou plutôt aux dépens du territoire envahi. Les Turcs, tant que la fortune favorisa leurs armes, purent ne pas découvrir les inconvéniens d'un pareil système; mais un premier revers devait les leur montrer, et ce revers devait être le prélude de beaucoup d'autres, puisqu'il avait pour cause la supériorité positive des ennemis du croissant; il était donc pour les Ottomans le présage d'une décadence prochaine: en effet, dès qu'ils cessèrent d'être victorieux ou furent contraints à l'inaction, ils virent s'évanouir sans retour l'appareil formidable sur lequel se fondait leur prééminence. Ils perdirent dans l'oisiveté et la mollesse cette habitude du péril, ce sang-froid et cette intrépidité qui jusqu'alors les avaient distingués et qui seuls pouvaient compenser encore toute ignorance des théories militaires.

On sait qu'après le saccage des villes et des provinces chrétiennes, tout ce qu'il s'y trouvait de jeunes gens en était enlevé pour être incorporé dans les janissaires. Souvent même des expéditions ordonnées par le sultan n'avaient eu d'autre but que d'alimenter cette milice; mais quand les victoires du prince Eugène et les succès constans des troupes al-

lemandes eurent rendu de telles violences impossibles, il fallut renoncer à un mode de recrutement si barbare, et se résigner à admettre les Turcs dans le corps qui avait le plus contribué à la gloire du nom ottoman; bientôt une partie de la population musulmane de l'Asie fut enregistrée dans les *orta* des janissaires (1). Cette innovation entraîna la ruine totale de l'armée : ce fut alors que, pour la première fois, on vit fuir devant les bataillons chrétiens ces colonnes qui les bravaient jadis, immobiles comme des murailles, et qu'on parvenait à exterminer, jamais à rompre. Ainsi, quand le génie des Européens donnait la plus grande extension à cet art destructeur dont on ne sait si l'on doit craindre ou désirer le perfectionnement, le grand-seigneur ne pouvait empêcher la dégradation successive des institutions militaires qui avaient fait la force de son empire. Les nouvelles troupes portèrent encore le titre de janissaires, mais elles n'en avaient ni la discipline, ni le fanatique dévouement. La volup-

(1) Les *orta* (hordes) sont les régimens des janissaires. Chaque homme y est enregistré et reçoit un numéro d'ordre. Les circonstances auxquelles nous attribuons cette nouvelle organisation, n'en furent peut-être pas les seuls motifs. Les sultans étaient sans doute bien aises de trouver une occasion d'anéantir en quelque sorte un corps privilégié qui déjà leur inspirait des craintes.

tueuse Ionie, non plus que le reste de l'Asie-Mineure, ne furent citées dans aucun temps pour le courage de leurs habitans, et le joug de fer de la Porte ottomane ne pouvait guère transformer ces pacifiques provinces en une pépinière de héros.

Toute autre nation que celle des Osmanlis se fut promptement conformée à la nécessité; mais en Turquie il n'est rien que d'immuable, et toute innovation y éprouve des obstacles invincibles. Le Musulman, fidèle à sa routine, est assez stupide pour préférer un vieil abus dont il souffre, à un changement qui améliorerait sa condition. Le despote lui-même oserait vouloir le bien, que l'ignorance, le fanatisme et la plus incurable apathie paralyseraient ses intentions. Les Ottomans, livrés aux préjugés, ne sauraient comprendre que dans le cours des siècles, les nations qui refusent de s'associer aux progrès de l'esprit humain ne peuvent que rétrograder. Les Turcs, pour ne pas déchoir, étaient condamnés à toujours combattre et à s'accroître toujours. Leur gouvernement, établi par la force, ne pouvait se soutenir que par elle; leur sceptre, comme la foudre, ne devait briller qu'au sein des orages; durant la guerre, tout concourait à l'affermir; dans la paix, tout tendait à l'ébranler.

Quand à l'extérieur le crédit d'un despote s'affaiblit, au dedans sa tyrannie, quoique plus ombrageuse, est peut-être moins active; alors les esclaves osent lever la tête : sortis de leur longue stupeur, ils commencent à sentir tout le poids de leurs

chaînes; mais le moment de les briser n'est pas encore venu. Il faut auparavant qu'une décadence progressive ait miné le pouvoir oppresseur, et que les lumières aient ranimé le génie de l'indépendance et du patriotisme dans les cœurs dégradés. Telles sont les conditions du succès d'une grande régénération politique; ce n'est que la faiblesse des oppresseurs qui fait la force des opprimés. Ainsi, lors même que les Grecs se fussent aperçus qu'il ne restait à leurs superbes dominateurs que le nom, la férocité et les vices de leurs ancêtres, sans une seule de leurs vertus, ils auraient dû se résigner à souffrir encore pour ne pas agir inconsidérément et compromettre leur bonheur par une dangereuse précipitation. Mais ils étaient loin de songer à leur délivrance, et quoique la servitude leur parût insupportable, ce n'était pas sur eux qu'ils osaient compter pour s'en affranchir.

Dailleurs toute la Grèce ne gémissait pas sous le joug des Turcs; la partie la plus intéressante de cette contrée célèbre, devenue province vénitienne, espérait, sous les auspices de sa nouvelle métropole, renaître enfin aux arts et à la civilisation. Tous les Grecs du Péloponèse, depuis le timide berger de l'Arcadie jusqu'aux guerriers indomptables du Taïgète, attendaient des lois, une organisation intérieure, des garanties pour le commerce et l'agriculture, enfin, tous les bienfaits qui devaient signaler chez eux la domination d'un gouvernement ami des arts et de la liberté. On avait oublié les an-

ciens torts de Venise; le peuple et le clergé étaient également disposés à vouer à la république un attachement sincère et inviolable. Il n'eût pas été difficile de s'attacher tant de malheureux par les liens sacrés de la reconnaissance; et qui sait les fruits que Venise eût pu retirer du concours unanime de cette foule d'hommes déjà rendus à leur antique énergie? Mais les douces illusions des Péloponésiens s'évanouirent bientôt. Ils ne trouvèrent dans leurs nouveaux maîtres que des conquérans avides et dédaigneux, qui, aux démonstrations de l'allégresse publique, opposaient un rire moqueur, et ne répondaient que par un geste de mépris aux offres désintéressées des jeunes *palicari* (1) brûlant de combattre sous l'étendart de la croix. C'étaient des protecteurs qu'avaient fêtés les Péloponésiens, maintenant c'étaient des tyrans qu'il leur fallait maudire; ils avaient attendu un soulagement à leurs peines, et ils n'avaient eu que des fers.

Il est difficile de concevoir comment Venise, cette république qui sut se maintenir intacte à travers les ravages et les révolutions de tant de siècles, a pu méconnaître à ce point ce que lui prescrivaient la raison et la politique. Pour devenir imposante, ne devait-elle pas chercher partout des alliés, et compter tous ses sujets parmi ses enfans pour qu'ils

---

(1) *Palicari*, brave, homme de cœur, jeune guerrier.

eussent à s'enorgueillir d'elle comme d'une mère ? Mais elle préféra les traiter en marâtre ; et, tandis qu'elle pouvait ramener l'âge d'or dans la Grèce, suivant sa coutume, elle fit regretter la brutalité moins amère des Turcs. Cette conduite excita l'indignation des Grecs. Dès qu'ils furent en butte à tous les genres de vexations, dès qu'ils virent fondre sur eux les tributs arbitraires, les spoliations et les supplices, dans leurs âmes l'horreur succéda à la bienveillance, et les plus zélés partisans de Venise abandonnèrent tout-à-fait sa cause. Les Mainotes ayant repris les armes, regagnèrent leurs montagnes, et convaincus que les Vénitiens n'étaient pas moins barbares ni moins cupides que les Turcs, ils résolurent de les traiter également en ennemis. Ils eussent voulu affranchir leur patrie de tous les maux qu'elle endurait ; mais leur valeur se déploya en vain. Cependant cette patrie à laquelle ils s'étaient dévoués eut des vengeurs, si toutefois on peut donner ce nom aux hordes musulmanes qui, dans le sang des opprimés et des oppresseurs, effacèrent les injustices des uns et les griefs des autres.

Le sénat, après la brillante campagne de Morosini, avait envoyé dans toutes les villes du Péloponèse des gouverneurs pour y rétablir l'ordre, et des ingénieurs pour relever les fortifications anciennes et mettre la province à l'abri d'une invasion ; mais ces officiers, plus occupés de s'enrichir que de travailler à la gloire de la république, retenaient les sommes d'argent qu'elle leur avait confiées pour la

restauration et l'entretien des forteresses : la plupart des places manquaient de garnisons et d'approvisionnemens; les soldats imitant les prévarications de leurs chefs, n'observaient plus ni ordre ni discipline; ils se débandaient et trouvaient plus avantageux de parcourir les campagnes pour dépouiller les Grecs, que de rester oisifs dans leurs cantonnemens. Il est probable qu'à Venise on ignorait tant d'excès et tant de brigandages; mais le sultan Achmet III était mieux instruit, et il profita de ces désordres pour ressaisir tout ce qu'il avait perdu dans la dernière guerre.

Ce prince, enorgueilli de quelques avantages qu'il venait d'obtenir sur Pierre-le-Grand, encouragé par l'épuisement de l'Allemagne, et ne craignant rien de la Pologne, ravagée par Charles XII, rassembla une armée formidable avec laquelle il marcha sur Corinthe, tandis que sa flotte plantait l'étendard du croissant dans les îles de l'Archipel tributaires ou sujettes de Venise. Le sénat était averti des mouvemens des Turcs; mais comme la paix de Carlowitz n'était point rompue, il ne voulut y croire qu'au moment où les hostilités commencèrent. Les efforts des Vénitiens, pour soutenir seuls le poids de la guerre, furent constamment malheureux. Tine se rendit au capitan pacha, et la Morée fut conquise dans l'espace d'un mois. Corinthe et Napoli de Romanie essayèrent inutilement de résister; les Turcs les prirent d'assaut, et y passèrent au fil de l'épée les habitans et les soldats.

Modon et Malvoisie se soumirent sans combattre. Ainsi, après de grands sacrifices en hommes et en argent, les Vénitiens perdent, par leur faute, en quelques jours, le fruit de vingt campagnes. L'amiral turc rangea également à l'obéissance du grand-seigneur Sude et Spina-Longa, seules places que Vénise eût conservées en Crète.

Les Turcs ne s'arrêtèrent ni au pillage de la Morée, ni au massacre de ses habitans (1716). Résolus d'enlever à la république ses établissemens dans l'Albanie et dans l'Adriatique, ils vinrent par terre assiéger Vonizza, sur le golfe Ambracique, pendant que leur flotte foudroyait la ville de Cérigo, et réduisait la garnison des forts à implorer une capitulation. Il était évident que le grand-seigneur ne tarderait pas à menacer Corfou, la plus florissante des îles Ioniennes, celle qui avait déjà résisté aux attaques du terrible Soliman II, et que les Vénitiens eux-mêmes considéraient comme leur arsenal dans les eaux de la Grèce. Mais le sénat, pénétrant le dessein d'Achmet, n'oublia rien pour mettre Corfou en sûreté : on travailla sans relâche à la construction d'une redoute et de plusieurs batteries sur le mont Saint-Sauveur; l'écueil de Vido et le mont Saint-Abraham furent également pourvus de nouveaux ouvrages de défense (1).

(1) *Voy.* pour la topographie de Corfou, l'*Histoire et Description des îles Ioniennes*. Paris, 1823, Dondey-Dupré.

Les pertes que Venise venait d'éprouver lui faisaient pressentir une longue suite de revers, si la diversion d'un puissant allié ne détournait l'orage prêt à fondre sur elle. L'empereur d'Allemagne céda aux sollicitations des agens de la république; et, pour appeler de nouveau l'attention du sultan sur ses frontières européennes, il envoya le prince Eugène en Hongrie avec une forte armée. Dans le même temps, le comte du Schulembourg conduisit à Corfou les régimens qu'il commandait. Les Ottomans, après avoir ravagé Zante et l'île Ste.-Maure, dont les Vénitiens avaient ruiné les fortifications et mis les habitans en sûreté dans la place, se disposèrent à l'attaque, qui eut lieu le 5 juillet. Le capitan pacha débarqua trente-cinq mille hommes à l'embouchure de Potamo, rivière au nord-ouest de la capitale, dont elle est distante de deux milles.

Pendant le siége, qui dura un mois et demi, les Grecs corfiotes se signalèrent par des prodiges de courage et de dévouement, et le maréchal Schulembourg s'immortalisa : ce fut lui qui sauva Corfou lorsque, le 18 août, après un assaut des plus terribles, les Turcs, maîtres de la demi-lune de Saint-Antoine, menacèrent les autres ouvrages entamés par le feu de leur artillerie; la ville était consternée, les troupes abattues; déjà dans les rangs vénitiens des cris de mécontentement annonçaient une défection prochaine. Dans ce pressant danger, Schulembourg, à la tête de huit cents hommes, partie Allemands, partie Corfiotes, sort précipi-

tamment des remparts, pénètre dans les retranchemens des Turcs, les chasse de toutes les positions qu'ils avaient occupées la veille, les poursuit, et les force à se renfermer dans leurs lignes : ce succès fut décisif. Les barbares, informés déjà de la défaite de leur armée de Hongrie à Péterwaraddin, n'avaient voulu que tenter un dernier effort; mais leur retraite était irrévocablement fixée, et la nuit même du triomphe de Schulembourg, ils regagnèrent leurs vaisseaux, laissant dans l'île quinze mille morts, soixante et dix pièces de canon, dix mortiers et deux mille blessés, avec un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme.

La flotte ottomane avait éprouvé plusieurs échecs; mais elle échappa cette fois à l'escadre vénitienne, grossie par les vaisseaux auxiliaires des divers états de l'Italie. A la suite des victoires de Corfou, la république recouvra Zante et l'île Sainte-Maure; elle reprit Butrinto (1717), et fit quelques conquêtes en Albanie; mais elle tâcha en vain de rentrer en Morée. Enfin, une trève conclue à Passarowitz (1718) lui assura la possession du littoral de l'Albanie et des îles Ioniennes; les Turcs gardèrent le Péloponèse, qui ne devait plus échapper à leur tyrannie que pour renaître d'une manière durable à la liberté et à la gloire.

On a vu l'ambition croissante des Grecs du Fanar, et l'on sait que l'espoir d'arriver aux honneurs et à la fortune, a développé chez eux cette activité et ce génie d'intrigue qui furent de tout

temps leur partage. Peu satisfaits de l'influence toute puissante qu'ils exercent par leurs drogmans, maintenant c'est à des couronnes qu'ils aspirent, et la campagne malheureuse du czar Pierre sur le Pruth est devenue pour eux une occasion favorable de faire valoir leurs hautes prétentions.

Cantémir, dernier hospodar des Moldaves ses compatriotes, avait été accusé d'intelligence avec les Russes; quand le traité de Luck, par lequel le czar lui garantit, ainsi qu'à sa famille, la souveraineté héréditaire de la Moldavie maintenue dans tous ses priviléges, ne permit plus de douter de sa secrète connivence; le sultan indigné résolut de changer le gouvernement de la province où régnait Cantémir, et de substituer à ce prince des hommes sur la fidélité desquels il pût compter(1).

---

(1) Etienne-le-Grand, prince de Moldavie, combattit les Turcs pendant le cours de sa longue carrière avec un bonheur inoui : il humilia l'orgueil de ces barbares et les força de renoncer à une conquête qu'ils avaient cru facile. Mais en mourant, épouvanté des ravages et de l'accroissement prodigieux de leur puissance, il ordonna dans son testament la soumission volontaire de sa patrie au grand-seigneur, à titre de suzeraineté. Cette condition fut exécutée en 1529, et Soliman signa à Bude l'acte par lequel il assurait à la Moldavie le libre exercice de sa religion, de ses lois et de ses priviléges, l'administration de ses revenus et l'élection des princes qui devaient la gouverner; seu-

A peine cette volonté du sultan fut-elle connue que le Fanar s'agita pour en faire son profit. Les familles qui avaient le bonheur d'être alliées aux drogmans, les conjurèrent de mettre tout en œuvre, afin de déterminer le grand-seigneur à choisir parmi eux les remplaçans de Cantémir. Il était en effet naturel que des chrétiens fussent appelés à gouverner des chrétiens; et Achmet, qui, du moins en apparence, tenait à la religion des traités, ne répugnait pas trop à donner ce gage de sa fidélité à les observer. Instruits de cette disposition, les Fanariotes manœuvrèrent avec tant d'habileté, qu'ils obtinrent tout ce qu'ils voulaient du sultan, qui, circonvenu par des ministres à leurs gages, obsédé par les prières de ses odalisques, ne comprit pas que l'or et les promesses des avides drogmans avaient introduit la séduction jusqu'au fond du Harem. Le fils du premier drogman, Alexandre Mavrocordato, fut nommé hospodar de Moldavie, en 1709, par les boyards, sur la présentation et avec la sanction de la Porte. Ce nouveau prince jouit des honneurs de son rang à Constantinople, et n'administra ses États que par procuration. Le mo

tement, la Porte avait le droit de refuser sa sanction au choix des boyards ou seigneurs, et recevait du prince une somme annuelle de 4,000 ducats à titre de don volontaire et gratuit. Cet ordre de choses, plus ou moins modifié par les circonstances, s'est perpétué jusqu'au temps où nous arrivons.

ment n'était pas encore venu pour les Fanariotes de s'installer dans leurs gouvernemens pour y amasser des trésors et écraser les peuples.

Les Grecs de la capitale n'attendaient que ce nouveau triomphe pour dépouiller l'humilité d'esclave si pénible à leur orgueil. Dès qu'ils eurent parmi eux un vaivode, qui surpassait en dignité tous les pachas musulmans (1), ils se livrèrent sans réserve à leur goût pour le faste et l'ostentation : le Fanar se peupla de palais; tout drogman eut sa cour et ses flatteurs; chacun d'eux, aspirant à supplanter son rival, ou à obtenir de lui la dignité de boyard (2), remplit le sérail de divisions, et com-

---

(1) Les Hospodars grecs n'ont que le titre de *vaivode*, parce qu'un *jhiaour* ou *infidèle* ne peut pas obtenir celui de pacha; mais ils reçoivent les trois queues, marque distinctive de la dignité de ces derniers; ils sont de plus revêtus par la Porte d'une espèce de toque royale appelée en turc *Koûkâh*, et ne quittent la capitale qu'après avoir été sacrés par le patriarche, comme étant par le fait de véritables souverains.

(2) Chaque prince grec, à son avènement au trône ou pendant le cours de son règne, peut élever à la dignité de boyards ses amis et ses créatures : il le fait en leur conférant quelques-uns des emplois publics de la principauté; ces hommes, ainsi anoblis, composent sa cour et l'accompagnent dans l'exil lorsqu'il est supplanté par un rival heureux.

mença, dans le divan, cette guerre d'intrigue qui devait ensanglanter tant de fois, dans l'espace d'un siècle, les trônes de Valachie et de Moldavie.

Pendant qu'Achmet déposait entre les mains des Grecs du Fanar une partie de son autorité, un concours assez remarquable de circonstances amena l'accroissement subit d'une puissance long-temps ignorée, et qui devait bientôt rompre l'équilibre politique en Europe. Les Russes, nation barbare du nord de l'Europe et de l'Asie, tirés tout-à-coup, par le génie d'un grand homme, de l'engourdissement et de la nullité où ils avaient vécu, prenaient une attitude nouvelle, et marchaient à grands pas vers la civilisation. Cet événement, qui devait avoir une funeste influence sur les destinées de la Turquie, étonna l'Allemagne, confondit Charles XII (1), et fit trembler les Polonais : les mœurs des nations policées, leurs coutumes, leurs sciences, leur législation, arrivèrent à Moscou sur les pas du czar Pierre Ier.; ses armées adoptèrent une nouvelle discipline; il les forma à l'art de vaincre par l'expérience de leurs défaites; et ne s'appliquant pas moins à changer ses sujets qu'à se créer des soldats, il dispersa dans son vaste empire une multitude d'administrateurs et de savans étrangers, qui y répandirent les premières lueurs de l'instruction et des arts, sources ordinaires de la prospérité des États.

(1) Charles XII, roi de Suède.

Les Turcs ne tardèrent pas à sentir eux-mêmes que les réformes de Pierre-le-Grand n'étaient pas moins à craindre pour leur domination, que la liberté anarchique des Polonais. Grecs de religion, et l'on pourrait dire de caractère; avides de combats, de renommée et de conquêtes; brûlans de fanatisme et soumis au joug des prêtres, autant par crédulité que par ignorance, les Russes, on était fondé à le croire, devaient tôt ou tard jeter un coup-d'œil de pitié sur les esclaves du grand-seigneur, qu'ils regardaient comme leurs frères. On pensait que, voisins de la Turquie, ils ne borneraient pas leur ambition à morceler la Pologne, à combattre la Suède, et que la Moldavie, la Valachie, ces provinces ottomanes ultra-danubiennes, exciteraient peut-être leur convoitise. Dans cet imminent péril, c'était cependant à des Grecs que la Porte confiait les boulevards de l'Empire; à des Grecs, alliés naturels de son ennemi, qui, naissant tout à l'heure, atteignait déjà la maturité de la puissance. Il est vrai que si quelque chose pouvait justifier l'improvoyance des barbares, c'était les succès faciles qu'ils avaient obtenus sur Pierre-le-Grand : ils crurent qu'ils dissiperaient toujours ces enfans du Nord, objets de leur insolent mépris; ils ne virent pas que la civilisation marchait à pas de géant autour d'eux, et que les forces du czar, encore disséminées, pourraient bientôt se réunir et les accabler : en un mot, dans leur stupide immutabilité, ils imaginèrent sans doute que

les Moscovites, faibles et jusque-là sans importance, croupiraient, comme eux, dans une honteuse léthargie.

L'impulsion que Pierre Ier. avait donnée à ses peuples (1736) se soutint sous le règne de l'impératrice Anne : le traité du Pruth, à la faveur duquel la Porte se croyait en sûreté, fut rompu vingt-trois ans après qu'il avait été signé, et la Turquie, ébranlée par la commotion violente qui avait précipité du trône le sultan Achmet III, se vit tout-à-coup menacée d'une ruine prochaine. Munick était en Moldavie à la tête d'une armée russe, victorieuse des Tartares de Crimée; il répandait, dans les provinces chrétiennes soumises au sultan, des adresses et des proclamations tendant à les faire insurger. Déjà plusieurs symptômes de révolte s'étaient manifestés en Thessalie; partout on n'attendait que l'apparition des Russes au-delà du Danube pour écraser les barbares; et ce complot, qui n'avait point été médité, mais plutôt improvisé par l'indignation des Grecs et par la nature des circonstances, allait indubitablement éclater, lorsque Munick fut rappelé dans le Nord. Un traité, qui effaçait la honte de la capitulation du Pruth, ajourna l'émancipation des Grecs (1739). Peut-être ne doit-on pas les en plaindre; qui sait si le despotisme des Russes ne les eût pas privés à jamais des moyens de recouvrer une indépendance qu'il sera glorieux pour la Grèce de ne devoir qu'à l'héroïsme de ses enfans?

Quoi qu'il en ait été, l'expédition de Munick ou-

vrit le cœur des Grecs à l'espérance, et y laissa une impression profonde. Dès ce moment ils virent dans les Russes les libérateurs qu'ils avaient si long-temps attendus, et leur appliquèrent le sens d'un vieil oracle qui annonçait à la Grèce *qu'elle devrait sa liberté à une nation blonde*, c'est-à-dire originaire des contrées septentrionales. Dans les provinces chrétiennes de l'Europe et de l'Asie, on ne formait des vœux que pour les entreprises des Moscovites; les Grecs applaudissaient à leurs succès; ils se regardaient par anticipation comme les sujets du czar, et les papas mêlaient déjà à leurs prières le nom des souverains de Pétersbourg. Tel fut le principe d'une illusion fatale aux Grecs; ils comptèrent sur les promesses fallacieuses d'une cour qui ne répondit à leur confiance que par de cruelles déceptions.

CHAPITRE V.

Constantin Mavrocordato part de Constantinople pour aller prendre possession de la souveraineté de la Valachie. — Influence des Fanariotes sur le reste de la nation. — Le goût des arts et de la littérature renaît parmi les Grecs. — Fondation de plusieurs colléges en Europe et en Asie — Colonie de Kidoniès sur les côtes de l'Asie-Mineure. — Etat des peuplades chrétiennes du Péloponèse et de l'Albanie. — Intrigues de Papas-Oglou en Russie auprès de Catherine II. — Sa mission secrète en Morée. — Fermentation générale des esprits.

Constantin Mavrocordato, fils et successeur de Nicolas, fut le premier Grec fanariote qui partit des rives du Bosphore pour aller s'asseoir sur le trône de Valachie (1731). Ce prince emmena une foule de Grecs bizantins, qu'il revêtit des dignités laissées à sa disposition par la Sublime-Porte (1). L'avidité de ces nouveaux parvenus, les prodigalités de l'hospodar, ses concussions et ses violences, furent bientôt le motif des accusations les plus graves dirigées contre lui par ses rivaux à Constantinople; les boyards indigènes, blessés dans leur ambition et dans leur amour-propre, appuyèrent par

(1) Zallony, *Essai sur les Fanariotes*, pag. 20.

leurs murmures les inculpations dont sa conduite était l'objet. Le peuple seul, quoique épuisé par les rapines des agens du prince, n'osait se plaindre ; contenu par la terreur, il souffrait en silence d'un changement qui le livrait à la misère et à la servitude. Toute la population grecque ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle s'était réjouie trop tôt de l'élévation de quelques familles chrétiennes. La morgue des Fanariotes, l'égoïsme des princes et l'emploi qu'ils faisaient de leur crédit pour opprimer leurs frères de religion, les rendirent odieux. On ne vit plus en eux que cette bassesse de l'esclave qui, pour conserver la faveur du maître, abjure tout sentiment d'honneur et veut rester sourd au cri de sa conscience. Les Fanariotes, persuadés que le grand-seigneur ne serait convaincu de leur dévouement que quand ils se seraient détachés tout-à-fait du reste des ilotes chrétiens, furent aussi ardens à leur nuire qu'on avait supposé qu'ils seraient prompts à adoucir leur sort. Ravis en secret de l'avilissement des Grecs, puisque c'était sur leur esclavage que se fondait leur propre grandeur, ils ne s'occupèrent que d'eux-mêmes, et s'ils portèrent quelquefois les yeux sur leurs anciens compagnons d'infortune, ce ne fut que pour les tromper par des apparences de protection. On aurait donc tort de les regarder comme les instigateurs des complots qui éclatèrent dès cette époque dans la Grèce. Intéressés au maintien de l'ordre de choses établi, puisque leur fortune et leur noblesse étaient essentiellement liées à

la servitude des Grecs et à la puissance tyrannique du sultan, les Fanariotes auraient plutôt contribué à remettre les chrétiens sous le joug, qu'ils ne se seraient prêtés à faciliter leur émancipation.

Cependant la prospérité des Fanariotes ne fut pas sans fruit pour la Grèce; elle rendit du moins quelque considération aux Grecs. Les pachas ne pouvaient pas croire que les Fanariotes, tout puissans dans le conseil du sultan, étaient indifférens aux intérêts de leurs co-religionnaires. Cette opinion répandue chez les Ottomans, procura quelqu'avantage aux chrétiens et leur donna une sorte de crédit. Entre leurs mains, le commerce prit une extension nouvelle, et les Grecs qui, jusque-là, n'avaient osé trafiquer qu'à Constantinople, eurent dans tous les marchés de l'empire de nombreux comptoirs et de riches magasins; la confiance des marchands de l'Europe fut le principe de leur fortune: bientôt leur industrie, leur aptitude accrurent leurs richesses, et de simples facteurs qu'ils étaient d'abord, ils devinrent négocians à leur tour. Ainsi, malgré l'abandon des Fanariotes, et en quelque sorte à leur insu, la Grèce se créa une existence réelle qu'elle n'eût peut-être pas dû à leur bienveillance, et qui ne fut que le résultat du hasard.

Avec l'opulence, le goût des lettres se ranima dans la Grèce. Déjà les Fanariotes, en s'entourant de littérateurs et de savans étrangers, avaient opéré une révolution morale parmi les chrétiens de Constantinople; le désir de s'instruire gagna les provinces, et le cortége des arts précéda partout les

pompes de la liberté. Ce fut alors que quelques prêtres russes, apportant dans les monastères de l'Athos les lumières de l'Europe, donnèrent au clergé grec les premières teintures d'une éducation qui devait se perfectionner plus tard (1). Des rapports plus intimes s'établirent entre les prêtres du Nord et ceux de l'Orient, tous ministres d'un même culte et soumis à la même discipline; l'Athos, qui n'était connu auparavant que par le nombre, les richesses et l'ignorance de ses moines, devint le siége d'une nouvelle académie, et l'émulation y forma, en peu de temps, des hommes distingués, qui, appelés à l'épiscopat, portèrent dans leurs diocèses l'amour de l'étude : l'élévation de ces hommes, la plupart pauvres et obscurs auparavant, fut un puissant aiguillon pour la jeunesse.

Alors, ce qui n'avait pas encore été tenté, ce qu'un autre Mahomet II n'eût pas souffert, fut exécuté sans obstacle de la part des Grecs. Les grandes villes de l'Europe et de l'Asie, soumises

(1) L'Athos était regardé comme le chef-lieu de la religion grecque. Cette chaîne de montagnes où, dans les derniers siècles de la Grèce, les philosophes allaient chercher une retraite favorable à la méditation, se couvrit, dans le moyen âge, de couvens et de chapelles, et plus de dix milles moines de St.-Basile y formèrent une espèce de république sous la surveillance des Turcs. (*Voy*. Rulhières, *Hist. de Pologne*, tom. III, liv. XI, pag. 297.)

à la domination ottomane, et dans lesquelles se trouvait une population chrétienne assez considérable, furent dotées de colléges et d'institutions publics ; des professeurs, choisis parmi les religieux de *la Montagne Sainte* (1), initièrent aux sciences et aux arts une jeunesse ardente de zèle; et, pour la première fois depuis que le deuil de l'esclavage couvrait la patrie de Constantin; son peuple humilié, qui comptait une illustration antérieure à son règne, entendit les noms de Miltiade et de Léonidas, de Thémistocle et d'Aristide; il apprit quels ancêtres il avait eus, et connut leur gloire; il sut que la terre qu'il engraissait de ses sueurs, pour nourrir des maîtres barbares, avait été le sol classique de la liberté et le tombeau de la tyrannie. Quelles tristes réflexions ne durent pas naître du contraste entre le tableau de la dégradation présente et celui de la splendeur passée d'Athènes! De quels transports d'indignation ne furent pas saisis les Grecs, en contemplant leur origine et abaissant leurs regards sur les souillures qui la cachaient!

Scio, devenue florissante par un commerce qui embrassait l'Europe et l'Asie, substitua à l'école

(1) Les Grecs donnent à l'Athos le nom de *montagne sainte*, à cause du grand nombre d'églises qui s'y trouvent, et de la multitude de religieux qui les desservent.

élémentaire, tolérée par le gouvernement turc, un collége qui se rendit bientôt fameux. Smyrne suivit cet exemple. Déjà les Grecs de Janina, en Albanie, avaient vu chez eux s'élever une école où l'on enseignait la littérature ancienne et moderne, la théologie, et même les hautes sciences. On en institua de semblables dans toutes les villes du Péloponèse; mais le collége d'Athènes fut le plus renommé pour la solidité des études et l'indépendance philosophique de ses professeurs.

C'est ici qu'il faut remarquer de combien s'est améliorée la situation des Grecs. Naguère il leur était défendu d'élever des écoles, et voici que, de toutes parts, ils peuvent enfreindre une défense tyrannique déjà tombée en désuétude. On leur avait interdit même la faculté de penser, et maintenant c'est sur eux que leurs tyrans se déchargent du soin de gouverner l'État; ce n'est qu'à eux seuls qu'appartient le droit de *penser* pour le sultan et pour ses ministres : bientôt ils *penseront* aussi pour les pachas et pour les beys; les uns et les autres veulent avoir à leur service des jeunes Grecs versés dans la connaissance des langues. Tout seigneur turc a un secrétaire chrétien, tout fonctionnaire ottoman un interprète pris dans la même religion.

Le musulman revêtu de la plus mince dignité, du plus petit emploi, eut son drogman. A cette époque où les Grecs étaient en si grande faveur que l'on n'eût pas cru possible de se passer d'eux,

parut un personnage qui fit peu de bruit sur la terre et beaucoup de bien : nous voulons parler de Jean Œconomos, fils d'un riche Ionien. Il était né sur les côtes de l'Asie-Mineure, à Kidoniès, petit village bâti sur l'emplacement de l'ancienne Cydonie. A peine échappé à l'enfance, Œconomos commença à déplorer la malheureuse condition de ses co-religionnaires. Kidoniès, partagée en deux populations, l'une grecque et l'autre musulmane, présentait le tableau le plus affligeant : l'oppression des chrétiens, l'insolence des Turcs, la pauvreté d'un pays où, sous un régime moins affreux, l'industrie, les arts et l'agriculture devaient prospérer, se présentèrent à-la-fois à l'esprit du jeune Œconomos, et dès-lors il voulut essayer d'affranchir sa petite patrie (1).

La carrière ecclésiastique lui parut plus que toute autre offrir des ressources pour atteindre son but : il savait qu'à Constantinople un prêtre grec trouve facilement des protecteurs. Après avoir appris la langue turque, dont la connaissance était indispensable à ses projets, il quitta Kidoniès, et entra, à l'âge de vingt-cinq ans, dans un des monastères de la montagne Sainte. Quelques années après, il sortit de cette retraite, et, revêtu du caractère de papas ou prêtre, il s'achemina vers la capitale de l'Empire ottoman : il y arriva, muni de quelques recomman-

(1) *Voy.* mon *Hist. des Evénemens de la Grèce*, tom. 1, pag. 193.

dations des évêques de l'Athos; et fort de la justice de la cause à laquelle il allait se dévouer, il n'hésita pas à employer son éloquence en faveur de ses concitoyens d'Ionie. Ni les humiliations qu'il éprouva d'abord, ni la longue inutilité de ses démarches, ni la tiédeur de ceux qu'il avait cru pouvoir faire entrer dans ses intérêts, rien ne rebuta sa constance. Il demandait la liberté des chrétiens de Kidoniès, l'expulsion des Turcs de ce hameau, et pour les Grecs qui s'y établiraient, la faculté de choisir eux-mêmes leurs magistrats sous la protection du visir de Broussa, et sous la surveillance immédiate d'un délégué de ce grand officier. Ce qu'il voulait n'était pas seulement la répression des abus dont ses compatriotes avaient gémi, mais l'érection d'une petite république chrétienne au milieu du despotisme mahométan. Un siècle plutôt, ce projet aurait eu des suites funestes à son auteur; les temps étaient changés, et les Turcs, habitués à se servir des Grecs, commençaient à les regarder d'un œil moins sévère. Soit qu'il fût appuyé par les Fanariotes, dont son plan devait flatter l'orgueil, soit qu'il ne fût secondé que par le fameux banquier Pétraki, qui jouissait de la plus haute faveur dans le sérail, Œconomos finit par obtenir tout ce qu'il sollicitait, et revint dans sa patrie avec un firman du grand-seigneur qui déclarait Kidoniès et son territoire affranchis de la juridiction des Turcs et soumis à l'autorité spéciale de magistrats grecs élus par les habitans.

Ces priviléges, jusqu'alors sans exemple, changèrent bientôt la face de Kidoniès. Les Turcs chassés de leurs maisons, furent remplacés par des Grecs des îles ou des côtes de l'Ionie qui, avec leurs richesses et leurs familles, se rendirent auprès d'OEconomos. Celui-ci fit un appel aux Péloponésiens et aux insulaires, en leur promettant tous les avantages d'un commerce libre et d'un gouvernement paternel. Il fit aussitôt bâtir plusieurs églises, et fonda un magnifique collége. L'industrie se développant avec l'instruction, le bonheur et la sécurité, des fabriques de savon, des tanneries et plusieurs établissemens considérables pour la teinture des laines et l'épuration des huiles, enrichirent en peu d'années les premiers colons de Kidoniès. OEconomos, à qui ils devaient cette prospérité, était pour eux un bienfaiteur, un véritable père. Aussi dans les nombreuses attaques dont plus tard il eut à se défendre contre ses voisins Musulmans, jaloux de sa splendeur, vit-on les Grecs s'associer à ses efforts, et contribuer à toutes ses victoires. Ainsi, la petite ville de Cydonie, ressuscitée après tant de siècles par le génie d'un seul homme, prenait l'initiative de l'indépendance sur toutes les autres cités de la Grèce et leurs anciennes colonies.

Les travaux d'OEconomos signalèrent pour les enfans des Hellènes l'aurore d'une vie nouvelle (1740). On a déjà vu l'instruction pénétrer successivement dans les retraites de l'Athos, dans les montagnes de l'Albanie, dans l'Attique et le Péloponèse, à Scio et

jusqu'au sein de l'Asie-Mineure. Depuis long-temps, déjà l'on admire ces hordes héroïques de Mainotes qui seuls, de tous les Grecs de la presqu'île, ont échappé aux lois des conquérans par une constance énergique. Nous savons que l'Acrocéraune et la Selléide renferment encore un petit nombre d'hommes belliqueux, digne postérité de Scanderberg, l'éternel honneur de l'Albanie; mais les convulsions des années précédentes et l'obscurité des traditions historiques, ne nous ont point permis de bien connaître l'état de ces peuplades sur lesquelles reposent et l'espérance et les destinées de la Grèce; maintenant les ténèbres s'éclaircissent, et déjà l'on peut suivre la marche pénible et mystérieuse des événemens qui doivent amener la plus étonnante des révolutions.

Le Magne, ou pays des Mainotes, occupe la partie méridionale du Péloponèse ainsi que la chaîne du Taïgète depuis Sparte jusqu'à la mer. Il est borné à l'est, par l'Eurotas ou Vassili-Potamo; à l'ouest, par le golfe de Messénie. Ces contrées arides et sauvages, qui servirent autrefois d'asile aux fugitifs Messéniens, et qui furent illustrées par leur désespoir, semblent destinées à protéger, dans tous les temps, la faiblesse contre l'oppression, le patriotisme contre le joug odieux de l'esclavage. On se souvient que les Albanais et autres aventuriers, unis aux débris des populations de Sparte et de Léontari, s'y dérobèrent à la domination ottomane dès l'invasion de Mahomet II. Ces guerriers,

malgré de nombreuses défections, ne tardèrent pas à voir grossir leurs bandes de tous les Grecs persécutés par les pachas ou par les gouverneurs de Venise. On croit même que plusieurs personnages des dynasties impériales de Constantinople et de Trébisonde s'y cachèrent sous des noms supposés, et qu'au bout de quelques générations, la trace de leur haute origine s'effaça par la fusion avec les familles indigènes (1). Il importe fort peu à la gloire des Mainotes que cette hypothèse soit plus ou moins fondée : le stérile honneur d'avoir mêlé leur sang à celui des monarques, n'ajouterait rien à leur illustration.

Ces hommes, que trois siècles de la plus énergique résistance avaient rendus respectables aux yeux même des oppresseurs de la Grèce, vivaient constamment sous les armes. Sans arts, sans autre industrie que celle de la guerre, c'était aux dépens des Turcs qu'ils approvisionnaient leurs rochers; les femmes les suivaient au combat et avaient conservé les vertus stoïques des anciennes Spartiates. Ce n'était que dans ces asiles reculés que se retrouvaient encore quelques vestiges des mœurs du peuple de Lycurgue. Partagés en tribus, les Mainotes obéissaient à des chefs ou capitaines, souvent divisés entre eux, mais toujours unis pour le salut de la cause commune. Un descendant des Comnène reçut le com-

(1) Rulhières, *Hist. de Pologne*, tom. III, pag. 331.

mandement de toutes les tribus au milieu du XVII[e]. siècle; cette dignité s'est perpétuée dans sa famille jusqu'au commencement du XVIII[e]. Mais alors plusieurs guerriers intrépides ayant réuni les suffrages des tribus, se virent investis d'un pouvoir égal, et ce conflit d'autorité dans un si petit espace, ne tarda pas à conduire les Mainotes à l'anarchie. Ils reprirent enfin le cours de leurs expéditions accoutumées, lorsque le gouvernement eut été définitivement remis à dix familles principales qui représentaient les dix tribus. Dans les temps ordinaires, ces familles exerçaient une autorité absolue; mais quand des dangers menaçaient la patrie, elles devaient s'éclairer des avis d'un conseil supérieur, ou assemblée de vieillards (*Iérundas*), qui prenaient le titre de sénateurs de Lacédémone. On comptait à cette époque (1740) cinq évêques dans le Magne, plusieurs couvens et cent vingt bourgades ou petites villes, dont la plus considérable n'avait guère que quatre cents feux. Les tribus réunies pouvaient fournir environ quinze mille hommes capables de porter les armes: au besoin (1), un pareil nombre de femmes, accoutumées aux périls et aux fatigues comme leurs maris, étaient prêtes à verser leur sang pour la patrie.

C'était là tout ce qui subsistait des anciens défenseurs du Péloponèse. Quelques bandes éparses dans les gorges du Ménale et du Cyllène, quelques fa-

---

(1) Rulhières, *Hist. de Pologne*, tom. III, pag. 334.

milles errantes autour des roseaux qui cachent Mantinée, conservaient aussi leur indépendance : le reste de la population chrétienne s'endormait sous le joug dans l'inertie et le découragement. L'Attique et la Béotie, plus malheureuses encore que la presqu'île, ne nourrissaient pas un homme libre. C'était dans les gorges de l'Épire et de l'Albanie qu'il fallait se transporter pour y trouver les autres débris des phalanges héroïques de la Grèce.

Là, au milieu de l'anarchie la plus sanglante, des familles chrétiennes, renommées par leur vaillance, occupaient, d'espace en espace, des contrées sauvages, des montagnes inaccessibles où la férocité des Turcs ne pouvait les atteindre. Quelquefois elles en descendaient pour prendre part, comme auxiliaires, aux combats des beys ou seigneurs turcs, et leur intervention assurait toujours la victoire au parti qu'elles avaient embrassé. Dans l'état de crise où l'Albanie était depuis plus de deux siècles, il avait été impossible aux sultans d'y asseoir leur domination sur des bases durables : deux ou trois pachas, élus pour la forme, étaient censés gouverner le pays, tandis que toute l'autorité civile, toute la puissance militaire, étaient réellement entre les mains des beys et des agas. Ceux-ci, toujours armés pour attaquer ou se défendre, songeaient moins à entraver la liberté des chrétiens qu'à se les rendre favorables; en sorte que tant de désordres avaient amené une amélioration positive dans le sort des

Grecs; ils jouissaient de l'estime des Musulmans; on recherchait leur alliance de même que l'on craignait de les avoir pour ennemis. Parmi les tribus guerrières de Schypetars chrétiens, celle des Souliotes fut toujours la plus illustre et la plus redoutable. Elle habitait au sein de quelques rochers de la Thesprotie près des sources du Cocyte et de l'Achéron, dans la dernière chaîne de ces horribles montagnes que les anciens nommaient monts Acrocérauniens, ou montagnes des tempêtes. Invincibles jusqu'alors, les Souliotes n'étaient soumis ni aux beys ottomans, ni aux pachas de la Porte; ils n'avaient ni code, ni institutions civiles, et ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leurs capitaines, qui présidaient au partage du butin et jugeaient les différends entre leurs soldats. La guerre et le pillage occupaient tous les instans de ces montagnards qui, fondant parfois sur la plaine avec la rapidité de l'aigle, dépouillaient indifféremment amis et ennemis.

Une multitude de tribus guerrières, connues sous le nom d'*Armatolis*, et ayant des chefs particuliers, couvraient les cîmes escarpées de l'Épire et de l'Étolie. Ces chrétiens, familiarisés avec le métier des armes par des combats sans cesse réitérés, avaient la même turbulence, la même bravoure que les Souliotes; ils étaient peu touchés des malheurs de la Grèce, parce qu'ils les attribuaient à la lâcheté de leurs compatriotes, et, fiers de traiter d'égal à égal avec les dominateurs, de les humilier

quelquefois et de leur inspirer des craintes continuelles, ils ne concevaient pas un état plus heureux : la liberté, dans l'acception qu'ils donnaient à ce mot, était inséparable de la licence; à cet égard ils n'avaient rien à désirer. Aussi peu scrupuleux, quant à la religion, que les autres Albanais chrétiens ou musulmans, ils suivaient ses préceptes avec une si grande légèreté, qu'on ne pouvait guère s'attendre à exciter chez eux les transports du fanatisme. Attachés à leurs montagnes, au genre de vie qu'ils y menaient depuis plusieurs siècles, à leur indépendance et à leur barbarie, ce n'était que par l'appât du gain, et non par l'espoir d'un changement avantageux, qu'ils se seraient déterminés à travailler au salut de la Grèce; et le projet désintéressé d'affranchir leur patrie, ne pouvait leur venir à la pensée. Ainsi qu'on le voit, le sud de l'Épire et les provinces qui bordent le golfe Corinthien, étaient peuplés en partie de Grecs belliqueux et indépendans; il en existait encore plusieurs tribus dans la chaîne du Pinde et dans les gorges de l'Olympe et du Pélion; mais nulle part les chrétiens rebelles au joug ottoman ne s'étaient acquis autant de gloire, de puissance et de réputation que dans la contrée qui borne l'Albanie au nord et qui sépare des possessions vénitiennes les états du grand-seigneur.

Ce petit pays, appelé le *Monténéro* ou *la montagne Noire*, est habité par les Monténégrins. Il a toute l'horreur des régions les plus âpres des Alpes ou des Pyré-

nées; il semble plutôt destiné à servir de repaire aux bêtes féroces que de patrie à des hommes. Que le charme de la liberté est puissant, ou que la tyrannie est affreuse quand on sent pour la première fois le poids de ses chaînes, puisque l'amour de l'une et la haine de l'autre font chérir jusqu'aux solitudes les plus maltraitées de la nature ! Heureux au sein de leurs montagnes, qu'ils avaient conquises et défendues au prix du sang de plusieurs générations, les Monténégrins voyaient leur société prospérer et s'accroître; elle s'élevait déjà à plus de cent mille âmes, d'où l'on pouvait tirer quinze mille combattans: chaque année, une portion de la jeunesse passait au service de Venise ou dans les troupes de Naples, et ces guerriers, formés à la discipline européenne, revenaient ensuite dans leurs tribus qu'ils habituaient aux évolutions militaires. Les Monténégrins faisaient alors sur les Turcs des environs l'essai de leur tactique nouvelle, et, fiers d'une supériorité constante, ils n'aspiraient plus qu'à ravir aux oppresseurs dégénérés les belles vallées de l'Illyrie, patrimoine de leurs aïeux.

Le règne du czar Pierre-le-Grand en Russie, fut une époque mémorable pour les Monténégrins; ils envoyèrent dans les armées de ce prince une foule de jeunes gens qui parvinrent bientôt aux premiers emplois militaires; ils adoptèrent l'usage de faire sacrer leurs évêques à Pétersbourg, et dans l'espérance de voir un jour l'empereur orthodoxe relever le trône de Constantin, ils se déclarèrent volontairement al-

liés et sujets des Russes, eux qui n'avaient jamais obéi à aucune tête couronnée. Ce fut d'abord sur ce point reculé, et pour ainsi dire excentrique de la Grèce, que les Moscovites réussirent à se faire de nombreux partisans; et quoique le projet attribué au czar Pierre d'envahir l'Orient, ne fut encore que vaguement conçu, le gouvernement russe ne négligea ni présens, ni caresses pour entretenir l'affection et le dévouement des peuplades du Monténéro.

Cette puissance colossale qui venait de s'ériger soudainement dans le nord (1764), se voyait enfin en état de tout oser et de toutentreprendre. Le génie d'une femme parvenue au trône par un assassinat, imprimait à la politique de Pétersbourg une direction nouvelle, et l'on pouvait présager d'avance que les Russes ne tarderaient pas à réaliser les rêves de l'ambition de leur immortel législateur. Catherine attira à sa cour une foule de Grecs de Constantinople, du Péloponèse et des îles; elle les plaça dans ses armées; elle leur confia l'administration de ses provinces et ouvrit à quelques-uns les portes de son conseil. Ses états étaient le refuge des chrétiens persécutés en Orient, et les Grecs parvenus à Pétersbourg, jouissaient des droits de citoyens russes; ils retrouvaient sur les bords de la Newa une patrie généreuse où les soins les plus tendres leur étaient prodigués; quelquefois même les bienfaits de l'impératrice allaient les chercher jusque dans les fers des Ottomans.

Un Thessalien, nommé Papas-Oglou, capitaine d'artillerie dans la garde russe et ami d'Orloff, que la faveur de l'impératrice venait d'approcher du trône, crut les circonstances propres à hâter l'émancipation des Grecs : il fit part au favori du dessein qu'il se proposait de soumettre à la sanction de la souveraine, pour insurger le Péloponèse et l'Albanie. Orloff saisit avec transport l'idée de conquérir ou de gagner une couronne de plus pour sa maîtresse. Il se laissa facilement éblouir par le tableau que le Thessalien fit de la disposition des esprits dans la Macédoine, l'Épire et la Morée; il ne douta pas du succès d'une entreprise dans laquelle toute une population se rangerait spontanément de son parti. Papas-Oglou exagérant le véritable état des choses, ou cherchant à s'abuser lui-même, montrait les Grecs comme déjà soumis de cœur à l'impératrice; il ne fallait, selon lui, que la présence d'un général russe parmi eux pour décider un soulèvement. A l'apparition d'un vaisseau du nord sur les côtes du Magne, cent mille bras allaient se lever pour écraser les Musulmans peu nombreux de l'Attique et de la Morée. Il parlait d'une insurrection qui avait éclaté à Athènes peu d'années auparavant, et ce mouvement fortuit, dans lequel le nom de Moscovite n'avait pas même été prononcé, lui paraissait la preuve irrécusable de la fermentation qui régnait parmi les chrétiens, fermentation toute favorable à la cause des Russes, ajoutait-il. Ces discours artificieux séduisirent Orloff, et, dès ce moment, il

ne rêva plus que la ruine du Croissant et la conquête de la Grèce.

Il décida sans peine Catherine à adopter les avis de Papas-Oglou (1765). L'espoir de régner sur l'Orient comme une autre Sémiramis, souriait à l'ambition de l'impératrice et flattait son amour-propre; mais le conseil examinant avec plus de sang-froid ce projet gigantesque, fut loin de le trouver d'une exécution aussi facile qu'on s'efforçait de le lui persuader. La Russie n'avait pas un marin; quelques vaisseaux construits sous le règne du czar Pierre, pourrissaient dans les ports; ils n'étaient pas en état de tenir la mer, et leur armement aurait trop coûté. Cette considération, que la pénurie du trésor rendait toute puissante, fut regardée comme un obstacle insurmontable, et l'expédition du Péloponèse fut rejetée.

Orloff avait à la cour un ennemi redoutable dans la personne du premier ministre Pannine. Ce fut à la jalousie de cet homme qu'il attribua l'opposition à ses vues ambitieuses et à celles de l'impératrice. Il crut découvrir dans les manœuvres de ce rival la cause de son désappointement; mais il n'en fut pas déconcerté. Il accorda, comme grand-maître de l'artillerie, à Papas-Oglou un congé de trois ans pour aller régler ses affaires à Larisse, sa patrie, et cet intrigant se mit en route sous ce prétexte. Il avait ordre de tramer une conjuration générale, dans laquelle devaient entrer tous les Grecs soumis au grand-seigneur. Il ne devait épargner ni les pré-

sens ni les promesses pour entraîner les plus timides et soutenir la résolution des autres. Dans le même temps, Catherine, travaillant sous main contre l'avis de son conseil, faisait offrir à la république de Venise un traité d'alliance qui ne fut point accepté, parce que le doge, qui depuis long-temps cherchait à se faire oublier pour échapper à l'ambition de ses voisins, craignit d'attirer sur ses états toute la colère des Musulmans. On avait vu, pendant plus de trois siècles, les Vénitiens lutter avec persévérance contre les envahissemens des Turcs; mais les circonstances n'étaient plus les mêmes, et la puissance de la république n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été. Cependant Papas-Oglou s'embarquait à Venise pour l'Albanie après avoir reçu secrètement l'autorisation de disposer de sommes considérables provenant de la vente de marchandise, dont deux vaisseaux russes, les premiers qui eussent encore paru dans la Méditerranée, avaient été chargés au nom d'Orloff et de l'impératrice. Dans la traversée du golfe, l'agent de Catherine fut pris par des corsaires Dulcignotes, relâché ensuite, à la requête d'un consul autrichien; il ne gagna le port de Trieste qu'après avoir éprouvé les plus grandes contrariétés (1766); ce fut là que ses opérations commencèrent. Les Grecs et les esclavons que le commerce attire dans cette ville, cédèrent les premiers à ses séductions; il choisit parmi eux plusieurs émissaires qui se répandirent dans toutes les parties de la Grèce, et il fit lui-même plusieurs voyages dans le Monté-

néro. Alors on vit paraître dans ces montagnes un aventurier connu sous le nom de Stéphano-Piccolo (Étienne-le-Petit), qui parvint, à force d'artifices, à se faire passer pour un grand personnage; on alla même jusqu'à prétendre qu'il était l'époux de Catherine, l'infortuné Pierre III. Cette fable, que Stéphano ne chercha ni à propager ni à démentir, mais que la bizarrerie de sa conduite et les déguisemens qu'il affectait de prendre contribuaient à accréditer, excita bientôt une violente fermentation chez les Monténégrins et dans toute l'Albanie. L'Europe s'épuisa en conjectures sur ce mystérieux personnage, qui ajoutait à sa signature cette étrange formule : « *Étienne, petit avec les petits, méchant* » *avec les méchans, et bon avec les bons* (1). » On s'attendait à voir l'impératrice employer tous les moyens en son pouvoir pour étouffer des bruits qui pouvaient devenir un sujet de discorde. Catherine, au contraire, apprit officiellement la nouvelle de ce qui se passait en Albanie sans laisser paraître la moindre émotion. Elle savait à quoi s'en tenir sur le compte du faux Pierre III.

A la fin de la même année, Papas-Oglou pénétra dans le Magne où ses émissaires l'avaient déjà précédé. Ianaki Mavro-Michali, le plus influent des capitaines de cette contrée, celui qui, sous le titre de bey, exerçait sur ses collègues une sorte de suprématie, reçut l'agent de Catherine; mais se tenant en dé-

(1) Rulhières, *ist. de Pologne*, tom. III.

fiance, il ne crut pas convenable de prendre avec lui un engagement positif, et ses collègues assemblés partagèrent son avis. Ils promirent de se concerter avec les Russes aussitôt qu'ils paraîtraient avec des forces imposantes, et que l'on connaîtrait leurs intentions. Ainsi, les Maniotes refusèrent de s'abandonner à la foi d'un homme sans caractère authentique, et les discours de Papas-Oglou ne changèrent point cette détermination. Cet agent forma dès-lors des intelligences avec un Grec de Calamata, le riche Benaki, proëstos du canton, tout puissant auprès des Turcs par son crédit et ses alliances, et auprès de ses compatriotes, par la considération que lui donnait une immense fortune. Quoique déjà sur le retour de l'âge, époque de la vie où les fantômes de l'ambition s'évanouissent ordinairement, Benaki crut voir dans les projets des Russes la source de sa propre grandeur. Il ne désespéra pas de gouverner un jour le Péloponèse au nom de Catherine, s'il contribuait à lui en faciliter la conquête. En conséquence, aussi peu avare de promesses que Papas-Oglou lui-même, il s'engagea à faire soulever cent mille Grecs dès qu'on leur enverrait des armes et des vaisseaux; de son côté, le Thessalien lui garantit la prochaine arrivée d'une armée navale et d'une division nombreuse de troupes de terre moscovites. Ces deux conspirateurs, assistés d'un petit nombre d'évêques, de primats et de Maniotes, parens de Benaki, dressèrent l'acte de leurs engagemens réciproques, et pour abuser le

cabinet de Pétersbourg, ils contrefirent au bas de cette pièce les signatures des principaux capitaines du Magne (1).

Ces intrigues agitèrent toute la Grèce. Elle n'avait point encore été trompée; elle compta aveuglément sur une assistance qu'elle croyait lui être sincèrement offerte. Bientôt on parla trop ouvertement de la révolution qui se préparait, pour que les Turcs ne s'aperçussent pas qu'un complot se tramait contre eux. Mais les Grecs pouvaient-ils contenir leurs transports et leur espérance! Après trois siècles d'esclavage et de barbarie, lorsque les lumières de la civilisation commençaient à pénétrer jusqu'à eux, on leur faisait entrevoir une liberté prochaine, objet de leurs plus ardens désirs; on les entretenait dans la pensée que l'on allait leur donner des armes, qu'ils pourraient enfin immoler leurs tyrans, et depuis long-temps ils ne vivaient que pour la vengeance. Partout les agens de l'impératrice recueillirent les sermens des primats et du clergé; partout on n'attendait pour éclater que la présence de l'escadre moscovite; et quand le divan, alarmé de la fermentation qui se manifestait parmi les rayas, faisait exterminer les Monténégrins par les janissaires de Servie et de Bosnie, la crise du Péloponèse ne pouvait déjà plus se calmer que par le sang.

Il est vrai que le rusé Papas-Oglou, mesurant ses paroles avec adresse, se gardait bien de déclarer à

(1) Rulhières, *Hist. de Pologne*, tom. III.

tous les Hellènes que Catherine se proposait de les délivrer à son profit, et de substituer le joug russe au sabre ottoman. Ce n'était pas aux Maniotes, aux guerriers de Souli, aux Armatolis de l'Olympe, du Pinde et de l'Ossa, qu'il eût fallu montrer un pareil avenir. L'artificieux émissaire tenait à chaque peuplade un langage différent : à l'une il assurait son émancipation complète, à l'autre la possession de quelques vallées; celle-ci devait recouvrer ses anciens priviléges, et celle-là en obtenir de nouveaux. Ce n'était qu'aux malheureux habitans des plaines, façonnés à une obéissance passive, qu'il osait exalter comme un bienfait la domination des Russes. Pour trouver des partisans jusque dans les tribus de schypetars chrétiens, livrés de tout temps au brigandage, il leur annonçait que la czarine protégerait leurs excès et leurs dévastations. En flattant ainsi toutes les passions, il entraîna tout le monde; mais comme les moyens qu'il employait n'étaient point avoués, comme l'échafaudage de sa conjuration ne reposait que sur le mensonge, il était facile de prévoir le dénoûment. Les Grecs avaient soif de liberté; cependant ils comprenaient que le moment n'était pas encore venu pour eux de lutter seuls contre le croissant; aidés de la Russie, ils pouvaient réussir : sans elle, un effort téméraire et mal combiné les perdait peut-être à jamais.

CHAPITRE VI.

Campagne de Théodore et d'Alexis Orloff. — Les Russes évacuent la Morée. — Incendie de la flotte ottomane à Tchesméh. — Massacres commis par les Albanais. — Les Turcs appellent les guerriers chrétiens pour chasser ces barbares du Péloponèse. — Aly Tébélen. — Nouvelles intrigues des Russes. — Guerre de Souli. — Naissance de la marine grecque. — Occupation des îles Ioniennes par l'armée française.

Les rapports de Papas-Oglou, confirmés par les discours d'un jeune ukrainien, nommé Tamara, firent enfin triompher, dans le conseil de Pétersbourg, les projets d'Orloff et les vues secrètes de l'impératrice. On équipa à la hâte deux escadres composées de vieux vaisseaux à demi-ruinés par le temps. On accepta les services de plusieurs officiers de la marine anglaise, parmi lesquels se distinguaient les commodores Gregg et Elphinston. Alexis et Théodore Orloff, frères du favori, passèrent à Venise pour soutenir les intrigues du Thessalien et donner plus de poids à ses démarches. Alexis, l'un des personnages les plus considérables de la Russie, était à-la-fois ignorant, féroce et présomptueux; autrefois soldat dans les gardes, il avait conservé au faîte des grandeurs tous les vices du rang obscur d'où il s'était élevé. Théodore, plus jeune, avait pu,

pour acquérir de l'instruction, mettre à profit la splendeur de sa famille. Il était bouillant, enthousiaste, et dans cet âge où les souvenirs de l'histoire échauffent l'imagination. Il croyait retrouver sur le sol de la Grèce les héros de Plutarque, les monumens de Pausanias et la réalisation des récits de Thucydide; charmé de sa mission, il hâtait de ses vœux des préparatifs trop lents à son gré. Déjà un grand nombre d'Esclavons, de Dalmates et de Sept-insulaires, tous sujets de Venise, une multitude d'officiers russes accouraient en Italie sous divers prétextes, pendant que de nouveaux émissaires annonçaient aux Grecs l'arrivée prochaine des secours qu'on leur avait promis, et les enrôlaient.

Ce fut sur ces entrefaites que la guerre éclata entre la Porte et la Russie : tous les Grecs furent aussitôt désarmés dans toute l'étendue de l'empire Ottoman, et les barbares ne voulurent croire à l'existence de la flotte des Moscovites dans la Méditerranée que lorsque cette flotte parut sur les côtes du Péloponèse.

Théodore Orloff ayant joint une division de la première escadre à Mahon, essaya de pénétrer à Malte, où son frère Alexis devait se trouver avec le reste des vaisseaux; mais le grand-maître ferma ses ports aux Russes, qui prirent la route du Péloponèse. Il y avait sur chaque navire un marin de l'île de Miconi, pour servir de pilote dans l'Archipel; ces marins conduisirent Théodore sur les côtes de Messénie, et il entra le 28 février (1770) dans le

port de Bétylo. Une frégate russe, portant cinq ou six cents Monténégrins, y était arrivée la veille, et les Péloponésiens, étonnés de voir flotter chez eux un pavillon jusqu'alors inconnu, attendaient avec anxiété ce qu'il en résulterait pour eux.

Cependant Théodore n'avait avec lui que trois vaisseaux, deux frégates, et à peine un bataillon de troupes de débarquement. Il avait à bord des armes et plusieurs caisses d'uniformes russes pour vêtir les Grecs et faire illusion aux Ottomans. La faiblesse de cette escadre diminua de beaucoup la confiance des Péloponésiens, et quoique Mavro Michali se hâtât de se présenter à Théodore, de lui promettre l'assistance des Maniotes, en lui exprimant son indignation de ce que sa signature avait été contrefaite dans le rapport de Papas-Oglou, il était aisé de se convaincre qu'il ne comptait nullement sur le succès d'une entreprise si mal commencée. Il conseilla aux Russes de marcher aussitôt sur Coron; mais Orloff attendit et manqua l'occasion favorable. Il forma deux corps des Grecs rassemblés autour de lui à Bétylo; un reçut l'ordre de se diriger sur Sparte par le Magne, où les guerriers de Mavro Michali devaient le joindre; l'autre se porta sur la ville d'Arcadia par Calamata, et prit en passant le Proëstos Benaki, qui feignit de se rendre à la force, avec une troupe de paysans Grecs, armés en partie à ses frais. Enfin, après ces longues dispositions, Théodore vint mettre le siége devant la citadelle de Coron.

Les Turcs avaient eu le temps de se reconnaître. Ils opposèrent plus de résistance qu'on ne s'y était d'abord attendu. Les Grecs de la ville, exposés au feu des batteries de la forteresse, n'osèrent pas se déclarer, et les Russes, trop peu nombreux pour tenter un assaut, s'épuisèrent en efforts aussi maladroits qu'inutiles.

Dans l'intervalle, la division qui s'avançait dans la plaine de Sparte avec douze Russes à sa tête et une quarantaine de Maniotes revêtus du costume moscovite, pénétrait dans la ville de Misitra et recevait la capitulation des habitans Turcs, au nombre de quinze cents. Ces malheureux se réfugiaient dans l'évêché, sous la protection de Psaros, jeune myconiote (auquel Théodore avait confié le commandement de l'expédition) quand une tribu de Maniotes fondant tout-à-coup sur la ville, escalada la citadelle et commença le massacre. Les Turcs, égorgés ainsi au mépris de la foi jurée, se sauvèrent dans l'église; on allait achever de les exterminer; mais l'archevêque, à la tête de son clergé, parvint à arrêter la fureur des montagnards; c'était la première fois que le sang coulait dans le Péloponèse. Mais la vengeance et le fanatisme devaient bientôt le répandre par torrens. Misitra fut sur le point d'être mise au pillage par les terribles Maniotes : ils enfoncèrent quelques maisons, passèrent au fil de l'épée les malheureux Grecs qui voulaient les défendre, et consentirent enfin à entrer à la solde de Psaros, qui s'érigea en gouverneur de la province.

L'autre troupe commit des excès plus révoltans encore. Les Turcs et les Grecs furent également maltraités, et la ville d'Arcadia, effrayée des dévastations qui précédaient la marche de ces prétendus libérateurs, se rendit sans coup férir. La garnison turque sortit de la citadelle pour être transportée par mer dans une île désignée, et les greco-russes demeurèrent maîtres du pays. Sur ces entrefaites, des bandes de Zantiotes, de Leucàdiens et de Céphalaniotes arrivaient dans le Péloponèse sur des radeaux et de frêles embarcations, et même sur des vaisseaux achetés ou frétés à leurs dépens. Ces émigrations, que l'or ou les intrigues d'Orloff avaient provoquées, couvrirent promptement l'Arcadie, l'Élide et l'Achaïe d'une multitude dévorante qui pillait indifféremment les maisons grecques et les tchiftlicks turcs (1). Un détachement de Céphalaniotes s'empara de Gastouni, dont la garnison musulmane s'était retirée à Patras; une seconde colonne vint, au nom de l'impératrice Catherine, sommer le commandant du fort de cette dernière place de se rendre à discrétion. Mais celui-ci reconnaissant des Grecs sous l'habit russe, répondit seulement: « Qu'on me montre un véritable Russe, et j'ouvre les portes de la citadelle. » Missolunghi, à l'embouchure du golfe de Lépante, se déclara pour les nouveaux venus, après qu'un petit nombre de familles musulmanes qui s'y trouvaient eurent pris la

(1) Maisons de campagne.

fuite, averties par la charité d'un primat. Corinthe et Athènes, pour se soulever, demandaient qu'on envoyât un vaisseau dans leurs parages; mais Théodore qui n'avait pu se rendre à un vœu semblable exprimé par les habitans de Missolunghi, même après qu'ils eurent pris parti pour lui, dut encore négliger l'occasion de fortifier sa cause par l'appui de ces deux cités.

Cependant le général russe Annibal, Africain de naissance, venait de soumettre la ville et les châteaux de Navarin. Théodore établit sa flotte dans la rade de cette place, le port de Bétylo n'étant ni sûr ni commode pendant la mauvaise saison. Le comte Alexis entra dans la rade de Coron, avec trois vaisseaux de soixante et trois frégates de vingt canons. Il y avait déjà deux mois que son frère occupait le Péloponèse. Alexis, jaloux d'avoir été prévenu, et craignant de se voir ravir l'honneur de l'expédition, se hâta de désapprouver tout ce qu'avait fait son frère; il ordonna la levée du siége de Coron, et les infortunés Grecs de cette ville et de tous les lieux environnans, se virent ainsi abandonnés à la rage des Turcs. Une partie de cette population éplorée suivit les troupes russes; les autres se cachèrent dans les montagnes : ceux qui restèrent dans leurs maisons y furent massacrés après la retraite de l'armée impériale.

Alexis épuisait les trésors d'un Grec de Janina, établi à Venise, où le commerce de la banque l'avait prodigieusement enrichi. Cet homme, nommé

Maruzzi, fier du titre de marquis que l'impératrice lui avait accordé, aurait sacrifié sa famille, ses amis, ses commettans et lui-même à sa vanité et à l'ambition de sa protectrice. Mais vainement versait-il l'or à pleines mains dans les coffres d'Alexis, les affaires de celui-ci étaient maintenant désespérées. Il n'avait pas huit cents soldats avec lui, tandis qu'on s'était attendu à voir une armée, et que Papas-Oglou avait promis davantage encore. Alexis essaya de renouer les intrigues du Thessalien; les primats et les évêques, effrayés de la faiblesse des Moscovites, cherchèrent des prétextes pour temporiser, et aucune des villes où précédemment on avait, à grands frais, entretenu des intelligences, n'arbora l'étendart de la révolte. Déjà Théodore s'était brouillé avec Mavro Michali, et s'était ainsi privé de la puissante coopération des Maniotes. On cite la réponse de ce fier républicain au courtisan moscovite, qui lui parlait avec la même arrogance qu'à ses domestiques ou à ses soldats: « Eusses-tu à tes ordres toutes les armées de ta souveraine, lui dit le Spartiate, encore ne serais-tu qu'un esclave; et moi, chef d'un peuple libre, la destinée m'en rendît-elle le dernier homme, ma tête aurait encore plus de prix que la tienne. » Après cette rupture, aussi imprudente que malheureuse, il ne restait plus aux Russes qu'à soulever tous les Grecs de l'intérieur des terres pour se composer des forces numériques imposantes; mais Alexis reconnut bientôt que le prestige était évanoui. Il envoya cinq cents

hommes contre la citadelle de Modon, espérant que l'éclat de cette entreprise ramènerait la confiance chez les Péloponésiens. Modon fut prise; mais cette victoire, que ses émissaires firent sonner bien haut, ne changea rien à la disposition des esprits.

Le généralissime des Russes pensait qu'il viendrait facilement à bout des garnisons turques disséminées dans les places des provinces maritimes (1770), s'il parvenait, de gré ou de force, à faire déclarer en sa faveur les villes du centre de la presqu'île. Dans cette persuasion, il ordonna à Psaros, qui se tenait toujours à Misitra, de marcher avec toutes ses troupes contre Tripolitza, siége ordinaire du gouvernement de la Morée. Cette ville, aussi forte par sa position que par ses ouvrages de défense, servait de refuge à la plupart des Turcs voisins; ils y étaient accourus en grand nombre, et semblaient y former une garnison inexpugnable. Psaros établit néanmoins ses batteries devant les murs d'enceinte de Tripolitza; mais tout-à-coup la face des événemens fut changée. En peu de jours la fortune des Russes s'éclipsa sans retour, et le malheur des Grecs devint aussi grand qu'il pouvait l'être.

Arraché de sa léthargie par l'invasion du Péloponèse, le divan avait enfin pris des mesures propres à mettre un terme aux succès des troupes de la czarine. Une armée considérable s'avançait contre elle en Moldavie, et une flotte de vingt vaisseaux de haut bord et d'un plus grand nombre de navires du second ordre, sortait des Dardanelles pour se

rendre dans la mer Égée. En même temps, les Albanais ayant appaisé sans peine le soulèvement des Monténégrins et les émeutes partielles des Chimariotes, pillaient Missolunghi, brûlaient Patras, et se présentaient devant Corinthe. Cette ville reconnaissant la faiblesse et l'impuissance d'Orloff, n'avait pas voulu se déclarer. Les Albanais ne s'arrêtèrent point, et marchèrent aussitôt sur Tripolitza.

Cependant Psaros, qui commandait à Misitra, s'était avancé par l'ordre d'Alexis, et dressait alors ses batteries contre les murs de Tripolitza. Les Albanais fondent sur la troupe, la dispersent, massacrent les Russes sur les affûts de leurs canons, et rentrent dans la ville pour y verser le sang de trois mille Grecs de tout sexe et de tout âge. Bientôt le supplice de l'archevêque et de cinq autres ecclésiastiques soupçonnés de secrètes intelligences avec Orloff, fut le prélude de nouveaux assassinats. Un grand nombre d'infortunés périrent dans les campagnes, et les Albanais laissèrent partout d'horribles traces de leur passage. Les Dulcignotes incendiaient Patras, Missolunghi, Anatoliko, pendant que l'intérieur du Péloponèse se couvrait de ruines. Le moment de la destruction semblait approcher pour les Grecs, et plusieurs bandes de paysans armés volèrent au-devant des Turcs pour implorer leur pitié et s'absoudre de leur rébellion. On jeta à cette époque les fondemens de ces affreuses pyramides de têtes humaines, qui subsistaient encore il y a quelques années aux environs de Tripolitza.

Orloff avait peut-être le sang-froid et la résolution nécessaires à un conspirateur; il n'avait pas une seule des qualités qui distinguent le général. Dès qu'il apprit les revers de Psaros, la marche des Albanais, l'approche de la flotte ottomane qui faisait voile sur le golfe d'Argos, il perdit tout-à-fait courage. Quelques primats grecs étaient venus le joindre à Navarin; mais découvrant eux-mêmes combien leurs espérances avaient été vaines, ils s'efforcèrent de désabuser leurs compatriotes, et leur conseillèrent de fuir dans les montagnes, de se réfugier dans les îles pour ne pas tomber victimes de la vengeance des Barbares. Les Russes n'avaient plus auprès d'eux que des femmes, des enfans, un petit nombre de Maniotes attachés au sort de Benaki, et cette multitude d'agens, d'émissaires et de créatures que les intrigues de Papas-Oglou avaient ou persuadés, ou corrompus. Sur ces entrefaites, une division navale sous les ordres du commodore Elphinston, venait renforcer la flotte moscovite; mais Orloff avait déjà pris la funeste détermination de quitter le Péloponèse. Les Albanais marchèrent sur Coron, cette ville que Théodore n'avait pu soumettre. Ils furent arrêtés au défilé de Nisi par le brave Mavro Michali, qui, oubliant combien il avait eu à se plaindre des chefs russes, les prévint que l'ennemi s'avançait: « Venez à mon secours si vous voulez; sauvez-vous si vous avez peur, leur dit-il; je tiendrai assez long-temps pour que vous puissiez faire l'un

ou l'autre. » Tous ses Maniotes succombèrent; il se défendit pendant trois jours dans une maison en ruine, avec vingt-trois guerriers, contre une armée de cinq mille hommes. Enfin il restait seul avec son jeune fils quand les Turcs mirent le feu à sa dernière retraite. Il en sortit alors, et les Ottomans ne purent cacher leur admiration à la vue d'un vieillard blessé et d'un enfant qui leur opposaient une résistance si opiniâtre. Quels succès ne devait-on pas espérer avec des hommes de ce caractère, s'ils eussent été conduits par d'autres chefs que les Orloff!

Le Magne fut dévasté; toutes les campagnes voisines de Coron furent jonchées de cadavres. Les Russes assiégeaient Modon; ils se virent enveloppés de toutes parts. Forcés dans leurs retranchemens, chassés de position en position, ils laissèrent le terrain couvert de leurs morts, et abandonnèrent toute leur artillerie, consistant en trente-huit canons de gros calibre, trois mortiers et quatre pièces de campagne. De huit cents soldats envoyés par Alexis sur la côte, à peine deux cents parvinrent à s'échapper; plus de cinq mille Grecs de la ville et des campagnes les suivirent dans l'espoir d'entrer avec eux dans Navarin; mais en arrivant sous les murs de la place, ils furent cruellement déçus; Orloff n'en fit ouvrir les portes que pour recevoir ses compatriotes. Déjà il avait été inexorable pour une nombreuse population qui était venue se placer sous la protection du canon des remparts; il

n'accueillit pas mieux les nouveaux venus. Il livra lui-même au coutelas des Albanais cette multitude éperdue, qui, étendant vers lui des mains suppliantes, s'écriait : « Vous avez promis de nous affranchir, accordez-nous du moins un asile. » Malheureux Hellènes, que ne vous fut-il donné plutôt de connaître l'égoïsme de cet esclave du Nord, et la politique atroce du divan de Pétersbourg!

Cependant les colonnes victorieuses débouchaient dans les plaines environnantes; on découvrait les tourbillons de leur cavalerie; on voyait au loin les clartés de leurs flammes incendiaires; on entendait leurs cris de rage et les accens du désespoir de leurs victimes. Dans ces momens affreux où la mort planait sur les têtes de cette foule de chrétiens abusés par les promesses des Russes, Orloff, ses officiers et ses soldats contemplaient du haut des remparts la scène de désolation qui était leur ouvrage; ils souriaient avec une abominable indifférence aux angoisses terribles de plusieurs milliers d'hommes qui allaient périr, et qu'il leur eût été facile de sauver (1). Enfin, comme le danger devenait de plus en plus pressant, et que le cruel agent de Catherine, ainsi que ses compagnons, ne répondait plus à d'instantes prières que par des sarcasmes, huit mille péloponésiens, hommes, fem-

(1) Rulhières, *Hist. de Pologne*, tom. III, pag. 425 et 426.

mes et enfans, se jettent pêle-mêle dans des bateaux attachés à la rive, et se dirigent vers l'île de Sphactérie, immortalisée dans les temps anciens par l'héroïsme de trois cents Spartiates. Les flots engloutirent quelques embarcations, et trois ou quatre mille Grecs, arrivés sur l'écueil sans eau ni provisions, y demeurèrent exposés à tous les tourmens d'une lente agonie, tandis que, pour accroître l'horreur de leur position, la mer apportait sous leurs yeux les cadavres de leurs épouses, de leurs amis, de leurs parens. Pendant cet affligeant désastre, l'impitoyable Orloff songeait sérieusement à s'éloigner. Il n'écouta ni la voix des évêques qui le conjuraient de différer son départ, ni les représentations de Benaki et de Papas-Oglou, qui s'efforçaient de lui faire comprendre qu'une victoire navale pouvait tout d'un coup rétablir ses affaires. Ils savaient que son frère Théodore, avec quelques navires, était allé se joindre à la petite escadre d'Elphinston; et il leur semblait vraisemblable que ces deux chefs, par l'habileté de leurs manœuvres et la valeur de leurs équipages, triompheraient de la supériorité numérique du capitan-pacha. Ils n'oublièrent aucune des raisons capables de décider Orloff à attendre l'issue d'une lutte qu'ils croyaient devoir leur être favorable. Il fut sourd à tout ce qu'ils alléguèrent pour le retenir, et, le 8 juin, il mit à la voile, après avoir fait embarquer à la hâte ses blessés et quelques centaines de Grecs, parmi lesquels se trouvaient les évêques de Coron,

de Modon, de Patras et de Calamata. Avant de quitter Navarin, il avait fait charger les mines, dans le dessein de la détruire avec les Albanais vainqueurs. Il ne vit pas s'accomplir ce projet, et le regret de n'avoir pas réussi, fut le seul qu'il emporta en abandonnant une terre bouleversée par ses intrigues. Il passa à proximité de Sphactérie, et ne put s'empêcher d'abaisser ses regards sur ce petit espace où son inhumanité avait amoncelé tant de misères; mais à la vue de la plus déplorable détresse, il n'éprouva ni compassion, ni remords, et il ne lui vint pas même dans la pensée de jeter sur cette plage quelques vivres et un peu d'eau. Papas-Oglou et Benaki le suivirent; le premier mourut bientôt après; le second fut transporté à Pétersbourg, où il alla pleurer son ambition, ses malheurs, la perte de sa famille et de ses immenses richesses.

Dès que les Russes eurent appareillé, les contrées qu'ils avaient délaissées furent mises à feu et à sang. Qui pourra jamais énumérer les maux qui fondirent sur les Grecs dans ces tristes conjonctures? Le Péloponèse, l'Argolide, l'Éleuthéro-Laconie, se ressentent encore des blessures profondes qu'ils reçurent dans ces jours de calamités. Une division de Dulcignotes, peuplade la plus belliqueuse et la plus féroce de l'Albanie, ravagea les fertiles campagnes de Patras, les vallées de Calavryta, les rives de l'Alphée, et les bocages de l'Arcadie; tout l'ancien territoire des Achéens,

d'Héraclée à Corinthe; de Sycione à Mégalopolis, ne présenta plus que l'aspect d'un horrible désert couvert de cendres et de morts. La population entière fut exterminée; les générations confondues dans une ruine commune, disparurent anéanties : des cités qui jusqu'alors avaient bravé les âges et les révolutions, tombèrent sous les coups des schypetars de Dulcino, et l'on montre encore aujourd'hui les vestiges épars de plusieurs d'entre elles : Patras, consumée par un incendie de trois jours, n'exista plus qu'en souvenir; et ce ne fut que quelques années après, qu'une autre génération fonda une ville nouvelle sur l'emplacement de l'ancienne.

Tandis qu'Orloff sortait de Navarin, Elphinston avait attaqué la flotte ottomane dans le golfe d'Argos. L'audace de cet Anglais avait jeté l'épouvante parmi les Turcs. Ils s'éloignèrent précipitamment des rivages de la Grèce, et gagnèrent le golfe Herméen sur les côtes de l'Asie mineure, où ils reçurent des renforts considérables. Leur armée navale se composait alors de sept vaisseaux de guerre du premier rang, de quinze du second, de trois frégates, de plusieurs galères, et d'un grand nombre de bâtimens légers. Avec une ligne aussi imposante, il leur eût été facile de détruire l'escadre russe, qui ne comptait que sept vaisseaux et quelques frégates, s'ils n'eussent été commandés par un homme sans talent et sans vigueur. De tous les officiers qui servaient sous ses ordres, un des

chefs d'escadre, le fameux Hassan-Pacha, qui plus tard devint grand amiral, était seul digne de diriger les opérations; mais ses avis furent méprisés.

Alexis ayant cinglé dans la même direction que son frère, ne tarda pas à se réunir à lui et à la division d'Elphinston. Aussitôt il résolut de courir avec eux à la poursuite des Musulmans. Après l'échec qu'il venait d'éprouver à Navarin, il ne pouvait plus rien attendre que de la victoire. Ses provisions étaient épuisées; la poignée de soldats qu'il ramenait était accablée par les maladies; ses bâtimens étaient endommagés, et il n'y avait pas un seul port dans lequel il pût relâcher pour les remettre en état et les ravitailler. Athènes, l'Eubée, Naxos, Candie, et toutes les îles de l'Archipel, terrifiées par les désastres du péloponèse, repoussaient les agens des Russes et se déclaraient hautement contre eux. Orloff était à la veille de manquer même de munitions, et il n'avait ni refuge, ni magasins, ni arsenaux dans ces mers ennemies; il ne pouvait sortir que violemment d'une situation si critique; et pour ne pas s'exposer à une perte certaine, il avait besoin de maintenir le plus parfait accord entre les chefs de sa marine, lorsque des mésintelligences les divisèrent tout-à-coup. Le Russe Spiritof, intrépide marin, mais sans expérience et sans talent, disputait l'honneur du pavillon amiral au commodore Elphinston; et quoique ce dernier fût réellement le seul capable de commander, Orloff se prononça contre lui.

On ne devait s'attendre à rien moins de la part de ce généralissime ignorant et présomptueux ; l'Anglais éclata en reproches amères, en menaces énergiques, et peu s'en fallût qu'il ne se séparât de l'escadre au moment où elle ne pouvait plus se passer de lui. Cependant, après quelques jours de débats très vifs, les deux amiraux finirent par s'entendre, et les vaisseaux partagés en trois divisions, prirent la route de l'Asie-Mineure. Spiritof conduisait l'avant-garde; Alexis, en qualité de général en chef, devait régler les mouvemens du corps de bataille, et Elphinston guidait l'arrière-garde ; ce fut dans cet ordre que, le 5 juillet, au point du jour, les Russes défilèrent entre les îles Spalmadores, et prirent position en avant et à peu de distance de la ligne ottomane.

Le combat s'engagea presque aussitôt, et malgré la valeur du brave Hassan, malgré les batteries qu'ils avaient établi sur les écueils et sur le Continent, les Turcs durent s'éloigner avec précipitation pour échapper à une ruine complète. Deux vaisseaux enflammés, celui de Spiritof et celui d'Hassan qui s'étaient abordés avec une égale fureur, promenaient sur le golfe un horrible incendie; il était à craindre de le voir se propager. Dans la confusion et le désordre qui suivirent ce premier revers, les musulmans se jetèrent dans la petite anse de Tchesméh, non loin de l'embouchure de l'Hermus, et y demeurèrent entassés sans oser se mouvoir. Ils fortifièrent la langue de terre qui

ferme cette espèce de port, et garnirent d'artillerie les rochers à fleur d'eau dont se hérisse la côte. Deux jours se passèrent en vains préparatifs. Le capitan-pacha était sourd aux conseils d'Hassan, qui, grièvement blessé en défendant son bord, s'était fait transporter sur un autre ; il résolut de ne pas courir les chances d'une nouvelle action : il ne voulut pas que les vaisseaux prissent le large, et cherchant à couvrir sa lâcheté par de futiles raisons, il se fit déposer à terre. Un châtiment terrible devait punir tant de faiblesse et d'impéritie. Pendant la nuit du 8, plusieurs brûlots lancés par les Russes, parviennent jusqu'aux premiers vaisseaux, y mettent le feu, et les flammes gagnant de proche en proche dans un espace trop resserré, dévorent en un instant toute la flotte de Constantinople. Jamais spectacle plus effrayant n'avait étonné ces rivages. Les explosions successives de trente bâtimens de guerre, dont quinze de quatre-vingts canons, annoncèrent au loin cette grande catastrophe, l'une des plus mémorables dans ce genre dont l'histoire fasse mention. Smyrne en fut ébranlée comme par les secousses d'un tremblement de terre; Scio crut toucher à l'heure de sa destruction, et les échos du Pentélique purent révéler aux Athéniens ce qui venait d'arriver.

La nouvelle de ce revers plongea Constantinople dans la consternation; on redoutait d'y voir entrer les Russes par terre et par mer; car déjà l'une de leurs armées était campée sur le Danube, lors-

que la marine du sultan s'abîmait dans les flots Herméens. Elphinston proposa au comte Alexis de s'avancer contre la capitale des barbares, afin de la foudroyer et de terminer ainsi la guerre d'un seul coup; mais le lâche généralissime qui, dans tous les combats, s'était constamment tenu à l'écart sur une frégate, rejeta ce projet hardi dont la réussite était infaillible. Elphinston indigné pénétra avec sa seule escadre dans les eaux du Bosphore, et franchit sans obstacle ce terrible passage des Dardanelles, qu'avant lui on croyait inexpugnable. Il avait juré sur sa tête, à Catherine, de forcer le détroit, et tint parole; mais voyant que pas un des vaisseaux russes ne l'avait suivi, il revira de bord, en insultant aux batteries impuissantes des Turcs. Le bonheur de cette tentative montra tout le parti que les Russes auraient pu tirer de leur victoire, s'ils avaient su la mettre à profit; pour le faire, il ne leur manqua que d'être mieux commandés. Peu de temps après, Hassan, élevé à la dignité de capitan-pacha, vengea à Lemnos la défaite de Tchesméh, et bannit de l'Archipel le pavillon de la czarine. Toute la côte d'Asie fut alors inondée du sang chrétien, et la population grecque de Smyrne paya bien cher le triomphe inutile de Spiritof et la destruction des vaisseaux ottomans (1).

(1) Nous empruntons la plupart de ces détails à l'excellent ouvrage de Rulhières sur l'*Anarchie de Po-*

La paix mit enfin un terme à ces alternatives de succès et de revers : les Russes, oubliant les intérêts de la Grèce et ses malheurs, se contentèrent de la cession de quelques provinces sur la mer Noire, pour retirer leurs armées de la Moldavie, et les porter sur la Pologne. Ils laissèrent aux barbares la faculté d'exercer leurs horribles vengeances sur un peuple qu'ils avaient eux-mêmes entraîné dans l'abîme. Ce ne fut qu'après bien des année que la Porte réussit à éteindre l'incendie que les Orloff avaient allumé dans le Péloponèse. Les Albanais y massacrèrent soixante mille habitans ; ils y firent plus de vingt mille esclaves, et tout ce qui put échapper à leur fureur, se réfugia dans la Thessalie ou dans les îles vénitiennes. Les gouverneurs turcs essayèrent vainement, pendant neuf années, de chasser les schypetars de la presqu'île ; ces guerriers féroces poursuivaient le cours de leurs brigandages, et loin d'obéir aux sommations des pachas du sultan, ils les menacèrent plus d'une fois jusque dans les murs d'Anaply, siége du gouvernement à cette époque de troubles et de désolations. Les Grecs étaient anéantis ; mais la rage non plus que l'avidité des schypetars, n'étaient point encore satisfaites ; ils se jetèrent sur les Turcs eux-mêmes, au mépris des liens d'une même religion qui les unissaient, et se flattant de pouvoir

---

logne : cet historien est le plus exact de ceux qui ont traité ce sujet.

perpétuer en Morée le carnage et l'anarchie comme les Mameloucks le faisaient en Égypte, ils se constituèrent en état de rébellion manifeste contre le grand-seigneur.

Ce dernier excès fit ouvrir les yeux au sultan : il avait pu voir avec indifférence l'extermination, la ruine et l'esclavage de deux cent mille chrétiens; mais une atteinte portée à son despotisme réveilla sa vengeance. Hassan pacha (1779), le héros de Lemnos, fut envoyé dans le Péloponèse avec de pleins pouvoirs ; il devait employer tous les moyens pour rétablir l'ordre dans cette province, et détruire les Albanais par la force des armes, s'ils résistaient à ses sommations. Les premières tentatives de ce général n'eurent aucun succès : il avait affaire à des rebelles enhardis par une longue impunité, et l'on se prépara de part et d'autre au combat. Cependant la Porte n'avait donné à Hassan qu'un petit nombre de soldats : la Thessalie et la Macédoine, désolées par le passage continuel des hordes albanaises qui retournaient dans leur patrie avec les dépouilles de la Morée, ou qui accouraient dans la presqu'île pour s'y enrichir, étaient hors d'état de lui fournir une armée. Dans cette détresse, il appela auprès de lui les chefs d'Armatolis chrétiens, du Cyllène et du Ménale, les bandes du Magne et les Dervindgys de l'Attique et de la Corinthie (1). Ces braves, que les Albanais

(1) Les Armatolis étaient des tribus de guerriers

n'avaient pu forcer dans les montagnes, attendaient impatiemment l'heure de la vengeance : Colocotroni fit entendre le cri de guerre sur les sommets du Lycée, et des myriades de Kleftis sortirent comme par enchantement de ces retraites inaccessibles. Vaincus d'abord par les troupes d'Hassan, exterminés ensuite par les montagnards, auxquels le séraskier (1) fournissait des armes et des munitions, les Albanais périrent jusqu'au dernier, et leurs têtes, amoncelées devant les portes de Tripolitza sur les ossemens des chrétiens qu'ils y avaient entassés eux-mêmes, formèrent ces hideuses pyramides dont on voyait les restes en 1819. Un chant des montagnes rappelle encore la victoire des Kleftis et les revers des Schypetars. « O chrétiens terribles, laissez boire les braves, et vous les tuerez ensuite, » s'écriaient-ils sur les bords du Cérynite, lorsque, serrés de près par l'infatigable Colocotroni, en butte à tous les maux et tourmentés par une soif ardente, ils ne se sentaient plus ni la force de combattre, ni le courage de fuir. L'une des gorges du mont Olenos a reçu le nom de *Défilé*

chrétiens établis dans l'Étolie : chaque tribu obéissait à un capitaine; un rescrit impérial de Soliman fixe le nombre de ces capitaineries à quatorze seulement. Les Dervendgis (gardes des défilés) veillaient à la sûreté des routes de montagnes sous l'inspection des Turcs : ils étaient également choisis parmi les Grecs.

(1) Séraskier, général ottoman.

du massacre, parce qu'un grand nombre d'Albanais tombèrent dans cet endroit sous les coups des Kleftis. Bientôt le Péloponèse, délivré de ses dévastateurs, recouvra le petit nombre de ses enfans qui avaient échappé à tant de désastres. Le visir turc promit à tous l'oubli du passé; il tint parole; mais le brave Colocotroni, qui venait d'assurer la victoire aux Osmanlis sur les Albanais, fut presque seul excepté de cette amnistie générale. On se saisit de sa personne par une horrible trahison, et le héros mourut dans les supplices, pour avoir servi avec trop de zèle la cause d'un barbare (1). Cependant le sol était infecté depuis long-temps par les miasmes putrides qu'exhalaient tant de cadavres demeurés sans sépulture : un nouveau fléau vint disputer au Péloponèse les tristes débris de sa population, et les ravages d'une peste affreuse qui dura cinq ans, complétèrent ces scènes d'horreur, la désolation de la Grèce et l'anéantissement de ce qu'elle comptait encore d'hommes intrépides et généreux.

Sur ces entrefaites, un homme, qui devait bientôt étonner le monde par la grandeur de sa fortune, la multiplicité de ses crimes et l'éclat de sa chute, commençait sa carrière politique dans la Thessalie. Aly, fils de Véli, fils de Mouctar, bey de Té-

(1) Ce Colocotroni est le père de celui qui vient de s'immortaliser dans la guerre de l'indépendance.

bélen en Épire, après avoir long-temps exercé le métier de brigand dans sa patrie, venait d'obtenir la charge de *dervendgy-pacha* ou *grand-prevôt des routes*, avec le sangiac de Thessalie (1). Une âme profondément dissimulée, un caractère facile, une ambition sans bornes, une avidité insatiable, des inclinations féroces, des vues qui n'auraient pas manqué d'une certaine élévation, si elles n'avaient pas eu toujours pour but sa propre fortune, de l'éloquence et le don de la persuasion avec le cœur le plus perfide et le plus corrompu, offraient dans ce personnage la réunion monstrueuse de tous les vices et des qualités qui peuvent les rendre dangereux. Aussi lâche que cruel, aussi ignorant que présomptueux, Aly n'aurait été partout ailleurs qu'un de ces scélérats obscurs destinés à effrayer le crime naissant par la terreur de leurs supplices; mais en Turquie, où la bassesse conduit aux honneurs, où les attentats les plus révoltans passent quelquefois pour des vertus, où les dignitaires de l'état se soutiennent par la fraude après s'être élevés par des assassinats, un homme du caractère d'Aly devait prétendre à tout et monter rapidement au faîte des grandeurs. A force d'intrigues et de corruption, il parvint à se faire nommer

(1) *Sangiac*, mot turc, correspond à celui d'étendard dans notre langue. *Baïrac*, drapeau, désigne les enseignes particulières de chaque orta des janissaires.

au sangiac de l'Épire, et son histoire se trouve liée à celle de la Grèce, dès le moment où il arbora ses queues sur le château de Janina. Si quelque chose peut diminuer l'horreur qu'inspire un tyran devenu le fléau de la société, ennemi de toute morale, effarouché des vertus des autres, et toujours prêt à répandre le sang plutôt par goût que pour obéir aux lois d'une abominable politique, assassin, parricide, implacable dans ses vengeances, et n'oubliant rien que les services qu'il récompensait par la plus noire ingratitude, Aly-Pacha jouirait peut-être de cet avantage aux yeux de la postérité : elle pourrait lui pardonner une partie de ses crimes, en faveur de l'influence qu'il exerça sur les destinées de la Grèce; et quoiqu'en aidant les chrétiens, il crût ne travailler que pour lui seul, on aimerait encore à voir, dans ce grand coupable, l'agent principal de la régénération des Hellènes.

La fortune des Russes venait d'acquérir un nouvel éclat, et l'ambition de Catherine, augmentée par ses succès en Pologne et par les conseils de Potemkin, ne connaissait plus de bornes. Il fut bientôt question d'occuper une seconde fois les provinces de la Grèce, et de nouveaux émissaires parcoururent encore le Péloponèse et les îles; mais le souvenir récent des intrigues d'Orloff et de l'abandon où il avait ensuite laissé tous ceux qui s'étaient associés à ses projets, inspirèrent aux Grecs une juste défiance : ils ne promirent rien, et les efforts de la

Russie n'entraînèrent dans son parti qu'un petit nombre d'hommes sans crédit et sans influence. Il est vrai que si la masse de la population demeurait inaccessible aux séductions de la czarine, une multitude de chrétiens, assez heureux pour atteindre ses états, exploitaient à leur avantage sa bienveillance politique. On vit des colonnes entières de Grecs macédoniens, de Thraces et de Valaques, franchir le Danube avec le clergé à leur tête, et recevoir dans le camp des Russes l'accueil le plus distingué : on leur prodiguait les grades dans les armées de terre et de mer ; on les plaçait dans les administrations, et ceux qui retournaient dans leur patrie pouvaient y étaler aux yeux de leurs compatriotes les magnifiques témoignages de la prédilection de l'impératrice. Il venait d'être conclu (1779), avec le grand-seigneur, un traité par lequel il était permis aux marins grecs d'arborer le pavillon moscovite et de s'affranchir par ce moyen de la domination ottomane ; les provinces de Valachie et de Moldavie se trouvaient également sous la suzeraineté des Russes, et ceux-ci pouvaient reconnaître à leur gré, pour sujets de leurs souverains, tous les Grecs qui voudraient prendre le costume russe. C'est à la suite de cette étrange convention que les îles d'Hydra et d'Ypsara, à peine connues par le cabotage qu'elles faisaient sur les côtes, armèrent tout-à-coup de plus grands navires, et portèrent le pavillon russe, depuis Kerson jusqu'à Gibraltar. Quelques Grecs non avoués de leurs

compatriotes, et se donnant pour les organes des vœux du Péloponèse, présentèrent à Catherine une pétition, dans laquelle l'église d'Orient semblait l'appeler à son secours (1789); et le primat de Vistozza, Sotiri, profita du retour de ces prétendus ambassadeurs pour engager les Souliotes à commencer une guerre qui devait bientôt devenir générale (1).

Malgré toutes ces tentatives, la Grèce demeura paisible et recueillie en elle-même dans l'attente des grands événemens qui se préparaient. Elle n'ignorait pas qu'il lui manquait beaucoup de choses encore pour conquérir la délivrance, et l'essai malheureux qu'elle venait de faire des secours étrangers, ne lui prouvait que trop que, dans une nouvelle crise, elle ne devait compter que sur elle-même. Toutes les vues de la nation furent dès-lors tournées vers les entreprises commerciales; les riches consacrèrent leur fortune à l'éducation de leur famille, et les capitales de l'Europe commencèrent à se peupler de jeunes Hellènes avides de

(1) Cette pétition, présentée à l'impératrice, porte la date du mois d'avril 1790 : elle était signée par Pano Kyris, Christos Lazotis et Nicolas Pangalos. Ce dernier, natif de Zéa, y exerça dans la suite les fonctions d'agent de Russie, que ses fils y remplissaient encore avant la révolution. Nous tenons de l'aîné, consul de France et de Russie à Zéa, la plupart de ces détails.

sciences et de lumières, aptes à tous les genres d'étude et disposés à mériter toute espèce de gloire.

Sur ces entrefaites, on vit éclater les premiers symptômes des convulsions politiques qui allaient agiter la France, et, par suite, le monde entier. La Grèce sourit à l'espoir de renaître sous les auspices des Français, et, quoique cette grande révolution ne dût lui être d'aucun secours, elle entrevit aisément les avantages sans nombre qu'elle devait en tirer pour son commerce et sa splendeur. Venise chancelante était oubliée, et ses possessions de l'Adriatique semblaient attendre le joug d'un nouveau maître. L'Italie, en proie au despotisme d'une multitude de princes, languissait impatiemment dans un servile repos : ses peuples accéléraient, par leurs vœux, la régénération de la France, d'où la leur allait bientôt dépendre ; et, dans cette fermentation générale, il était sans doute permis aux Grecs d'espérer que les couleurs d'un peuple libre apporteraient jusqu'à eux la civilisation, l'indépendance, la liberté et la patrie.

En attendant ces résultats si vivement désirés, l'homme de Tébélen, Aly-Pacha, que nous avons déjà fait connaître, parvenu de forfaits en forfaits à réunir, sous sa domination, la plupart des tribus belliqueuses de l'Albanie, tourna ses armes contre la Selleïde. Déjà les Souliotes, attaqués par ce visir ambitieux, s'étaient couverts de gloire : une campagne avait assuré leur triomphe et la honte

de leur ennemi. Ces montagnards, avec plus de vertus et le même courage, auraient sans peine consolidé leur indépendance, et la Porte se serait probablement prêtée à leur accorder des garanties; mais ils n'avaient rien de ce qui est le résultat d'une bonne organisation politique. L'ivresse du succès leur fit perdre de vue l'instabilité de la fortune; la légèreté de leur caractère les précipita bientôt dans les piéges que le perfide Aly creusait sans cesse sous leurs pas. Il parvint à attirer auprès de lui une troupe de soixante-dix de ces guerriers braves, mais irréfléchis, en leur offrant une solde considérable pour l'accompagner dans une expédition qu'il méditait contre Argyro Castron; le jour même de leur arrivée dans son camp, il les fit désarmer et les chargea de chaînes, ainsi que l'intrépide Tzavellas, leur chef. Le tyran crut alors pouvoir, à la faveur de ce stratagême, soumettre les rochers de Souli. Un des Souliotes qu'il venait d'enchaîner s'échappe de ses mains, franchit la Thyamis (1) à la nage, au milieu d'une grêle de balles, et vient porter à ses compatriotes la nouvelle de la marche et des attentats du visir. L'audace de cet homme sauve la patrie. On court aux armes; les défilés sont garnis de soldats, bouillans de fureur et guidés par la soif de la vengeance.

---

(1) La Thyamis, ou Velchis, coule dans la Molosie, au nord-ouest de Janina.

Aly, s'attendant à égorger des hommes sans défense, s'éloigne glacé d'effroi, et le lâche recule sans combattre devant une poignée d'hommes qui n'avaient à lui opposer que leur désespoir.

Nous ne suivrons pas les Souliotes dans les combats héroïques, d'où ils sortirent tant de fois vainqueurs ; nous ne dirons pas la vaillance de leurs guerriers, les hauts faits de leurs amazones, parmi lesquelles brillaient au premier rang Moscho, épouse de Tzavellas, et Caïdo, la plus célèbre des femmes de Souli. Trois ans de guerre et de représailles valurent aux Souliotes un nouveau degré de splendeur et de réputation. Le perfide Aly leur rendit ceux de leurs frères qui étaient entre ses mains par la plus odieuse des trahisons (1792) ; et Tzavellas, échappé le premier des prisons de Janina, au moyen d'une ruse, mourut épuisé de fatigues, mais pas encore rassasié de vengeance : il légua à son fils, Photos, le soin de punir le satrape, en lui recommandant de partager son amour entre sa mère et la patrie.

Pendant qu'Aly-Pacha poursuivait le cours de ses brigandages, une accusation capitale, dirigée contre lui, faillit mettre un terme à ses débordemens et à sa vie. Il se justifia par un crime (1), et

(1) Le divan était en possession de plusieurs lettres

gagnés par ses artifices ; les Armatolis de l'Étolie, croyant de bonne foi que ce monstre travaillerait à l'affranchissement de la Grèce, se réunirent sous ses drapeaux. Il parvint à séduire le brave Paléopoulo, qui joue un grand rôle à cette époque, et l'acquisition de cet homme assura le succès de la plupart de ses coupables expéditions.

Ainsi la Grèce, abusée par de fausses illusions, flottait partagée entre les Russes et le visir de Janina : elle avait le sentiment confus de sa prochaine régénération, sans qu'elle pût encore prévoir par quelle voie elle parviendrait à s'affranchir. Alors les colonnes françaises victorieuses sur le Rhin, sur l'Escaut et au-delà des Alpes, s'avancèrent dans l'Italie, précédées par la terreur dont étaient saisis

revêtues de la signature d'Aly-Pacha, et qui prouvaient ses intelligences avec les Russes : un capidgybachi fut dépêché vers le satrape pour le punir ; mais celui-ci parvint, à force de menaces et de caresses hypocrites, à persuader à un malheureux Grec de se déclarer l'auteur de ces lettres : il l'obligea même à jurer en plein tribunal qu'il avait contrefait la signature du pacha par un abus de confiance. L'exécrable Aly fit mettre à mort cet infortuné pour récompenser son servile dévouement et s'assurer de son silence. C'est ainsi qu'il reconnaissait les services et qu'il payait ses créatures. (*Voyez* Pouqueville, *Histoire de la Grèce*, tom. Ier.)

les princes des maisons d'Autriche et d'Espagne, et par l'espérance qu'embrassaient les peuples qu'ils gouvernaient. Venise ignorant encore que son existence future dépendait de sa conduite dans ces momens d'exaltation, où toutes les formes anciennes dans la constitution des empires semblaient devoir succomber devant l'énergie d'un système nouveau, Venise osa braver la France, et l'ombre de cette vieille république s'évanouit sans retour. Toutes ses possessions continentales et maritimes furent aussitôt occupées par les soldats que conduisait Bonaparte, et le général Gentili entra à Corfou vers la fin de juillet (1797). Leucade, Céphalonie, Zante, Ithaque et Cérigo; les arrondissemens de Butrinto, Parga, Prévésa et Vonizza, reçurent en même temps des garnisons françaises. La joie des Grecs était au comble; ils saluèrent les Français comme des libérateurs; heureux s'ils n'eussent pas bientôt changé d'opinion à leur égard! Le traité de Campo-Formio assura à la république française toutes ses conquêtes sur l'Adriatique; mais cette république ne devait pas les conserver long-temps.

Une alliance aussi monstrueuse qu'impolitique unissait alors contre la France les ennemis les plus acharnés: les Russes et les Turcs marchèrent contre ses soldats pour les expulser de la Grèce (1798). Les bienfaits de leur apparition n'avaient pas encore inspiré une assez longue reconnaissance aux

Grecs pour leur faire oublier la Russie sur laquelle ils comptaient toujours, malgré leurs sanglantes déceptions. Dès qu'ils virent une flotte moscovite manœuvrer sur leurs rivages, ils se déclarèrent en sa faveur et concoururent eux-mêmes aux désastres des guerriers de la liberté. Aly-Pacha attaquait, sur ces entrefaites, les troupes du camp retranché de Nicopolis et de la citadelle de Prévésa. Après des prodiges de valeur, trahis, abandonnés et réduits à un petit nombre, les braves de l'armée d'Illyrie se rendirent aux Turco-Russes, et ceux-ci entrèrent à Corfou, le 6 mars 1799.

C'est au chapitre suivant, que nous parlerons des arrangemens faits par les deux puissances, en faveur des îles ioniennes; ces circonstances appartiennent à un autre siècle; elles commencent une nouvelle époque, époque féconde en grandes choses, en prodiges de courage et de patriotisme. Nous la verrons donc tout-à-l'heure, cette Grèce si fameuse par ses prospérités et ses infortunes, remonter au rang qu'elle occupait autrefois parmi les nations! Après tant de revers, tant d'années d'esclavage, nous la verrons libre et glorieuse comme dans ses beaux jours! Déjà tout contribue à préparer cette étonnante révolution : les arts, les lettres et la philosophie, pénètrent dans les cités du Péloponèse et jusque dans ses montagnes : un autre Tyrtée, l'immortel Riga, victime d'une infernale machination, réveille l'énergie de ses compatrio-

tes, et répand dans leurs provinces ces hymnes brûlans qui se mêlent aujourd'hui au fracas de leurs armes : tout marche vers l'accomplissement de ce grand œuvre politique, et l'heure du salut de la Grèce est enfin arrivé.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Capitulation de Souli. — Les îles Ioniennes sont de nouveau soumises aux Français. — Une révolution morale s'opère dans les esprits des Grecs. — Leur commerce. — Leur marine. — Leur littérature. — Causes de ces grands changemens. — Sociétés secrètes. — Doctrine des écoles. — Politique des réformateurs. — Une foule de circonstances favorables préparent et accélèrent l'explosion de 1821.

Le visir Aly-Pacha s'était signalé par ses fureurs contre les malheureux habitans de Parga dans le cours de la campagne de 1799. Enflé de ses succès, fier de l'approbation de Nelson qui le fit complimenter, et du silence des Russes qui semblaient approuver sa conduite, il tourna de nouveau ses efforts contre les rochers de Souli où respiraient des hommes libres, inaccessibles jusqu'à ce moment aux angoisses de la crainte comme aux artifices de la séduction. Jamais le satrape ne s'était vu dans un état si prospère : ses coffres regorgeaient d'or; ses troupes venaient d'acquérir une haute réputation

de bravoure et d'habileté dans le combat de Nicopolis; tous les Albanais obéissaient à son commandement; il avait déjà exterminé la plupart des anciennes familles qui lui faisaient ombrage parmi les Musulmans; quand aux guerriers chrétiens, ils marchaient en grand nombre sous ses enseignes (1800).

L'ambition et le désir de la vengeance, passions si actives dans l'esprit d'un Turc, poursuivaient Aly même au milieu de ses triomphes, et empoisonnaient le cours de ses prospérités. Il ne jouissait pas du fruit de ses crimes par le besoin d'en commettre de nouveaux; et tout le sang chrétien qu'il avait répandu ne pouvait assouvir sa haine, tant qu'il en circulerait encore dans les veines des Souliotes. Il se disposa donc à marcher contre eux; et pour donner à son entreprise un prétexte honorable aux yeux des Turcs, il fit répandre, parmi les agas de l'Épire, le bruit d'une convention passée entre les Russes et les Souliotes, aux termes de laquelle Souli devait servir de point de départ aux Moscovites pour envahir l'Albanie et s'étendre jusqu'au Bosphore. On ajouta foi à ces insinuations, et le satrape réunit sans peine douze mille Ottomans prêts à fondre sur la Selléide, province à la destruction de laquelle ils croyaient leur propre salut intéressé.

Mais Aly ne sut point profiter de ses avantages et de la disposition des esprits pour arriver directement à son but. Il temporisa; de nouvelles perfidies détruisirent l'effet des premières; et, comme

il arrive presque toujours aux méchans, le satrape tomba dans ses propres piéges. Il mécontenta les Musulmans par d'odieuses tyrannies; il indigna les Anglais et les Russes en les trompant tour-à-tour, et les Armatolis chrétiens se détachèrent tout-à-fait de son parti en apprenant l'assassinat de Canavos leur chef. Le beau-frère de ce malheureux, le brave Paléopoulo, rassembla ses guerriers pour se venger du barbare et seconder les Souliotes : les Russes fournirent des munitions à Euthyme Blacavas, successeur du fameux Boucovallas (1), à la tête des palicaris de l'Acarnanie. Colocotroni, illustre capitaine des Kleftis du Péloponèse, et digne en tout point de la renommée de son père, prit part à la ligue des Étoliens, des Souliotes et des autres contre le satrape; et pour donner à cette coalition un caractère plus grave et plus terrible, on y fit entrer les beys de Salone. Aly ne connut pas d'abord les dangers de sa position; et pendant qu'il méditait d'autres trames, les hostilités qui commencèrent lui apprirent que ses adversaires avaient déjoué ses indignes calculs et l'avaient prévenu.

Cependant le génie du tyran, qui brillait surtout dans les circonstances embarrassantes, le tira bientôt de celle-ci. Son or et ses poignards le délivrè-

(1) Boucovallas, fameux capitaine d'Armatolis. On a recueilli plusieurs chants populaires qui célèbrent son courage et ses exploits.

rent de la plupart de ses ennemis; il enchaîna les autres par la terreur. Quelques chefs d'Armatolis, assassinés au milieu des leurs, sans qu'on pût méconnaître le moteur secret des sicaires, des peuplades entières exterminées par les hordes du visir, tous ces horribles témoignages de sa puissance et de son ressentiment dissipèrent les timides alliés de Souli : Paléopoulo lui-même se crut trop heureux de pouvoir regagner les montagnes d'Agrapha pour y mettre sa vie en sûreté au milieu de ses compagnons d'armes et des amis de son enfance. Les beys de Salone, abandonnés à la colère d'Aly, tombèrent presque tous sous le cimetère, et leur bourreau envoya comme vaivode aux orgueilleux Musulmans qu'il épargnait à Salone, un prêtre grec, nommé Lucas. « Si vous manquez de respect à l'autorité de ce magistrat, leur écrivait-il, je vous donnerai pour gouverneur une servante de mon harem, » joignant ainsi l'ironie à l'insulte.

Tout le poids de la rage du visir semblait devoir accabler les Souliotes désormais seuls, ou faiblement secondés par les Étoliens et les Kleftis de Colocotroni : chaque jour leur révélait de nouveaux malheurs, tandis que la fortune se montrait de plus en plus favorable à leur implacable ennemi. Ce monstre fit décapiter vingt-huit ôtages de Souli qu'il prit à Delvino; et les enfans de la Selléide, jugeant à ce dernier attentat qu'il ne leur restait plus qu'à vaincre ou à mourir, s'y préparèrent avec résignation. Ils avaient des magasins bien appro-

visionnés; ils en formèrent de nouveaux, partagèrent à leurs guerriers les postes périlleux, laissèrent aux femmes et aux vieillards la garde de Souli et des villages du territoire de la république; ensuite ils élurent pour polémarque un moine inconnu qui les avait subjugués par son exaltation : il se nommait Samuel, et se faisait appeler le *jugement dernier* (1).

Des combats, des exploits, qui augmentèrent la gloire des Souliotes, suivirent ces courageuses dispositions (1801) : la postérité recueillera les noms de Photos Tzavellas et de sa sœur Caïdos, qui s'immortalisèrent par leur héroïsme; de Samuel, de Botzaris, de Moscho et de Despo, qui périrent les armes à la main ou s'affranchirent par un trépas volontaire d'un honteux esclavage. Mais les enfans de Souli, infatigables dans le danger, se laissaient vaincre par le repos : une funeste sécurité désarmait leurs bras, et la victoire était pour eux comme le présage des plus terribles revers. La discorde éclata parmi les capitaines; Aly profita de cet incident avec son habileté ordinaire. Sélim III venait de se prononcer en faveur des chrétiens de la Selléide; Aly leur fit part de cette attention bienveillante du souverain, et leur proposa un accommo-

(1) *Voyez*, pour ce qui concerne la guerre de Souli, l'*Histoire de la Grèce moderne*, par M. Pouqueville, tom. Ier., chap. v.

dement honorable qui mettrait fin aux malheurs d'une si longue guerre en donnant aux Souliotes les plus fortes garanties pour l'avenir (1802).

Mais les flots de miel qui semblaient couler des lèvres du satrape ne faisaient que mieux ressortir l'abominable perversité de son caractère. Il était évident qu'il ne s'efforçait d'enchaîner les Souliotes par la force des traités que pour tromper leur vigilance et les écraser. Un fort devait être construit sur les montagnes au milieu des hameaux de la république : une garnison turque, aux ordres de Georges Botzaris, nommé polémarque par le grand-seigneur, serait établie dans cette citadelle; et pour prévenir dans la suite tout sujet de discorde, ajoutait le perfide Aly, « j'exige, mes enfans, l'éloignement du capitaine Photos Tzavellas; qu'il vive en paix dans mes domaines ou dans tout autre lieu de son choix, mais qu'il ne reste pas dans vos montagnes. » Le traité ne pouvait être conclu sans cette clause préalable.

On connaît la versatilité de ces républiques, où l'ochlocratie, dominée par l'influence de quelques hommes adroits, discute les affaires et prononce en dernier ressort sur les grands intérêts de l'état. Les ouvertures insidieuses d'Aly furent accueillies favorablement à ce tribunal, où son or avait acheté plus d'une conscience. On oublia les services de Photos, les crimes et la mauvaise foi du prétendu pacificateur : le citoyen vertueux se vit exilé comme Aris-

tide, et entendit ses ingrats compatriotes accéder tout d'une voix aux propositions du tyran des Albanies. « Je m'éloignerai, leur dit Photos, j'obéirai à vos ordres; mais, au nom du ciel, veillez sur le sort de la patrie, et ne déshonorez pas le nom de nos ancêtres! » Après ces paroles, il rentre dans sa maison: « La demeure des Tzavellas ne sera pas souillée par l'ennemi, » dit-il, et des tourbillons de flammes la mettent pour toujours à l'abri d'un pareil outrage. Photos quitte en même temps Souli avec vingt-cinq guerriers attachés à sa fortune, tandis que sa sœur Caïdo vole au monastère de Ste.-Vénérande, dernier rempart de la liberté des Souliotes, où Samuel s'était enfermé avec trois cents braves sourds aux menaces d'Aly comme aux prières et aux remontrances de leurs aveugles concitoyens.

La division était dans les rangs des Souliotes; leur force et leur indépendance s'étaient évanouies. Nous ne suivrons pas l'immortel Photos dans ses divers voyages à Janina, dans les cachots où le tyran le retient long-temps enseveli, à Parga, où il assure un asile aux vieillards et à la jeunesse impuissante de Souli: nous ne raconterons ni les nouvelles perfidies du satrape, ni ses attentats, ni ses fureurs. Les noms des traîtres Koutzonicas, Diamanté Zervas et Pilios Gouzis n'iront point à la postérité, chargés par nous du poids des crimes dont ils se rendirent coupables: ces détails trop longs appartiennent en quelque sorte à une autre histoire. Con-

tentons-nous de jeter un dernier regard sur Souli expirante, Souli, que ses enfans abandonnent ou déchirent de leurs propres mains (1).

Aly-Pacha ne voulait pas la soumission des Souliotes; il voulait leur extermination. Après avoir posé les bases du traité que nous venons de voir pour obéir à la Porte, il s'efforça de traîner les choses en longueur pour recommencer les hostilités avec avantage, et trouver un prétexte à ses féroces vengeances. Ses troupes s'étaient avancées sur le territoire de la république à la faveur des négociations; elles occupaient les principaux défilés et la gorge de Vilia, où le visir avait fait construire une forteresse. Dans cet état de choses, la ruine de Souli était certaine; il ne s'agissait plus que de la justifier aux yeux du sultan. Le génie d'Aly, fertile en expédiens et en machinations, lui suggéra bientôt les moyens d'éluder le seul frein qui l'arrêtait encore.

Une corvette française échangea à Étylos, en Morée, une partie de ses poudres et de ses munitions de guerre, contre des denrées du pays : elle toucha ensuite à Athènes, puis à Zante et à Parga, où elle vendit le reste de sa cargaison pour se procurer des rafraîchissemens. Cette corvette était armée pour le compte d'un particulier; c'était une opération

(1) Koutzonicas et les autres traitèrent secrètement avec Aly; mais ce monstre ne les épargna pas plus que le reste des Souliotes.

purement mercantile. Le rusé satrape s'empressa, au contraire, de présenter cet événement naturel comme le signal d'une vaste conspiration. Il écrivit à Constantinople que ce navire, expédié par le chef du gouvernement français, avait pour but principal de faire insurger les Grecs; qu'une trame était ourdie en Morée pour en expulser les Musulmans, et que les montagnes de Souli étaient le foyer de la conjuration. Ces perfides renseignemens, appuyés par les discours et les riches présens que les créatures d'Aly à Constantinople employaient tour-à-tour auprès des ministres turcs, arrivèrent à Sélim et surprirent sa bonne foi : il fut indigné, et, cessant dès-lors de protéger les Souliotes, il enjoignit à leur parjure accusateur de les traiter en rebelles. Celui-ci n'en demandait pas davantage.

(1803) Aussitôt il fait marcher des renforts de troupes vers la Selléide : les combats recommencent avec un nouvel acharnement; Samuel relève les courages abattus, montre le ciel à ceux qui redoutent la mort, promet aux autres la vengeance et la victoire, et annonce à tous des jours de gloire et de prospérité : mais sa voix impuissante tonnait inutilement au milieu des tribus épouvantées; l'heure suprême de Souli était enfin venue. La trahison, la disette et la soif dévorante triomphaient des braves. Fortifié sur tous les points, maître des passages, campé sur les rives de l'Achéron qui roulait au pied des Souliotes et où ils ne pouvaient puiser qu'en y faisant descendre des éponges, l'en-

nemi observait un blocus trop rigoureux pour que le sabre de Photos pût rompre ses lignes. Enfin le village de Souli et le bourg d'Avaricos, livrés aux troupes du visir, n'étaient déjà plus qu'un monceau de cendres. Tant de revers, tant de souffrances paralysent tous les cœurs : une voix répond à Samuel, toujours inébranlable et prêchant encore l'héroïsme et la persévérance, qu'il faut capituler; la multitude profère le même cri, et Photos est chargé d'écrire à Véli-Pacha, fils du visir, pour lui demander à traiter.

C'en est fait; Véli accorde, non pas une capitulation, mais une *amnistie*, partage ordinaire des rebelles qui doivent leur salut à la pitié du pouvoir heureux; c'est le 12 (27) décembre : bientôt les tribus des Souliotes, conduites par leurs chefs, abandonnent la terre de la patrie pour aller vivre dans l'exil sous un ciel étranger : mais Samuel ne dément pas l'héroïsme de son caractère dans ce moment suprême; il tonne, toujours invincible, sur les hauteurs de Ste.-Vénérande. On le somme de livrer la place; il envoie la mort aux soldats d'Aly pour toute réponse. On l'assiége; dix mille hommes franchissent les ruines de ses remparts abandonnés de leurs défenseurs; les féroces Albanais pénètrent déjà dans la tour où il s'est réfugié : alors le *Jugement dernier* se recueille un instant; il cesse une vaine défense; il permet aux hordes ennemies de s'entasser autour de son dernier asile. Tout-à-coup une explosion terrible

éclate dans les souterrains, et les troupes de Véli, les colonnes éloignées des Souliotes fugitifs, voyent sauter dans les airs Samuel, six cents Turcs et les débris de Ste.-Vénérande.

Cet acte sublime de courage et de dévouement consterna l'armée du satrape : mais bientôt le fils d'Aly se rappela les ordres de son père; et, charmé de trouver un prétexte à ses fureurs, il crie à la trahison, fait marcher des troupes à la poursuite des Souliotes, et jouit enfin lorsque ses féroces émissaires lui rapportent les têtes des braves. Il n'échappa qu'un bien petit nombre de guerriers : la tribu de Photos arriva presque intacte sur le territoire de Parga; les autres furent exterminées. Tous ceux qui survécurent à ce grand désastre passèrent dans les îles Ioniennes et bientôt sous les drapeaux de la France. Parmi eux se trouvait le jeune Marcos Botzaris, qu'un trépas glorieux devait immortaliser plus tard.

Les prisonniers souliotes que Véli conserva étaient destinés à d'horribles épreuves. Le satrape, ivre de joie à la nouvelle des malheurs de la Selléide, se rendit au camp de son fils : les supplices commencèrent. N'épouvantons pas nos lecteurs par le spectacle hideux des tortures que le génie du monstre inventa pour déchirer ses victimes : il présida lui-même à toutes les exécutions; et quoiqu'il proposât à ces infortunés de se sauver par l'apostasie, il ne s'en trouva pas un qui ne préférât la mort à la honte.

Ce sexe faible et craintif, qui excite partout la pitié du vainqueur, n'eut pas besoin de l'implorer sur les ruines de Souli. Les compagnes des braves avaient précédé leurs fils, leurs pères et leurs époux dans la tombe. Un trépas volontaire, après une résistance héroïque, les avait à jamais affranchies. Qui redira le sublime désespoir de celles qui, après avoir jeté leurs enfans sur les barbares en guise de pierre, se précipitèrent elles-mêmes dans les abîmes de Zalongos, plutôt que de se livrer à la servitude et à l'infamie? Qui rappellera la gloire de Despo, qui s'ensevelit sous les ruines de la tour de Dimoula avec ses filles déjà mères et une multitude de généreuses Souliotes, en renouvelant le sacrifice du grand Samuel? O Souli! noble tombeau des braves, tu n'as pas succombé tout entière; tes hameaux sont anéantis; tes enfans sont morts pour tes montagnes; mais ils vivent pour la postérité.

Alors tomba le masque dont l'exécrable Aly s'était toujours couvert. Les chrétiens avaient cru long-temps qu'il s'intéressait à leur délivrance. Ses discussions avec la Porte, son hypocrisie envers les Armatolis, ses craintes superstitieuses et son respect pour les ministres de l'Évangile, donnaient aux Grecs l'espérance de le voir bientôt arborer l'étendard de la révolte, embrasser la religion du Christ, et relever la gloire de Sparte et d'Athènes; mais ses crimes, ses perfidies et la ruine des Souliotes dissipèrent les trompeuses illusions qu'on s'était plu à nourrir jusque-là : on ne vit plus dans Aly-

Tébélen qu'un tyran cupide, uniquement occupé de sa propre fortune, disposé à se servir des Grecs pour réaliser les rêves de son ambition, et prêt à briser ensuite les instrumens qu'il aurait employés.

Il se passa quelques années à la suite de la catastrophe de Souli qui ne furent mémorables que par les débordemens du satrape et de ses fils, par les crises intérieures de la Turquie et par les malheurs de la Grèce. Les îles Ioniennes, formées en république indépendante, sous la protection des Turco-Russes, furent cédées à la France par le traité de Tilsitt (1807) : le général César Berthier, gouverneur-général de ces îles au nom de l'empereur des Français, respecta toutes les institutions des Ioniens, et donna aux possesseurs futurs de ces belles contrées un exemple de justice que l'Angleterre dédaigna de suivre plus tard.

Cependant les Grecs, réveillés de leur léthargie par les troubles de l'Europe, commençaient à s'élever à la hauteur du siècle. Déjà l'éducation que les prêtres du mont Athos leur offrait ne suffisait plus à leur avidité d'apprendre. Ils arrivaient en foule dans les écoles de Vienne, de Paris, de Milan et de Florence : ils raisonnaient leur position, leur force, leurs besoins ; ils osaient considérer pour la première fois le colosse délabré de la puissance ottomane ; le prisme de la crainte ne fascinait plus leurs regards, et ils le voyaient avec sa faiblesse, ses élémens destructeurs et son immuable barbarie. Ils lisaient les œuvres immortelles de nos

grands philosophes, de nos grands publicistes; la nécessité d'être quelque chose se faisait sentir plus vivement à leurs cœurs, tandis que leurs richesses toujours croissantes, les vertus guerrières de leurs concitoyens du Péloponèse leur disaient assez qu'un dernier effort serait couronné du succès. Ils n'étaient plus ces esclaves d'autrefois, muets sous le joug des barbares : ils sentaient enfin qu'ils étaient hommes; ils brûlaient de reconquérir leur dignité avilie.

Déjà la plupart des caboteurs de l'Archipel avaient arboré le pavillon russe : la sphère du commerce s'était agrandie pour eux. Libres sous la protection des agens moscovites, ils ne se bornaient plus à naviguer sur les côtes de l'Asie-Mineure, dans les eaux du Bosphore et de la mer Noire; ils portaient maintenant les riches productions de l'Asie sur les marchés de Trieste et de Livourne; ils approvisionnaient les magasins de Marseille, les manufactures de Lyon, pendant que la marine française, paralysée par suite du funeste système continental, pourrissait dans nos ports. Les Anglais favorisaient eux-mêmes le développement de cette industrie naissante : la franchise des pavillons turcs et moscovites assurait aux Grecs d'immenses avantages; ils étaient trop habiles pour n'en point profiter.

Ce fut alors que tout le commerce de la Méditerranée, exploité au profit de la France avant la révolution, devint l'apanage exclusif des Grecs. Ils armèrent une foule de navires; et leur hardiesse,

croissant avec leur bonheur, ils se livrèrent aux grandes spéculations commerciales. Des maisons grecques s'établirent à Londres, et étonnèrent les marchands de cette riche cité par l'importance de leurs opérations. Des navires sans nombre sortirent tout-à-coup des chantiers de Cassos et d'Hydra, de Spezzia et de Galaxidi, de Miconis et d'Ipsara. L'arsenal du grand-seigneur, formé jusqu'alors de Grecs seuls, les équipages de ses vaisseaux, où l'on ne comptait presque que des insulaires de l'Archipel, toute sa marine et ses chantiers furent spontanément abandonnés : les Hydriotes, ceux d'Ipsara et des autres places commerçantes, préférèrent naviguer pour le compte d'armateurs chrétiens : leurs services étaient mieux récompensés ; ils étaient libres sur les mers et puisaient chez les divers peuples de l'Europe des idées nouvelles d'indépendance et de patrie.

Jusqu'alors les Grecs n'avaient point eu de marine à proprement parler ; mais celle des Turcs était la leur. Le sultan, comme nous venons de le dire, n'avait pour matelots, pour officiers, et même pour constructeurs, que des insulaires de l'Archipel. On confiait à des chefs ottomans la conduite des escadres, le commandement des vaisseaux ; mais ceux-ci n'agissaient que d'après les avis de leurs lieutenans : ils étaient Grecs, et depuis quelques années seulement on a vu des Algériens prendre rang dans les cadres de l'armée navale turque. La Grèce, les îles surtout, pouvaient, au besoin, four-

nir aux barbares un effectif de douze mille marins : la Porte en disposa tant que le commerce de l'Orient, borné au petit cabotage, ne présenta pas aux armateurs chrétiens une carrière bien vaste ; mais dès qu'il s'étendit pour eux jusqu'aux bornes du monde, ils rappelèrent leurs concitoyens enchaînés sur les rives du Bosphore ; et les dix mille hommes que le sultan employait jadis, s'engagèrent sur les deux cents vaisseaux équipés dans les îles. L'habitude de la mer, le courage et l'intelligence qui leur étaient naturels, les rendirent bientôt fameux chez les nations maritimes de l'Europe : on admira leur audace, leur célérité, leur prudence ; l'Anglais vit plus d'une fois ces vaisseaux, montés par des esclaves à peine initiés aux mystères de l'art nautique, éclipser les siens par la supériorité des manœuvres ; et la Grèce, applaudissant aux progrès de ses intrépides marins, qui lui présageaient des jours de gloire et de liberté, leur donna, dans ses chants, le titre de *Dauphins des mers*.

Ce fut ainsi que les Grecs possédèrent tout-à-coup le personnel d'une marine formidable qui ne pouvait rien à la vérité, par la faiblesse de ses bâtimens, contre les vaisseaux de l'Europe, mais qui l'emportait déjà sur les flottes du grand-seigneur, abandonnées à l'impéritie des chefs et des matelots turcs (1). Dans le même temps, le germe des idées

(1) Quelques années auparavant, un corsaire grec,

nouvelles se développait dans les provinces; les études y devenaient plus spéciales et plus profondes. Un peuple sans littérature et sans instruction n'est pas fait pour être libre. Les Grecs réparaient avec une étonnante célérité ce qui leur manquait encore à cet égard. Des hommes studieux et infatigables travaillaient sans relâche à traduire, dans la langue moderne, les immortelles productions des génies de l'ancienne Grèce : d'autres composaient des livres où la politique, la morale et les droits de l'homme était expliqués : les jeunes disciples des écoles de Vienne et de Pétersbourg, de Paris et de Florence, de Janina et de Kidoniès, s'efforçaient de fonder dans la Hellade renaissante une littérature nationale. Des poésies charmantes, des chants patriotiques, beaux comme ceux qui avaient coûté la vie au généreux Riga, circulaient dans toutes les cités, dans les sallons du Fanar, jusque dans les comptoirs des marchands. La nation avait reçu une forte impulsion; tout en elle annonçait cette crise salutaire qui prélude aux grandes destinées des sociétés humaines.

---

nommé Lambro, soutenu par la Russie, avait fait trembler le capitan-pacha : il était même parvenu à rassembler plusieurs navires sous son commandement; mais ce n'était point là une marine nationale. Lambro fut vaincu par Kutchuk-Hussein, et la marine grecque ne commença réellement à fleurir qu'à l'époque dont nous parlons.

On doit s'étonner avec raison d'un changement si rapide. Les Grecs, exterminés tout à l'heure dans le Péloponèse par suite de la témérité d'Orloff, se relèvent plus forts et plus redoutables. Les Ottomans viennent de massacrer des esclaves; une génération d'hommes avides de vengeance les remplace. L'ignorance, la misère et le fanatisme conspiraient avec la tyrannie pour maintenir les enfans de Périclès et de Léonidas sous un joug odieux: maintenant les lumières de la civilisation brillent de toutes parts à leurs yeux étonnés; ils s'indignent d'une trop longue ignominie; ils se voyent entourés des images sanglantes qui leur rappellent les revers de leurs familles; et ces pyramides qui souillent les avenues de Tripolitza, leur disent les fureurs du despotisme et les horreurs de la servitude.

Les rapports plus intimes des Grecs avec les nations civilisées de l'Europe sout la principale cause de la révolution morale qui s'opère en eux. Ils n'ont pas été inaccessibles non plus à la commotion violente que les Français ont imprimée à l'univers. souvent ils ont cru que l'aigle républicaine franchirait l'Adriatique pour ressusciter la Hellade; mais en reconnaissant qu'ils s'étaient trompés, l'espérance de pouvoir faire eux-mêmes ce que leur refusait une assistance étrangère s'est de plus en plus confirmée dans les esprits.

Pendant que Malte servait d'entrepôt au commerce de l'Orient (1808), les Grecs, favorisés par l'Angleterre, accrurent encore leurs richesses et

leur crédit : plus tard, au nom de *Ste.-Alliance*, que les souverains coalisés adoptèrent, les malheureux Hellènes se regardèrent comme affranchis : il ne fallut rien moins que la conduite révoltante de l'Angleterre à l'égard des sept îles qui venaient d'échapper à la domination française, pour les désabuser; la vente de Parga (1818), l'intimité qui régnait entre les agens de la Grande-Bretagne et le despote des Albanies, leur prouva plus que jamais combien la politique de l'Europe était contraire à leur émancipation. Heureusement pour la nation que les chances du commerce continuaient à lui être favorables : le blé manqua en France en 1818; les vaisseaux grecs approvisionnèrent nos ports du midi, et l'or afflua de plus en plus dans les îles de l'Archipel. L'opulence énerve quelquefois ; mais les Grecs n'avaient pas ce péril à craindre : ils ne voyaient dans la prospérité qu'un moyen infaillible de briser leurs chaînes, et dès-lors toutes les ressources de leur intelligence et de leur industrie furent dirigées vers ce noble but.

Déjà en 1814 il s'était formé à Vienne une association fraternelle et politique, qui tendait à relever le courage des Grecs, à établir entre eux des rapports directs, une confiance sans borne; elle prenait le titre d'*Hétérie*, et ceux qui s'y trouvaient affiliés, le nom d'*hétéristes* ou *amis*. Bientôt une foule de Péloponésiens et d'Épirotes briguèrent les honneurs de l'initiation : les jeunes Grecs épars en France, en Russie et en Allemagne, de-

vinrent les plus zélés partisans de l'hétérie. On les vit même, nouveaux apôtres d'une doctrine à-la-fois politique et religieuse, parcourir les provinces de la Hellade, pour y former des disciples. Ils en comptèrent un nombre infini dans les îles, à Constantinople, sur les côtes de l'Asie-mineure, et même à Scio, où l'égoïsme d'un peuple spéculateur repoussait l'idée d'une innovation qui pouvait compromettre la fortune. Les hétéristes envahirent les écoles ; et les chaires des divers collèges furent occupées par les enthousiastes de l'hétérie.

Ces manœuvres n'avaient pu être tellement secrètes, qu'il n'en transpirât quelque chose : le Fanar était aux aguets, et bien qu'un petit nombre de Fanariotes fussent entrés dans la société des amis, l'intérêt de tous les autres les rendait contraires aux vues des réformateurs. Par suite de cette diversité de projets et d'ambitions, le peuple des drogmans s'agita ; une cabale honteuse renversa le vénérable Grégoire du trône œcuménique, et les esclaves ennoblis du Fanar, essayèrent aussi d'étouffer dans les écoles ces voix éloquentes et généreuses qui prêchaient l'amour de Dieu et de la patrie. Quelques professeurs furent changés, et parmi ces derniers, le savant Économos de Smyrne, qui s'était fait chérir de ses nombreux disciples par son patriotisme et son érudition (1819). Les obscurs ennemis des Grecs s'efforcèrent d'éveiller

l'attention de la Porte sur les intrigues qui se tramaient de toutes parts, et principalement sur cette doctrine libérale qui se prêchait dans les écoles : le sultan aveuglé méprisa ces avis criminels, et la Providence permit enfin que la révolution, sagement conçue, préparée par les voies les plus sûres et les plus infaillibles, marchât à pas de géant, sans être contrariée dans son essor.

Les Grecs modernes ont conservé cette dévotion superstitieuse, fille de la barbarie, qui perdit leurs ancêtres du Bas-Empire. Il fallait nécessairement associer la religion aux idées patriotiques pour entraîner un peuple qui ne voit que par les yeux de ses prêtres. Heureusement le clergé, plus instruit que le vulgaire de la nation, se prêta volontiers aux intentions des réformateurs. On prêcha la liberté à la faveur de l'Évangile. La Bible fut répandue avec profusion, et les commentaires des initiés de l'hétérie étendirent le sens du texte sacré. Il fallait un gouvernement aussi stupide que celui des Turcs, pour ne pas sentir tout le danger de cette instruction nouvelle : déjà les provinces d'Europe, le Péloponèse surtout, étaient conquises à l'hétérie ; et le grand-seigneur, endormi par les flatteries de ses drogmans, par les cadeaux qu'il recevait des communautés, favorisait à son insu les projets de ceux qui méditaient sa ruine. Au moment où l'explosion allait éclater, des ordonnances impériales autorisaient les Grecs à quitter l'uni-

forme de la servitude (1), moyennant une légère rétribution; l'existence du sultan était compromise en Europe, et l'imprévoyance de ce despote affranchissait déjà les esclaves prêts à lui échapper.

Peut-être que plusieurs années se seraient écoulées dans l'attente de ce grand événement, devenu désormais inévitable, si l'exécution n'en avait pas été précipitée par une foule de circonstances. Le peuple était prêt : les hommes qui n'ont rien à perdre dans les crises politiques, contenaient à peine leur impatience; mais la classe nombreuse des marchands, des facteurs, des banquiers, portion estimable de la société, celle sur laquelle roulaient toutes les espérances des novateurs, calculait plus froidement : la crainte retenait les uns, l'ava-

(1) Nous avons dit ailleurs que Mahomet II avait imposé aux Grecs l'uniforme de la servitude. Un raya ne pouvait quitter ce costume avilissant qu'en se faisant reconnaître par un ambassadeur ou par un consul, comme sujet d'un souverain étranger. Mahmoud, pressé par le besoin de remplir ses coffres pour faire face aux dépenses de la guerre d'Albanie, établit des *barats* ou autorisations impériales, au moyen desquelles un raya s'affranchissait et se trouvait exempté du tribut capital ou *karath*. Le prix de chaque barat était de 5,000 piastres, quelquefois davantage. Le barataire jouissait des mêmes priviléges que l'Européen; il pouvait s'habiller à sa guise, et même porter l'habit et le chapeau des Francs.

rice l'emportait sur le patriotisme des autres. Il y avait hésitation d'un côté, fougue téméraire de l'autre. Les uns croyaient que le succès de l'entreprise exigeait plus de préparatifs ; les autres protestaient que, dans l'intérêt général, il était impossible de commencer trop tôt.

Sur ces entrefaites, et pendant ces discussions qui pouvaient tout détruire, Aly-Pacha, devenu suspect au grand-seigneur, leva ouvertement l'étendard de la révolte. Il rallia les Grecs autour de lui, les combla de caresses perfides, et leur laissa entrevoir l'intention de relever leur empire. Le peuple fut peut-être dupe des protestations hypocrites du vieux satrape ; mais les instigateurs de la révolution ne donnèrent pas dans le piége. Ils résolurent de prendre Aly dans ses propres filets, et de le faire servir d'instrument à leurs vues secrètes, tandis qu'il croyait les sacrifier à son ambition. La guerre commença presqu'aussitôt entre la Porte-Ottomane et le pacha rebelle. Le Péloponèse, soulevé par les intrigues des émissaires d'Aly, prit spontanément les armes : le vieux tyran versait l'or à pleines mains pour acheter des créatures ; mais les agens grecs qu'il employait faisaient un bien autre usage de ses largesses : ils ralliaient les peuplades guerrieres de l'Olympe, de l'Épire et de la Morée, au nom de Dieu et de la patrie ; ils leur montraient la lutte engagée entre le sultan et le criminel visir, comme une occasion précieuse : ils leur annonçaient l'arrivée prochaine d'une ar-

mée russe sur le Danube, pour soutenir les efforts de la Grèce lorsqu'elle serait enfin aux prises avec le Croissant.

Et la mésintelligence qui continuait à régner entre le ministre de l'empereur Alexandre et le Reiss-Effendy, venait à l'appui de ces discours. On ne se cachait plus; on agissait ouvertement. Les ravages commis dans la Macédoine et la Livadie par les hordes de Pehlevau-Pacha, par celles du pacha de Negrepont, ajoutèrent à l'exaspération générale : bientôt la conduite d'Ismaïl-Pachô-Bey, séraskier de l'armée turque occupée au siége de Janina, mit le comble au désespoir. Ce fut alors que la correspondance devint plus active entre Aly, prisonnier dans ses forteresses, et les délégués de l'Hétérie : on trompa cet artificieux vieillard qui travailla de tous ses moyens au soulèvement de la Grèce, dans la persuasion que ce mouvement lui serait favorable. Il traita même avec les Souliotes, et son or fut le principal agent des troubles de 1821.

CHAPITRE II.

La Grèce en 1821. — Les îles. — Alexandre Ypsilanti en Moldavie. — Soulèvement de la Morée et des îles. — Supplice du patriarche Grégoire. — On désarme les Grecs dans l'empire ottoman. — Les îles d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara et de Samos se choisissent des magistrats sous le nom de sénateurs. — Défaite des Hétéristes en Valachie. — Combats en Morée. — Siége d'Anapli.

Il est nécessaire de bien connaître l'état de la Grèce pour l'intelligence des événemens qui vont suivre. On a pris l'habitude de la considérer d'après les anciennes divisions; c'est une erreur, de même que le relevé de quelques écrivains qui lui donnent un cadre beaucoup trop étendu. Un mot sur la topographie de cette contrée fixera l'idée de nos lecteurs à cet égard.

La presqu'île de Morée, l'Attique, la Béotie, les divers embranchemens du Parnasse avec le littoral du golfe de Lépante, constituent, à proprement parler, le territoire de la Hellade. Depuis, l'empire grec, la Thrace, la Macédoine, l'Épire et l'Albanie ont été peuplées de ce mélange de Grecs et de Romains, qui reçurent autrefois le nom de *Roméi*, nom qui s'est conservé dans la langue des Hellènes,

et qu'ils portent encore aujourd'hui (1). Les provinces soumises à la domination des empereurs de Constantinople, ainsi que les vastes régions de l'Asie, n'eurent de commun avec la Grèce que la religion et le langage; cependant on leur prodigua son nom. Bientôt même on n'eut plus égard aux limites géographiques, la croyance fit la nation; les Syriens reçurent le nom de Grecs en même temps que les peuplades de la Colchide et des bords du Danube. De-là, sans doute, le profond mépris dans lequel tombèrent les descendans de Philopémen et d'Aratus : on les confondit avec les peuples qui dégradaient leur nom après l'avoir usurpé; on leur attribua la même corruption et les mêmes infamies.

Nous avons signalé déjà, au commencement de cet ouvrage, un abus si funeste à la réputation des Hellènes. Le Bas-Empire anéantit la Grèce en empruntant son nom. On a jugé les Grecs d'après ces esclaves asiatiques d'une foi si douteuse, d'une pusillanimité si reconnue. Jusqu'à ce jour même, on a été trompé par l'abus des noms, et il ne fallait rien moins que la lutte qui vient de s'engager pour dis-

---

(1) En grec moderne, les chrétiens orthodoxes dans la Morée, dans les îles, en Asie et même en Égypte, ne se nomment pas *Hellènes*, mais *Roméi*; c'est depuis la révolution seulement qu'ils ont repris leur ancien titre.

siper ces erreurs et remettre les véritables Grecs à leur place.

C'est donc au sein de la Morée, de l'Épire et de l'Étolie que se trouvent les Grecs. Ils n'ont jamais été ailleurs. Des tribus péloponésiennes, chassées de la presqu'île par la tyrannie des Ottomans, se sont réfugiées dans les gorges de l'Ossa, de l'Olympe et du Pélion : ces montagnes sont grecques encore. Il n'y a point d'Hellènes au-delà de ce cercle tracé par la nature.

Cinq cent mille âmes au plus méritent de porter le nom de Grecs sur le continent; les îles de l'Archipel, jusque dans les parages de l'Asie, renferment à-peu-près trois cent mille habitans, Grecs d'origine, de mœurs et de caractère; on peut les comprendre au nombre des Hellènes; ils ont conquis ce glorieux privilége. Les autres chrétiens orthodoxes répandus sur tous les points de l'empire turc, n'ont aucun droit à la dénomination de Grecs. Quelques années encore, et cet abus cessera d'exister.

C'est dans l'enceinte que nous venons de circonscrire que la révolution commença. Les tentatives faites sur d'autres points n'étaient, à proprement parler, que des signaux; on peut même considérer la marche d'Ypsilanti en Moldavie comme une diversion, puisque dans l'état où se trouvaient les choses, le Péloponèse était presque soulevé. Le vieil Aly a plus fait pour la régénération de la Grèce que le désespoir et le temps : sans ses intrigues, les

queues d'un satrape byzantin flotteraient encore sur les créneaux de Tripolitza.

(1821). La révolution de Naples touchait à son terme; le commerce des Hydriotes devenait moins actif; la misère accablait le bas peuple de cette île industrieuse. Un soulèvement était à craindre; la sagesse des Éphores conjura l'orage. Cependant le Péloponèse venait en quelque sorte de se déclarer. Une insurrection partielle avait éclaté à Patras, le 12 février; les chrétiens de l'Arcadie cisalphéenne, assaillis par les Turcs de Lalâ, reçurent l'autorisation de repousser ces brigands par la force. Chourchid-Pacha, Vali-ci de Morée, était alors en marche pour l'Albanie; son Kiaïa permit aux Grecs de se défendre contre les Laliotes, ne pouvant les secourir lui-même. Voilà l'origine de la guerre de l'indépendance.

En même temps les communications des *apôtres* devenaient de plus en plus actives : on parlait positivement d'un mouvement des Russes au-delà du Pruth et de l'arrivée d'une de leurs flottes dans les eaux du Péloponèse. Ce fut alors que le bruit de l'entrée du prince Alexandre Ypsilanti dans la capitale de la Moldavie devint public : une canonnade se fit entendre à la même époque sur les côtes de Messénie; Théodore Colocotroni accourut de l'île de Zante, où il s'était réfugié autrefois, et réunit deux cent quarante hommes sous ses ordres aux environs de Carytène : des bandes indépendantes surgirent tout-à-coup de divers points de la presqu'île;

l'insurrection devint spontanément générale. Les coups de canon qui s'étaient fait entendre jusque dans la plaine de Misitra, glacèrent les Turcs d'épouvante; et les deux partis ne doutèrent plus de l'arrivée des vaisseaux russes (1).

Alexandre Ypsilanti, major-général au service des Russes, fils d'un ancien hospodar de Moldavie, n'avait qu'une suite peu nombreuse d'Arnautes ou mercenaires albanais, lors de son entrée à Jassi. Des étudians grecs de divers pays de l'Europe, disciples de l'Hétérie, s'étaient attachés à sa fortune. Les boyards (2) soulevèrent un petit nombre de Moldaves, qui grossirent le parti d'Alexandre, et pour amener l'insurrection totale des deux provinces, celui-ci fit circuler des proclamations dans lesquelles il annonçait aux Grecs l'intervention d'un grand monarque prêt à soutenir leurs efforts. Les discours d'Ypsilanti, sa qualité d'officier-général russe, tout séduisit les Moldaves : ils s'enrôlèrent en grand nombre sous ses drapeaux, et le partisan Théodore Vladimireski, armé contre les boyards de Valachie, feignit d'entrer de bonne

(1) On dit que ce stratagème fut employé par les Hydriotes pour tromper les Moraïtes et les déterminer à se constituer en état d'insurrection.

(2) Nous avons dit précédemment que les *boyards* étaient les seigneurs des provinces valaques et moldaves, et qu'ils se divisaient en boyards indigènes et en boyards fanariotes.

foi dans les vues d'Alexandre, qui commit la faute capitale de s'arroger le titre de *généralissime des Hellènes.*

Aussitôt les îles substituent le pavillon de la croix aux couleurs musulmanes : les Turcs tombent par centaines sous le fer vengeur des Moraïtes. Colocotroni, Mavro Michali, Bey du Magne, et l'archevêque Germanos, appellent les Péloponésiens à la liberté. Des combats s'engagent, et partout vainqueurs, les Hellènes enferment leurs ennemis dans les citadelles mal approvisionnées qui couvrent la presqu'île. Hydra, Cassos, Spezzia et Ipsara se concertent pour l'entretien d'une flotte nationale; leurs vaisseaux volent à Trieste, à Venise, à Marseille, à Londres, à Amsterdam, pour y acheter des armes et des munitions, qu'une politique barbare doit désormais leur refuser. Samos se défait de ses tyrans, organise une autorité municipale, et se trouve bientôt en état de braver les efforts du continent ennemi qui l'avoisine.

Ces mouvemens sont rapides comme la pensée. Les messages des provinces se succèdent sans interruption à Constantinople : le sultan reçoit de toutes parts les mêmes nouvelles à-la-fois. Dans l'épuisement où se trouvait l'empire, il ne pouvait rien lui arriver de plus fâcheux. Ce qui rendait l'embarras de la Porte plus grand encore, c'était l'attitude menaçante de la Russie, devenue plus impérieuse en proportion de la faiblesse du grand-seigneur. M. de Strogonoff, ambassadeur moscovite à

Constantinople, étonnait les barbares par sa fermeté. Il leur montrait son souverain prêt à les écraser, s'ils n'avaient pas égard à ses réclamations; il leur interdisait presque jusqu'au droit d'en discuter la justice. Bientôt il eut un champ plus vaste pour se livrer à toute la violence de son caractère. Les barbares apprenaient l'insurrection du Péloponèse et des îles : ils rendirent les chrétiens de l'Asie responsables de la conduite de leurs frères d'Europe; les massacres commencèrent, et M. de Strogonoff se déclara le champion du malheur et de l'innocence, tandis que les autres ministres chrétiens restaient silencieux.

Pendant qu'une armée de janissaires désolait la Valachie et présentait la bataille aux troupes d'Alexandre Ypsilanti, Constantinople, Smyrne, Magnésie, Andrinople et Salonique étaient le théâtre des fureurs turques.

Smyrne fut sauvée par le dévouement du consul de France, M. David, et par le courage de notre marine : cinq cents chrétiens y furent égorgés en peu de jours, et cette horrible boucherie continua malgré le zèle apparent des autorités turques pour arrêter le cours de ces excès. Andrinople et Salonique virent supplicier leurs négocians grecs les plus respectables et les ministres de la religion, parce qu'on les accusait de connivence avec les insurgés, quoique leur véritable crime fût d'être Grecs et riches. Dans le même temps, des délégués de la Porte abordaient à Hydra avec des paroles de paix

et de clémence, comme si les Hellènes avaient pu espérer leur pardon après les actes féroces qui venaient de signaler la haine et la vengeance de leurs ennemis.

Une scène plus atroce encore, et plus faite pour exaspérer les Hellènes, se passa dans l'enceinte de Constantinople, sous les yeux des ambassadeurs chrétiens. M. de Strogonoff s'était empressé de démentir le manifeste d'Ypsilanti, qui s'annonçait comme le lieutenant de l'empereur Alexandre. Mais cette rétractation ne calma pas la rage des barbares. Ils menacèrent les sujets russes, firent main-basse sur les Grecs, et, dans leur délire, ils immolèrent une partie des équipages de leurs vaisseaux de haut-bord, composés d'insulaires grecs, comme nous l'avons dit. Jusqu'au 20 avril, Constantinople fut inondée de sang; les villages voisins de cette capitale éprouvèrent le même sort. Enfin, le 21, jour de Pâques, l'infidèle consomma le plus grand de tous les crimes, celui qui devait rompre à jamais les liens politiques qui l'unissaient encore aux puissances de la chrétienté.

Dès que le divan fut informé de la marche du prince Ypsilanti, on arrêta la plupart des nobles fanariotes comme coupables de haute trahison. Ils furent conduits aux Sept-Tours (1), et de-là au sup-

(1) Les Sept-Tours, prison d'état à l'entrée du canal de Constantinople. On n'y met que les condamnés.

plice. Le prince Morousi, premier drogman de la Porte, fut du nombre des victimes. Cependant il restait encore sa veuve et ses enfans, que l'on voulut garder comme ôtages. Halet-Effendi, favori du grand-seigneur, personnage que nous connaîtrons bientôt, et qui jouait alors le premier rôle dans la politique orientale, confia cette famille proscrite à la garde du patriarche Grégoire : il voulait le perdre; il en avait presque les moyens; mais il s'efforça de le rendre coupable en apparence pour légitimer son attentat.

Le vénérable Grégoire accueillit avec empressement les victimes de la tyrannie : heureux de pouvoir offrir quelques consolations à ces infortunés, il s'abusa jusqu'à croire que l'humanité entrait pour quelque chose dans cette infernale machination. « Vous serez pour ces dames et leurs enfans, lui avait dit le perfide visir, un gardien moins rébarbatif qu'un seigneur turc. » Il les recommanda à ses vicaires, en leur laissant toute la liberté possible, ne s'imaginant pas que la famille Morousi pût en abuser au point de le compromettre. Pour lui, livré à la méditation et à la prière une partie du jour, il ne les voyait qu'à de longs intervalles. Peut-être que, se laissant aller à un mouvement de compassion, il souhaitait en secret l'évasion de ces malheureux, qu'un supplice prochain attendait sans doute; mais il n'existe point de preuves qu'il y ait contribué.

Les ministres chrétiens favorisaient alors l'éva-

sion des rayas sur la tête desquels la hache des barbares était suspendue. Chaque vaisseau de l'Europe portait dans les îles ou dans les provinces russes de la mer Noire un chargement de fugitifs. La famille Morousi profita de cette faculté qui restait au malheur. Soit pitié, soit cupidité, l'ecclésiastique que Grégoire avait délégué auprès d'elle se laissa gagner; un vaisseau européen la reçut à son bord, et elle s'éloigna de Constantinople avant même que les gens du patriarche se fussent aperçus de sa fuite.

Dès que cet événement fut connu du pontife, il dit sans s'émouvoir aux prélats qui l'entouraient : « *Voilà mon arrêt de mort!* » Il ne prévoyait pas que l'élite de son clergé serait enveloppé dans la même proscription. Aussitôt il retourne chez le visir : « Où est la famille Morousi? » lui demande le barbare qui l'avait comblé de caresses peu d'instans auparavant. Le vieillard, étonné d'une question si peu attendue, lui apprit ce qu'il savait probablement, et d'une manière plus précise (1) : « C'est vous qui êtes l'auteur de cette évasion, lui cria le perfide; retirez-vous. »

Ce peu de mots équivalaient à une sentence capitale. Le lendemain, jour de Pâques, solennité dans laquelle les patriarches ont l'usage de célébrer pu-

---

(1) On assure que le visir avait ménagé lui-même la fuite des Morousi. (*Voy.* mon *Histoire des événemens de la Grèce*, tom. 1, pag. 62-74.)

bliquement l'office divin, Grégoire se rendit à la métropole : un bien petit nombre de fidèles l'y attendaient. La messe fut chantée avec toute la pompe usitée dans des temps plus heureux. On se retira; mais dès que le pontife se présenta à la porte du temple, accompagné de ses prélats et revêtu des ornemens de son ministère pour retourner à son palais, il fut arrêté par une troupe de janissaires. Quelques instans après il fut pendu sous le péristyle de sa cathédrale. Les archevêques de sa suite éprouvèrent le même sort, ainsi que huit papas de sa maison, qui furent suppliciés en divers endroits de la ville.

Mais ce n'était pas le terme de l'abominable vengeance des Turcs contre le malheureux pontife; ils le laissèrent trois jours au gibet, ainsi que cela se pratique à l'égard des scélérats dont le supplice doit épouvanter le crime. Ensuite on détacha les cadavres : une troupe de juifs reçut l'ordre de les traîner dans les rues jusqu'à la mer. La haine et le fanatisme leur firent trouver des charmes dans cette ignominieuse commission : ils s'en acquittèrent en infâmes, et l'on ne jeta dans le Bosphore que les lambeaux du corps des martyrs.

Ainsi mourut Grégoire après trois apostolats et une longue carrière consacrée à la vertu et aux bonnes œuvres. Souvent son expérience et ses lumières avaient été utiles à la Porte dans des momens difficiles; mais la reconnaissance n'est pas la vertu des barbares. On l'accusa d'avoir fomenté les

premiers troubles du Péloponèse qui éclatèrent à Calavryta, sa patrie : on accumula sur sa tête une foule de crimes imaginés pour excuser aux yeux des ambassadeurs de l'Europe la rigueur du traitement qu'il avait subi. Ceux-ci écrivirent des notes, demandèrent des explications, virent abattre une foule d'églises grecques après ce sacrilége, et se contentèrent des réponses arrogantes du divan. M. de Strogonoff seul osa protester, au nom de son souverain, contre un acte si atroce qu'il regardait avec raison comme l'outrage le plus sanglant que des barbares pussent faire à la religion chrétienne; il quitta Constantinople pour n'y plus revenir, et se retira dans sa maison de Buyuckdéreh, d'où il prit bientôt la route d'Odessa.

Il faut connaître le zèle religieux des Grecs pour se faire une idée de l'indignation qui éclata dans le Péloponèse et les îles à la nouvelle du supplice du patriarche. Dès-lors, il n'y eut plus de conciliation possible entr'eux et les Ottomans : la guerre se poursuivit avec fureur; d'épouvantables représailles eurent lieu de part et d'autre; et les juifs, qui s'étaient prêtés au sacrilége des barbares, furent traités en ennemis de Dieu et des hommes par les Hellènes exaspérés : on inventa des supplices pour ces malheureux, et le fanatisme ensanglanta la plus sainte des causes. Tel est le sort de toutes les guerres où la religion se mêle aux grands intérêts; elle les rend atroces; et si l'on jugeait de l'utilité

d'une doctrine religieuse quelconque d'après l'effet qu'elle produit sur les peuples, on serait disposé à croire qu'au lieu de les rendre meilleurs, elle les abrutit et leur inspire cette fureur anti-sociale qui mène aux *Saint-Barthélemi*.

Cependant on crut reconnaître les traits du vénérable Grégoire sur un cadavre pêché dans le Bosphore. La piété des Grecs se prêta avec transport à l'illusion. Ces restes d'un vieillard obscur et criminel peut-être furent envoyés secrètement à Odessa; on leur rendit les derniers devoirs avec la plus grande magnificence. Grégoire fut mis au rang des saints, et son corps, ou celui qui passait pour le sien, conservé comme une relique. Dans l'intervalle, les Turcs poursuivaient le cours de leurs excès contre les chrétiens rayas demeurés en leur pouvoir. Un firman de la Porte autorisa les pachas et les gouverneurs à les désarmer dans toute l'étendue de l'empire. On voulait ainsi s'assurer les moyens de les égorger sans crainte. L'ordre fut également donné aux gouverneurs militaires de mettre à mort, sans enquête juridique, le raya qui chercherait à quitter les terres de l'empire, et les ambassadeurs chrétiens se souillèrent d'une honte éternelle en secondant de tous leurs efforts l'abominable politique des barbares : ils leur permirent de confisquer les bâtimens de commerce européens sur lesquels ils trouveraient des fugitifs. Ce décret fut notifié aux consuls, et leur interdit ainsi la faculté

d'être compatissans. Voilà ce qui s'est passé au XIXe. siècle ; voilà les Turcs et la Sainte-Alliance.

La révolution prenait un caractère légal à mesure qu'elle s'étendait. Un sénat venait d'être organisé dans chacune des îles insurgées. Les troupes obéissaient à des généraux parmi lesquels figuraient le bey du Magne, Mavro-Michali, Colocotroni et Nicétas. Ce dernier écrasa une colonne de cavalerie turque dans les défilés de Doliana, et ce succès lui valut le titre de *Turcophage*, qu'il légitima dans la suite par de glorieux exploits. Les vaisseaux expédiés en Europe revenaient journellement chargés de munitions. Les riches prodiguaient leurs fortunes, et, dans ce premier moment d'enthousiasme, on ne trouva partout que des citoyens désintéressés, de véritables patriotes : mais il fallait un gouvernement central, une autorité supérieure pour diriger les opérations et établir une unité d'efforts, d'où le succès allait dépendre. Pour parvenir à ce résultat, on convoqua à Argos une assemblée générale, à laquelle devaient se rendre des mandataires élus par les cités du continent et des îles pour délibérer sur la constitution de l'état.

Les projets d'Ypsilanti étaient bien vastes lors de son entrée en Moldavie ; il ne les réalisa point. La défection dissipa son armée. Quelques nobles Fanariotes, parmi lesquels se trouvaient les Suzzo, les Cantacuzène et les Ducas, lui disputèrent le commandement. D'un autre côté, Vladimireski, ayant

ses projets particuliers, l'abandonna lâchement; les boyards le trahirent, et lorsque les Turcs se présentèrent, il ne lui restait plus que le petit nombre de soldats qu'il avait amenés avec une centaine de jeunes hétéristes, qu'un trépas héroïque attendait. Théodore Vladimireski fut arrêté et mis à mort par les satellites d'Ypsilanti, comme coupable de haute trahison envers la patrie: cet acte de rigueur acheva de rendre le prince odieux. Il avait déjà combattu; mais forcé de céder le terrain à des ennemis plus nombreux, il se retira insensiblement jusqu'à la lisière du Pruth. Le désespoir égara sa raison. Il s'enfuit, et les malheureux hétéristes, attaqués sur le plateau de Skullen par le pacha d'Ibraïlof, périrent jusqu'au dernier plutôt que de fuir ou de se rendre. Ce fut là que s'éteignit le bataillon sacré déjà fameux dans la Grèce. Georges, lieutenant d'Ypsilanti, rassembla les débris de l'armée, et se soutint quelque temps encore; mais la défaite de Skullen perdit à jamais les Moldaves et les Valaques. En proie à la dévastation des armées turques, ils émigrèrent ou furent presque tous tués. Ypsilanti se réfugia d'abord à Kronstadt, ensuite à Trieste, où il fut arrêté par le gouvernement autrichien, et conduit dans une prison d'état.

Il ne nous appartient pas encore de juger le prince Ypsilanti; malgré le blâme qu'on verse sur sa conduite, malgré les reproches qu'on lui

adresse, il se peut qu'il réussisse à s'absoudre aux yeux de la postérité. Il fut peut-être un peu trop présomptueux; il s'abusa sur les chances de l'avenir et sur les véritables dispositions des Russes; mais des erreurs ne sont pas des crimes. Au reste, la gloire d'avoir attaché son nom à l'événement le plus remarquable de notre siècle, demeurera toujours à ce général, qui fut sans doute moins coupable que malheureux.

Le frère d'Alexandre Ypsilanti venait cependant d'arriver en Morée pour y prendre le gouvernement des affaires. Alexandre, par suite de cette présomption que nous lui avons reprochée, chargea son frère Démétrius de ses pleins pouvoirs en sa qualité de *généralissime des Hellènes*, qualité qu'il s'était arrogée gratuitement, et l'imposa en quelque sorte aux Péloponésiens. Démétrius affecta mal-à-propos des airs de grandeur qui lui avaient réussi autrefois dans les salons du Fanar, mais qui étaient au moins déplacés dans un camp de soldats patriotes. Colocotroni s'en choqua le premier : ce vieux Kleftis ne put voir sans indignation un jeune patricien, qui n'avait qu'un vain nom pour tout mérite, étaler devant lui l'ostentation d'une orgueilleuse supériorité. De là les dissensions intestines qui minèrent sourdement la Morée. Ypsilanti fut proclamé *prince du Péloponèse;* il réunit quelques soldats et groupa autour de lui les Philhellènes qui commençaient à arriver des divers points de l'Eu-

rope. Mavrocordato ne tarda pas à s'y joindre, et comme il était urgent de purger l'intérieur de la presqu'île des barbares qui s'y trouvaient encore, le siége des places-fortes fut résolu; on commença par celui de Naples de Romanie ou Anapli.

Cependant les Grecs avaient pris de toutes parts l'offensive. En Achaïe, Germanos, archevêque de Patras, s'était illustré par des combats où les Turcs avaient perdu leurs meilleures troupes. Patras même n'avait échappé que par miracle au prélat guerrier : Joussouf-Pacha, qui y commandait, n'avait eu que le temps de s'enfermer dans la citadelle après avoir incendié la ville. Ce désastre grossit les armées révolutionnaires d'une multitude d'hommes avides de vengeance, tandis que les escarmouches de Germanos habituaient les montagnards du Cyllène à se mesurer avec les Turcs, et à reconnaître leur véritable faiblesse.

La résistance opiniâtre d'Aly-Pacha, qui retenait toutes les forces de la Porte au fond de l'Albanie, permit aux Grecs de se fortifier sans craindre d'attaques sérieuses durant le cours de cette première campagne. Odyssée, jeune chef, long-temps attaché à la fortune du visir de Tébélen, venait d'être chargé par lui de soulever les Armatolis de Salone, ceux de la Livadie et de la Thessalie; il avait feint de trahir son patron; mais il s'était ensuite échappé du camp des Turcs après avoir connu leurs moyens et leurs projets. Sa présence décida

l'insurrection de la Grèce orientale; et, bien qu'il crût encore travailler pour Aly, il n'établit pas moins ses communications avec les chefs péloponésiens. Odyssée, enrôlé d'abord sous les drapeaux de la tyrannie, ne tarda pas à revenir à des sentimens plus nobles. Bientôt on le verra le plus redoutable ennemi du despotisme, et le plus vaillant défenseur des droits de la Grèce.

CHAPITRE III.

Insurrection de l'île de Crète. — Congrès d'Argos. — Succès de la marine grecque. — Incendie d'un vaisseau turc à Adramyte.—Bolbina. — Affaires de Macédoine. —Prise et reprise d'Athènes. —Désastre de Kidoniès. — Massacres à Smyrne; belle conduite du consul et des marins français. —Bataille de Zeituni. —Départ de la légation russe.—Prise de Navarin,— De Malvoisie, — De Tripolitza. — Courage des Samiens. — Échecs reçus par la flotte turque. — Affaire de Galaxidi. — Combats à Cassandre. — Avantages des Crétois. — Siége et prise de Corinthe. — Constitution d'Épidaure. — *Promenade* de la flotte turque. — L'assemblée générale de la Grèce s'établit à Corinthe. — Combat naval près de Zante.

Il est à remarquer que jusqu'alors les généraux des Hellènes, Colocotroni surtout, proclamé dès le commencement général en chef de la république, n'avaient cessé de correspondre avec Aly-Tébélen. On parlait de patrie; personne n'attachait un sens déterminé à ce mot. Les insulaires seuls commençaient à en comprendre la valeur. Dans le Péloponèse, les uns croyaient travailler pour les Russes, les autres pour le satrape de Janina. La révolution était faite, qu'elle n'avait pas encore de but fixe; elle était en quelque sorte l'ouvrage du hasard : les prê-

tres y jouaient le premier rôle ; et comme leur influence est toujours liberticide, on espérait seulement changer de maître : il n'entrait dans la pensée de personne que la Grèce pût se passer d'un despote.

Ces idées se dissipèrent insensiblement. Si des hommes éclairés ne les eussent pas combattues, elles auraient perdu les Hellènes. Ils acquéraient de jour en jour de nouvelles forces. La grande île de Candie accéda à la fédération des îles de l'Archipel. Une armée de montagnards y bloqua sur-le-champ les places-fortes occupées par les Turcs ; et quoique les patriotes de Candie n'eussent encore ni chefs, ni plans, ni munitions de guerre, ils battirent les barbares en plusieurs rencontres. Candie est peuplée de Grecs ; le littoral de la mer, ainsi que les grandes villes, renferment peut-être cent mille Turcs. Ces derniers sont les plus féroces de tous les sujets du grand-seigneur. Issus pour la plupart de pères ou de mères chrétiens, il n'est sorte d'horreurs et de vexations qu'ils n'aient imaginé pour tyranniser les rayas. L'insurrection de l'île fut même en partie le résultat de leur insolence. Nous avons vu que la Porte avait décrété le désarmement des Grecs ; les Turcs candiotes ordonnèrent aux montagnards de la Sfachie (1) de leur appor-

(1) On donne ce nom à l'intérieur de l'île, hérissé de hautes montagnes, et où l'on ne trouve que des chrétiens. Les Sfachiotes obéissent aux Turcs sans

ter leurs armes dans les places de guerre, sous peine de mort. Ceux-ci, qui payaient un tribut sans être positivement soumis, refusèrent avec indignation. Les Musulmans se mirent en campagne pour les réduire ; ils furent battus, et se vengèrent en barbares sur les malheureux chrétiens des plaines. Un mois après le commencement des hostilités en Crète, les places de Candie, de Rhetymnos et de la Canée, étaient investies par plus de soixante mille Sfachiotes.

L'assemblée nationale avait été convoquée à Argos ; les prétentions de chaque île et de chaque province y furent exagérées. On se sépara sans avoir pu s'entendre. Cette première réunion des états fut orageuse. Colocotroni et les autres chefs militaires y tinrent un langage qui fit trembler les véritables patriotes. Dès ce moment les ennemis des Hellènes se réjouirent ; ils crurent que l'anarchie replongerait la Grèce sous le joug des barbares. Ces espérances criminelles furent bientôt détruites.

Une flotte de cent voiles venait cependant de se réunir à Hydra. Les Spezziotes, les Ipsariotes et ceux de Cassos y avaient envoyé leurs contingens. Le capitaine Jacques Tombasis, d'Hydra, fut élu amiral. Chaque vaisseau arbora le pavillon natio-

---

être précisément leurs esclaves. Ils ont toujours eu des armes. Les barbares n'osaient point les molester : c'était sur la population grecque des villes qu'ils exerçaient leurs cruautés.

nal : il était alors aux trois couleurs, c'est-à-dire rouge, noir et blanc. Les bandes étaient placées horizontalement et surmontées d'un côté d'une croix avec cette légende : « *Avec ce signe nous vaincrons;* » de l'autre, d'un Phénix renaissant de ses cendres. Plus tard, pour éviter les réflexions que les trois couleurs auraient pu suggérer à la malveillance, on adopta la croix blanche dans un fond d'azur. La flotte se partagea aussitôt les diverses stations de l'Archipel : une escadre s'établit en croisière à l'entrée du Bosphore; une autre vint fermer le golfe de Smyrne; la troisième louvoya sur les côtes de Chypre pour intercepter toute communication entre l'Égypte et les états ottomans; la quatrième enfin prit la direction de Salonique. C'était porter un coup mortel au commerce du Levant. Les comptoirs de l'Europe et de l'Asie se trouvaient bloqués : la Porte avait le plus grand intérêt à faire cesser cette gêne si préjudiciable à ses marchands. Elle pressa donc avec la plus grande activité l'armement de tous les vaisseaux de guerre de Constantinople. Ils n'avaient plus d'équipages; on les remplit de volontaires turcs; et dès qu'une flotille de quatre vaisseaux eût appareillé, les barbares crurent avoir déjà soumis les rebelles.

En attendant, ceux-ci capturaient une foule de navires chargés la plupart de marchandises précieuses. Ils enlevaient dans la rade de Milos une corvette et un brick ottomans. Hydra et Ipsara étaient devenues les marchés de la Grèce et de l'A-

chipel. Les productions de l'Égypte et de la Syrie s'y donnaient à vil prix, vu le nombre des prises. Les Turco-Francs écrivaient en Europe que la disette se faisait sentir dans les îles, et le riz s'y vendait trois ou quatre sous l'ocque (45 onces environ). On se pourvut aussi de munitions de guerre et même d'artillerie. Les bâtimens capturés avec leur cargaison devenaient la propriété des capteurs, moins un cinquième qui appartenait au trésor public. Ce fut par ce moyen qu'on arma en peu de temps une multitude de brûlots. L'amirauté grecque ne s'abusait pas sur la force de ses armées navales; elle savait que, n'ayant pas un bâtiment de guerre, elle ne pouvait se flatter de résister au choc des bâtimens de haut-bord; mais elle comptait tout ensemble, et sur l'expérience de ses marins et sur l'incapacité des ennemis. Cette confiance des Hellènes dans leur courage et leur habileté fut bientôt justifiée par le succès.

La flotille ottomane sortit de Constantinople au mois de mai, erra quinze jours dans la Propontide, et relâcha sous les batteries du Château-Neuf: ses équipages se débandèrent; deux villages grecs furent mis à feu et à sang par ces barbares, quoique la population de ces villages eût acheté récemment encore des firmans de protection au grand-seigneur. Après cet exploit, les Osmanlis se rembarquèrent. Il n'était question, parmi ces *preux*, que de la gloire qui les attendait, que de la crainte qu'ils allaient causer aux *dgiaours* (infidèles); ils

comptaient tout brûler, tout massacrer, tout piller : cependant ils perdaient leur temps en vaines bravades ; ils brûlaient leur poudre pour s'aguerrir, et le sultan les croyait déjà au milieu de l'Archipel lorsqu'il apprit la vérité. Aussitôt il envoie au commandant l'ordre de partir pour Lesbos : celui-ci obéit. Une escadre inconnue lui apparaît à l'est d'Imbros ; une autre se montre à sa droite devant l'île de Ténédos. Les braves de la veille changent de langage : ils ont reconnu le pavillon de la croix. Ils voyent voltiger autour d'eux une multitude de navires ennemis qui les provoquent au lieu de les fuir. C'en est fait de leur courage : ces misérables, qui étourdissaient hier l'Europe et l'Asie du bruit de leurs canons, n'osent pas même brûler une amorce contre l'ennemi ; ils craignent de devenir agresseurs, et s'entassent précipitamment dans la rade de Port-Olivier sur les côtes de Mytilène.

Mais le vice-amiral turc n'y était pas tranquille; il n'avait que quatre vaisseaux de haut-bord ! Toute la marine réunie des insurgés aurait été pulvérisée par un seul de ces vaisseaux (1) : le lâche craignait une faible escadrille. Dans son effroi, il ordonne à un vaisseau de 74 d'appareiller, de retourner à

(1) La flotte grecque se compose de bâtimens marchands armés en guerre. Les plus forts n'ont que vingt-quatre canons. Il n'en est pas un qui ait une batterie couverte.

Constantinople, et de faire part au divan des prétendus dangers qu'il court. Ce vaisseau mit à la voile : étrange délire de la peur ! Le vice-amiral se croyait hors d'état de résister aux Grecs avec toutes ses forces, et il lance un seul de ses bâtimens au milieu d'eux.

Les Hellènes virent l'Ottoman appareiller ; ils se cachèrent derrière les écueils de la côte pour lui donner la confiance de gagner le large. Ensuite ils se montrèrent, mais entre le port et lui, c'est-à-dire en lui coupant tout moyen de retraite. Il est impossible de peindre la confusion des barbares : ils oublient leurs canons, leurs projets et même les manœuvres qui peuvent les sauver. Ils ne comptent pas les navires qui les poursuivent, qui sont au nombre de quatre, ou plutôt la peur les multiplie à leurs yeux. Officiers, soldats, matelots, tous sont également consternés. Le vaisseau change de direction, longe la côte au plus près pour ne pas être tourné, et va s'ensabler dans les bas-fonds du golfe Adramyte. L'ignorant capitaine ne connaissait pas même les parages où il naviguait. Son vaisseau était perdu sans retour : il fallait plus d'une semaine de travail pour le remettre à flots, et les Grecs étaient là.

Ils ne donnèrent pas même le temps à l'équipage de gagner la côte dans les embarcations : leurs navires, qui tiraient à peine quatre à cinq pieds d'eau, tournèrent le colosse immobile, et s'établirent deux à la poupe, deux à la proue. Aussitôt ils commen-

cèrent un feu terrible, et démolirent en quelques heures tout ce qui flottait de cette masse. Huit cents Turcs périrent dans l'action; il ne se sauva guère que deux cents hommes de tout l'équipage. Le capitaine essaya de mettre le feu aux poudres : elles étaient trop mouillées. Il fit incendier ce qui restait des entreponts et de la mâture, et s'engloutit avec les débris de son navire.

Ce ne fut que le lendemain que le vice-amiral connut les détails de cette mémorable action. Il avait entendu le canon toute la journée; mais il s'était bien gardé de sortir. Cependant il remit aussitôt en mer, glacé de terreur et s'attendant à se voir bloqué à Mytilène, ou brûlé par les vaisseaux incendiaires des Grecs. Les Hellènes ne s'étaient point encore réunis; il trouva la mer libre. En passant devant Adramyte, il rencontra les quatre insurgés, occupés à pêcher les canons du vaisseau qu'ils avaient détruit. Le vice-amiral les laissa faire et força de voile pour éviter toute surprise. Bien plus, les Grecs lui donnèrent la chasse, et l'on vit trois vaisseaux portant deux cents canons et trois mille hommes d'équipage fuir devant quatre navires qui n'avaient pas plus de soixante canons et de cinq cents hommes.

Le retour de ces vaisseaux consterna les barbares. Ils se vengèrent de l'échec qu'ils venaient de recevoir en égorgeant des chrétiens. Ils s'en consolèrent presque en se voyant soutenus par les grandes puissances de l'Europe. Lord Maitland chassait du

territoire Ionien les Grecs de l'Épire qui s'étaient réfugiés à Paxo, pour se soustraire à la rage des hordes de Joussouf bey. L'Angleterre interdisait au nouveau pavillon la navigation de la Méditerranée au-delà de l'Adriatique. L'Autriche, et la Russie elle-même, refusaient un asile aux proscrits. L'Angleterre protégeait ouvertement les barbares. On avait vu des navires portant le pavillon britannique ravitailler les places de guerre du Péloponèse, quoiqu'elles fussent bloquées par les Grecs. L'Europe s'était cependant déclarée neutre; mais cette déclaration ne changeait rien à la politique de certains cabinets.

Sur ces entrefaites, les insurgés du Péloponèse et de la Livadie obtenaient de nouveaux triomphes. Diacos, chef d'Armatolis de la Doride, et lieutenant ou proto-palicari d'Odyssée, s'empara du château de Lébadée en Béotie, et y extermina deux mille Turcs. La ville d'Athènes, qui était encore au pouvoir des Ottomans, fut délivrée par une colonne de patriotes; et les barbares, après avoir perdu neuf cents hommes à Marathon, se retirèrent dans l'Acropolis : mais le moment n'était pas encore venu où les Grecs devaient s'établir irrévocablement dans la cité de Cécrops; ils en furent chassés peu de jours après par dix mille hommes envoyés de Négrepont au secours du Kiaya bey du pacha de cette île, qui venait de périr sous le glaive de Diacos.

Il serait trop long d'énumérer tous les prodiges

des Hellènes, soit à Patras, soit dans l'Etolie, soit dans l'Olympe. Que ne devait-on pas attendre de l'énergie d'un peuple chez lequel les femmes elles-mêmes s'armaient en faveur de la liberté? Tout le monde connaît l'héroïne Bolbina, qui offrit à la patrie ses navires, ses enfans et son épée. Le résultat de cet enthousiasme général, fut une suite non interrompue de succès. Partout vaincus, les Turcs n'avaient plus d'espoir; ils se confiaient à la force de leurs remparts, et attendaient l'arrivée de leurs vaisseaux et de leurs armées pour reprendre l'offensive. Le séraskier Chourchid, en Albanie, venait enfin de se rendre maître du château du Lac; mais, dans cette contrée, la guerre n'était pas terminée; le vieil Aly, retranché dans une tour isolée avec un petit nombre d'hommes sûrs, se défendait toujours et annonçait l'intention de se faire sauter avec ses trésors s'il était pressé trop vivement. Chourchid tenait moins à la gloire de se délivrer promptement de sa personne qu'à l'avantage de piller ses richesses : il s'arrangea donc pour traîner les choses en longueur; il entama des négociations avec le satrape; les hostilités cessèrent de part et d'autre, et le siége fut converti en blocus.

Le plan des insurgés était de porter la guerre en Asie. Déjà les Samiens avaient réussi dans plusieurs expéditions sur le continent; mais ils avaient fait d'inutiles efforts pour engager les Sciotes dans la ligue chrétienne. Ces insulaires-marchands, les plus riches de l'Asie, craignirent de se perdre par

cette démarche : elle les aurait peut-être sauvés. Plus tard il ne fut plus temps, et leur ruine tient peut-être à l'hésitation qu'ils montrèrent alors. Le sénat d'Ipsara résolut l'attaque de Smyrne. Cette opulente cité était à la discrétion du parti maître de la mer. On représenta aux Hellènes que tout le commerce de cette place étant entre les mains des Francs, ils se compromettraient vis-à-vis les puissances de l'Europe, quel que fût le résultat de l'entreprise. Ils y renoncèrent. Kidoniès, patrie d'Economos, attira leur attention. Le divan projetait alors le massacre de tous les chrétiens établis en Asie. Cette horrible question avait été agitée en plein conseil. Il n'y avait plus de sûreté pour les rayas sur les terres du croissant. Kidoniès fut évacuée : les Ipsariotes y mirent en déroute toute la milice du pachalik de Broussa. Ils tuèrent douze cents hommes aux barbares, et ceux-ci pour se venger mirent le feu à la ville. Elle fut entièrement consumée. La population passa dans les îles. Kidoniès comptait déjà quarante mille habitans. Son désastre épouvanta l'Asie. On se ressentit bientôt à Smyrne de la rage que cet événement avait causé aux Turcs : une horrible sédition y éclata parmi eux ; ils immolèrent six cents Grecs dans l'espace de deux jours : les Francs ne durent leur salut qu'au hasard. Le mollah et l'ayan Bachi, les deux magistrats les plus respectés, tombèrent sous le glaive des assassins parce qu'ils cherchaient à arrêter leur fureur. Le consul français,

M. David, ainsi que la marine française se couvrirent de gloire au milieu de ces calamités. Le consul protégeait les Grecs au péril de ses jours; et les vaisseaux de sa nation les recevaient à bord. Plus de dix mille de ces infortunés gagnèrent ainsi les îles de l'Archipel. Bientôt l'amiral Halgan parut dans la rade de Smyrne. Ce généreux guerrier se conduisit avec autant de prudence que d'humanité : il fit chérir la France sur ces bords désolés, et la Grèce conservera long-temps le souvenir de ses bienfaits.

Il n'était bruit à Constantinople que d'une rupture prochaine entre la Porte et la Russie. Déjà les Turcs traitaient les Russes en ennemis. M. Fonton, conseiller de l'empereur et attaché à l'ambassade russe à Constantinople, faillit être assassiné. M. Destouni, consul-général de Smyrne, Grec d'origine, mais naturalisé Russe, fut réduit à se cacher dans la maison du consul de France. Enfin la Porte fit arrêter M. Danési, banquier du baron de Strogonoff, fonctionnaire au service de l'empereur, et le fit jeter dans la prison des Sept-Tours, malgré les pressantes réclamations de tous les ministres européens. L'ambassadeur de Russie fut extrêmement courroucé de ce dernier outrage : on violait à son égard la foi des traités; il n'avait plus de sauve-garde. En conséquence, après avoir remis au reiss-effendi une note fulminante, il s'embarqua avec tous ses nationaux et protégés. La guerre parut inévitable : mais on ne savait pas ce que peuvent sur un prince

facile de vaines craintes et de petites considérations politiques.

Cependant les Souliotes, après avoir embrassé le parti d'Aly-Tébélen, soutenaient avec avantage le choc des armées de Chourchid. Ces braves, vainqueurs à Coumchadès, revirent enfin leurs montagnes, et pénétrèrent dans la citadelle de Kiapha, que le satrape de Janina avait fait construire sur les ruines de la Selléide. Ils ne cessèrent de rendre les plus grands services à la cause de la liberté dans cette partie de la Grèce. Leur exemple encouragea les chrétiens de l'Étolie : ils s'insurgèrent, et Missolunghi se hâta d'arborer le pavillon de la croix. On fit de vains efforts pour persuader aux Galaxidiotes de se réunir à la confédération générale : ils répondirent comme les habitans de Scio, et éprouvèrent le même sort.

Les chrétiens, occupés au siége d'Anapli, avaient été mis en déroute. Cet échec les découragea ; toutefois ils pressèrent avec plus de vigueur les places de Tripolitza, de Navarin, de Corinthe et de Modon, qu'ils bloquaient depuis plusieurs mois. Le général Norman, le brave Baleste, plusieurs officiers français, parmi lesquels MM. Raybault, Voutier et Chauvassaigne, étaient arrivés dans le Péloponèse. Chaque jour des enthousiastes allemands venaient grossir le nombre des volontaires étrangers. Ce fut alors que l'on forma le corps des Philhellènes, qui acquit une si grande réputation dans la suite. Le

capitaine Baleste fut chargé d'organiser un régiment spartiate à l'européenne; MM. Raybault et Voutier prirent la direction de l'artillerie; les autres Philhellènes entrèrent dans l'état-major du prince Ypsilanti, ou dans le régiment que recrutait Baleste.

Sur ces entrefaites, Chourchid n'ayant plus qu'à observer le captif de Janina d'après la nouvelle tactique qu'il avait adoptée, crut pouvoir détacher une partie de ses troupes pour faire rentrer les rayas de Morée dans le devoir. Il pensait que la révolution qui venait de s'opérer n'était qu'une de ces émeutes si fréquentes dans la Grèce, et qu'on appaisait ordinairement avec des promesses, des menaces et des supplices. Omer Brionès se mit donc en campagne, chargé par le séraskier de pacifier la Hellade, de pardonner au peuple, mais de lui rapporter les têtes des chefs de la sédition. Omer était un homme sans foi, sans honneur, mais qui ne manquait pas de courage et d'une certaine habileté. Il avait commencé par trahir les mamelouks en Égypte; il venait récemment de trahir son patron Aly pour le pachalik de Janina qu'on lui avait promis : enfin il était prêt à abandonner la Porte sitôt que sa fortune ou son avancement pourraient devenir le prix de sa défection. Il partit avec une nombreuse cavalerie, arriva dans la plaine de Thèbes, et dispersa les bandes du capitaine Diacos. Les barbares, enflés de ce succès, pénétrèrent plus avant. Odyssée les attendait aux Thermopyles : ce

général prit position dans les gorges, surprit les Ottomans et les tailla en pièces. Il poursuivit les fuyards jusqu'au-delà de Zeituni ; mais Omer, étant parvenu à franchir le passage, se jeta brusquement sur Athènes avec deux mille cavaliers environ. Bientôt les Grecs de l'Attique, qui s'étaient cachés à son approche, reprirent courage, et le lieutenant de Chourchid fut obligé d'abandonner la ville pour se défendre dans l'Acropole.

Cette victoire, la plus considérable qu'on eût remportée jusque-là sur les Turcs, inspira une nouvelle confiance aux patriotes du Péloponèse ; tandis que les Turcs, qui avaient compté sur les secours de Chourchid et sur ceux de la flotte ottomane, commençaient à se désespérer. Ceux de Navarin et de Malvoisie se rendirent par capitulation, après avoir éprouvé tout ce que la famine a de plus affreux. Ils remirent les villes et les forts aux troupes helléniennes, et furent transportés sur les côtes de l'Asie mineure, au terme du traité. Ce double succès mit les Grecs en possession d'une artillerie considérable, et d'une grande quantité d'armes et de munitions de guerre. La citadelle de Navarin passait pour imprenable ; celle de Malvoisie commandait l'entrée du golfe d'Argos, du côté de la Laconie. C'est assez dire de quelle importance ces deux places pouvaient être à la cause des chrétiens. Mais la prise de Tripolitza accrut bientôt leurs transports. Cette ville, que l'on peut considérer comme la capitale moderne du Péloponèse, était

défendue par une garnison de six mille hommes, et par plus de cent pièces de canon. Elle fut enlevée d'assaut le 5 (17 octobre). La plupart des Turcs et des Juifs qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée. On n'épargna que le harem de Chourchid, son kiaya, son banquier, et Kiamil, bey de la Corinthie. Les Hellènes se livrèrent dans cette occasion à de sanglantes représailles. Les atrocités commises par les Turcs en Macédoine et dans l'Asie-Mineure, servirent de prétexte, mais non d'excuse à leur conduite. A la suite de cette mémorable conquête que Colocotroni s'attribua, les armes et le numéraire devinrent plus communs dans la Grèce : les choses y prirent une nouvelle direction, et la cause de l'indépendance fut réellement consolidée.

Ce fut vers la fin de ce siége, que la rivalité qui, dès l'origine de la guerre, avait éclaté entre Démétrius Ypsilanti et le général Colocotroni, prit un caractère plus grave et plus alarmant. Ypsilanti, quoique naturellement doux et affable, avait des manières trop hautaines; il affectait sans cesse de parler des Russes; on eût dit qu'il était leur lieutenant, au lieu d'être le chef d'un peuple libre. Il déplut, on le tourna en ridicule; il se plaignit, personne ne prit sa défense. Il avait donné une mission aux princes Cantacuzène et Mavrocordato, dans le seul but de les éloigner, afin de n'être pas réduit à partager avec eux l'honneur de la prise de Tripolitza. Cantacuzène, peu satisfait de ce qu'il

avait vu dans le Péloponèse, où les *princes du Fanar* n'avaient ni cour, ni flatteurs, ni prérogatives, se sauva en Europe. Cette lâcheté le couvrit de honte. Mais Ypsilanti, qui était la cause première de cette défection, n'en retira aucun fruit. Baleste arriva au camp avec trois cents hommes formés à la tactique européenne. Colocotroni, qui brûlait d'éloigner le prince, réussit à lui faire prendre la route de Calavryta avec ces nouvelles troupes. Ce fut ainsi que l'adroit Kleftis recueillit à lui seul la gloire de la conquête de Tripolitza; dès-lors il déploya cette hauteur tyrannique qui conduisit la Grèce à deux doigts de sa perte.

On avait vu la flotte turque dans les eaux de l'Archipel; mais elle n'avait fait que paraître. L'armée navale des chrétiens lui donna la chasse jusque sous les canons de Lépante, sans pouvoir l'empêcher de saccager Galaxidi, qui fut ainsi punie de son opiniâtre égoïsme. Le capitan-pacha fut accueilli par les Anglais de Zante, d'une manière qui déshonorerait la nation britannique, si l'on ne savait depuis long-temps que les hommes du pouvoir font un peuple à part dans tous les pays. Enfin, en quittant ses *amis* les Anglais, l'amiral turc, attaqué par quelques vaisseaux hydriotes, se sauva avec précipitation du côté de Cerigo, et abandonna aux Grecs un brick, une goëlette et quelques-uns des navires qu'il avait pris à Galaxidi. Un brick turc fit côte sur les attérages de Zante : les Grecs de cette île accueillirent assez mal les naufragés.

Cet événement donna naissance à une horrible persécution dans les îles Ioniennes. Les agens du pouvoir britannique rivalisèrent de cruautés avec les Turcs, et méritèrent de plus en plus leur amitié.]

Ainsi le Péloponèse était presque délivré. Vainqueurs sur terre et sur mer, les Hellènes n'avaient plus rien à craindre cette année. Chourchid, retenu en Albanie, s'épuisait en vains stratagêmes pour amener Aly-Tébélen à une capitulation ; les pachas de Macédoine et de Larisse venaient d'être vaincus à Zeituni par les généraux Odyssée, Dikaïos et Palascas. L'île de Négrepont s'était soulevée, et le capitan-pacha, après une tentative malheureuse contre l'île de Samos et une déroute complète dans le détroit de Zante, rentrait à Constantinople avec quelques barques de Galaxidi et soixante malheureux Grecs enlevés sur l'île turque de Samatriki (1) : pour cacher sa honte, il fit pendre ces infortunés ; mais le sultan ne lui pardonna pas son ignorance et sa lâcheté : le commandement de la flotte fut donné à un autre général.

Tandis que les Samiens, après avoir vaincu les barbares qui tentèrent un débarquement sur leurs côtes, portaient la terreur sur les rivages de l'Ionie, Salonique était menacée par les chrétiens de la Macédoine. Un capitaine des Armatolis du mont

(1) L'ancienne Samothrace.

Olympe, Diamanti, fit soulever toute la Thessalie et tous les villages du pachalik de Salonique, jusqu'au mont Athos. Il obtint d'abord les plus grands succès : Abdouloubond, pacha de Macédoine, se mesura contre lui : les avantages furent partagés. Diamanti aurait peut-être soumis la province dans cette première campagne, si les affaires de la Grèce ne l'avaient rappelé précipitamment en Thessalie. Après son départ, Abdouloubond dissipa l'armée chrétienne; il attaqua ensuite dix mille hommes qui s'étaient réfugiés à Cassandre, et après deux mois d'une résistance héroïque, il parvint à soumettre la presqu'île. Il usa cette fois de la victoire avec modération. Les couvens du mont Athos furent épargnés; les rayas qui se soumirent continuèrent leurs travaux sans être inquiétés. On s'étonnait de voir tant d'humanité dans un Turc. Abdouloubond ne tarda pas à prouver que sa générosité n'était qu'un affreux calcul, et qu'il avait toute la férocité d'un barbare.

La Crète se signalait aussi par ses efforts contre les ennemis de l'indépendance. Comnène Aphendoulieff y avait pris le gouvernement des affaires. Cet homme, qui se glorifiait d'une naissance illustre, séduisit les Sfachiotes. Ils se fièrent aveuglément à ses conseils. Une odieuse trahison devait être le prix de leur confiance. Ils virent arriver avec transport le capitaine Baleste au milieu d'eux. Ce brave, qui s'était illustré dans les rangs de l'ar-



mée française, appartenait à une famille européenne établie en Crète; la Crète était presque sa patrie. Il conduisit les Sfachiotes à la victoire. Sous ses ordres, ils battirent plusieurs fois les pachas de Réthymno et de la Canée; mais Aphendoulieff avait conçu contre lui une haine mortelle : son mérite l'offusquait. L'envie est le partage des petites âmes. A chaque nouveau triomphe de Baleste, Aphendoulieff jurait sa perte. Nous verrons bientôt que le perfide réussit.

L'hiver approchait : les armées ne pouvaient plus tenir la campagne dans une contrée où le froid est excessivement rigoureux. Ulysse prit ses cantonnemens dans l'Attique; mais Nicétas et Colocotroni, après avoir fait d'inutiles efforts pour obtenir un ordre de leur prisonnier Kiamil-Bey à son lieutenant de Corinthe, afin que celui-ci livrât la place, s'en emparèrent de vive-force. Ce coup hardi termina glorieusement la première année de la lutte de l'indépendance.

On proclamait dans le même temps la constitution d'Épidaure, qu'un congrès plus heureux que celui d'Argos venait enfin de terminer. L'assemblée nationale avait aussi nommé des magistrats annuels; le pouvoir exécutif et la présidence de la république étaient confiés au prince Alexandre Mavrocordato, homme aussi distingué par ses lumières que par son patriotisme. Les premiers actes de son administration furent législatifs. L'ordre

commença à régner dans les provinces. Les charges de l'État furent supportées également par tous, et la Grèce jouit presqu'aussitôt des avantages d'un gouvernement paternel. Mavrocordato rédigea à la hâte un précis de lois qui devaient demeurer en vigueur jusqu'à ce qu'un code mieux élaboré les remplaçât. Toutes les cours de l'Europe apprirent officiellement l'organisation légale de la république hellénienne : elles s'obstinèrent à ne pas la reconnaître. Le congrès se sépara après l'installation du gouvernement, dont le siége fut fixé à Corinthe, et qui prit le titre de *gouvernement provisoire de la Grèce.*

Le prince Démétrius Ypsilanti n'avait plus l'opinion pour lui : les uns l'accusaient d'incapacité, les autres lui supposaient une excessive ambition. Cependant on lui décerna le commandement des troupes conjointement avec Colocotroni ; mais le Kleftis parvint à l'éclipser en ne lui laissant pas l'occasion de se signaler. Cette première période de la guerre de l'indépendance fut encore remarquable en ce que la plupart des aventuriers étrangers, qui s'étaient jetés dans le Péloponèse pour y trouver la fortune et les honneurs, retournèrent dans leurs pays. Ils accusèrent les Grecs parce qu'ils ne leur donnèrent pas les distinctions flatteuses qu'ils ambitionnaient. Ils les taxèrent de barbarie parce qu'ils ne trouvèrent pas dans leurs camps toutes les recherches du luxe européen. Les Hellènes s'en

consolèrent : ils n'étaient pas coupables, et leurs accusateurs étaient injustes. La cause de la liberté n'avait rien à attendre de ces hommes plus avides d'argent que de gloire ; elle gagna peut-être à leur retraite. Les Norman, les Tarella, les Baleste et quelques autres braves lui restaient.

CHAPITRE IV.

Mort d'Aly-Pacha. — Désastre de Scio. — Le capitan-pacha saute en l'air avec le vaisseau amiral. — Dévouement des Souliotes. — Campagne de Mavrocordato en Acarnanie. — Capitulation des Souliotes. — Marche des Turcs sur le Péloponèse. — La flotte ottomane est battue par Miaoulis dans le golfe d'Argos. — Dram-Aly-Pacha périt avec son armée. — Odyssée remporte deux victoires aux Thermopyles. — Dévastation de l'Olympe. — Incendie des vaisseaux turcs, à Ténédos. — Affaires de Candie. — Disgrâce du favori Halet-Effendi. — Négociations des Russes. — Mort de Chourchid-Pacha. — Mavrocordato bat Omer Brionès et Ruschid-Pacha à Missolunghi. — Capitulation d'Anapli. — État du Péloponèse. — Efforts des Turcs pour rendre la campagne de 1823 décisive. — Ils sont battus en Thessalie. — Mort de Marcos Bozzaris. — Lord Byron. — Campagne de 1824. — Courage héroïque des Ipsariotes. — Affaires du Péloponèse. — Défaite des escadres turque et égyptienne combinées. — État de la Grèce à la fin de 1824.

L'HIVER de 1821 fut employé de part et d'autres en préparatifs. Les Turcs rassemblaient une armée en Thrace et en Macédoine; les Grecs faisaient marcher leurs troupes sur les points menacés. Les discordes qui s'élevèrent parmi les chefs ne ralentirent

pas un instant l'énergie de la nation ; on se querellait, mais on n'oubliait pas les intérêts de la patrie au milieu de ce conflit d'ambition. L'œil de Mavrocordato pénétrait partout : la sagesse de ce magistrat épargna bien des maux à la Grèce.

Au mois de février 1822, le visir Aly-Tébélen, après une lutte opiniâtre, où il avait déployé tout le courage d'un soldat et toute l'adresse d'un savant capitaine, fut vaincu par les artifices de Chourchid. Il crut, sur la parole de ce séraskier, que le sultan lui pardonnait; il se rendit et périt victime de la fraude, lui qui devait sa fortune au parjure, et qui n'avait jamais rien entrepris sans mêler le mensonge à la perfidie. Sa mort parut juste à tout le monde. Il était chargé de tant de crimes que les Grecs attribuèrent son malheur à la vengeance divine. Ils regrettèrent de voir terminer trop tôt la lutte qu'il avait engagée au fond de l'Albanie, et qui servait leurs intérêts par une puissante diversion. Aly-Tébélen était âgé de plus de quatre-vingts ans. Sa tête fut attachée sur la corniche de la porte du sérail avec une inscription ou *yaphta* qui rappelait ses crimes. Ses enfans et ses petits-enfans périrent de la main du bourreau dans l'Asie-Mineure, à Kutahieh, ville qui leur avait été assignée pour exil. Ainsi dans peu de mois cette famille, qui avait rempli la Grèce de ses débordemens et de son odieuse prospérité, fut tout-à-fait anéantie.

La mort d'Aly-Tébélen devint le prétexte d'une violente sédition dans l'armée de Chourchid. Les

schypetars musulmans accusaient ce général de vouloir s'emparer des trésors du rebelle : ils en réclamaient le partage ; on les leur avait promis en récompense dès le commencement de la guerre. Chourchid tint bon. Ses troupes se débandèrent ; quelques convois d'argent, qu'il expédiait à Constantinople, furent pillés ; il garda pour lui la majeure partie des brillans et des bijoux de toute espèce que le vieux satrape avait accumulés dans son antre. Ces dilapidations furent l'une des causes principales de la disgrâce du séraskier, qui arriva bientôt après.

Alors, pendant que les troupes turques, battues quatre fois par les commandans Makris et Marcos Bozzaris sous les murs de Regniassa, investissaient les rochers de la Selléide, le général des Samiens, Lycurgue Logothète, soulevait les campagnes de Scio et préludait ainsi au désastre de cette île. Il débarqua deux mille cinq cents hommes sur la plage de Koutari, le samedi 11 (23) mars, au point du jour. Quelques paysans se joignirent à lui. Les Turcs se retirèrent dans la citadelle, et les primats de Scio, ainsi que le clergé et les négocians les plus respectables, s'y enfermèrent avec eux. Logothète commit plusieurs excès. Il s'arrogea le titre de prince de Scio d'après une prétendue commission du prince Démétrius Ypsilanti. Il commença même à canonner l'acropole de Scio ; mais il n'avait point de boulets. Les Ipsariotes lui reprochèrent vivement la témérité de son entreprise. Cependant le

mal était sans remède. Ils envoyèrent quelques barils de poudre aux insurgés, et établirent une croisière de six bâtimens dans la rade pour empêcher les Turcs de l'Asie de porter secours à leurs compatriotes assiégés. Déjà trente mille barbares, rassemblés à Tchesméh sur le golfe Herméen, n'attendaient plus que les vaisseaux de Constantinople pour inonder l'île, et l'on savait, à n'en pouvoir douter, qu'une flotte considérable, commandée par le nouveau capitan-pacha Cara-Aly, venait de sortir des Dardanelles pour disputer aux Samiens la possession de Scio.

Elle ne parut que trop tôt, cette flotte exterminatrice; les hordes asiatiques furent jetées par elle sur les beaux rivages des Sciotes. Logothète avait disparu. Les Samiens s'étaient dispersés. Un massacre horrible, dont les circonstances seront à jamais mémorables dans les annales de la destruction, suivit le débarquement des Turcs. Il ne resta plus à Scio que des ossemens et des ruines. Quelques hommes, qui souillaient le nom de Francs, spéculèrent sur le malheur au milieu de ces atrocités. Le capitan-pacha, fidèle à ses instructions secrètes, encouragea le meurtre et le pillage. Les Samiens avaient régné dix-neuf jours sur l'île de Scio : une semaine suffit aux Turcs pour la dévaster. Une population de cent soixante mille âmes tomba sous les coups de ces monstres.

Mais les Hellènes devaient venger les martyrs de Scio par un acte éclatant. Ipsara, voisine du théâtre

de ces horreurs, se chargea elle-même du soin d'en punir les coupables. Elle possédait un héros digne de sa confiance et capable d'exécuter à lui seul les plans enfantés par l'indignation de ses concitoyens. Constantin Canaris, capitaine dans la flotte nationale, fameux déjà par des actions qui suffisaient à sa gloire, arme deux vaisseaux chargés de soufre et de projectiles : il embrasse ses amis, ses enfans : il reçoit les vœux de ses compatriotes assemblés sur la rive : il part, il va brûler le capitan-pacha.

Le héros arrive au milieu de la flotte ottomane avec son compagnon de gloire, George Pepinis. Leurs brûlots s'attachent aux vaisseaux ennemis. Celui du grand-amiral est couvert de flammes. *La Capitana-Bey* (vice-amiral) parvient à se dégager. Canaris triomphe : il a conduit le brûlot qui dévore le capitan-pacha. Il jouit du trouble de cette armée d'assassins. Il voit fuir au loin leurs vaisseaux épouvantés à la lueur de celui qui se consume. Enfin il entend l'explosion qui venge la Grèce et annonce à l'Asie le supplice du criminel Cara-Aly.

Cet homme de sang vint expirer sur la côte, au milieu des cadavres de ses victimes. La flotte qu'il commandait se dispersa. Plusieurs vaisseaux furent incendiés ; l'un entièrement ; les autres furent mis hors de service. Tout ce qui restait de chrétiens à Scio ne survécut pas à ce désastre : on les extermina. Les barbares devaient ce sanglant holocauste aux mânes de leur général. La peste mit le comble à tant d'horreurs, et l'on fut obligé de faire venir des

colons de l'Asie pour fouiller les décombres et recueillir les moissons (1).

La Grèce célébra la victoire de Canaris par des fêtes publiques. Cet homme extraordinaire rehaussa le mérite de son dévouement par sa modestie. Ce service n'était pas le dernier qu'il devait rendre à la patrie.

Tandis qu'on gémissait encore sur les malheurs de Scio, la campagne commençait sous de tristes auspices dans la Grèce occidentale. Les Souliotes, bloqués de toutes parts, étaient réduits à défendre leurs montagnes. Les Anglo-Ioniens prenaient ouvertement le parti des barbares. L'avant-garde de Chourchid, sous les ordres de Dram-Pacha, inondait la Béotie. En vain les Souliotes, par un dévouement magnanime, avaient-ils cherché à attirer sur eux seuls toutes les forces du séraskier; ils étaient assiégés, et leur position ne diminuait en rien les dangers de la patrie. Dans cet état de choses, des traîtres, gagnés par les agens de l'Angleterre, travaillaient à désorganiser le gouvernement; les chefs continuaient à se quereller au lieu de s'unir, et l'on fut sur le point de voir éclater la guerre civile, tandis que la guerre étrangère portait ses ravages sur tous les points de la Hellade.

---

(1) *Voy.* pour l'histoire des désastres de Scio, mon *Histoire des événemens de la Grèce*, tom. II, chap. I et III.

On vit quelques hommes illustres donner de grands exemples de générosité et de patriotisme dans ces jours de périls. Mavrocordato, en sa qualité de premier magistrat de la république, se distingua parmi les autres patriotes. Il rassembla une armée, sortit du Péloponèse et courut au secours des Souliotes, persuadé que, s'il réussissait à délivrer cette peuplade héroïque, il viendrait facilement à bout d'exterminer avec elle les barbares qui pénétreraient dans la presqu'île. Ce plan était sage; il devait réussir. La trahison de deux misérables le fit échouer.

Les capitaines Gogos et Varnakiotis avaient amené à Mavrocordato beaucoup de soldats épirotes : Gogos était étolien; Varnakiotis du canton appelé Macryn-Oros en Acarnanie. Ils avaient servi l'un et l'autre sous les ordres d'Aly-Tébélen. C'est dire assez combien leur foi était douteuse. Le président avait acquis la presque certitude de leur duplicité; mais il aimait à croire à leur innocence d'autant plus que, par l'influence qu'ils exerçaient sur les peuplades de l'Acarnanie, ils étaient nécessaires à l'accomplissement de ses desseins. L'odieux Gogos abandonna le premier l'armée des Hellènes. Varnakiotis passa à l'ennemi avec sa division après la bataille décisive de Péta, qui devait livrer à Mavrocordato les villes d'Arta, de Vonizza et toute l'Albanie moyenne, sans la défection de l'infâme sGogos. Le président fut battu; et ce qui rendait ce malheur plus accablant, c'est qu'aucune force

humaine ne pouvait désormais sauver les Souliotes.

Ces guerriers, réduits à la dernière extrémité, consentirent à accepter une capitulation garantie par l'Angleterre. Ils s'embarquèrent, en conséquence, pour les îles Ioniennes au terme du traité, et abandonnèrent une seconde fois leurs montagnes. Marcos Bozzaris ne s'expatria point avec eux. Il était dans les rangs de Mavrocordato, et contribua puissamment au succès de la brillante retraite que fit le président sur Missolunghi.

Mais dans l'intervalle, le Péloponèse était envahi; la garnison de Corinthe, trop faible pour résister au torrent d'ennemis qui s'étaient emparés de l'isthme, évacua l'acropole. Dram-Aly-Pacha y établit son quartier-général; il avait avec lui seize mille hommes de cavalerie. Chourchid organisait à Larisse une seconde armée. Dix mille hommes franchissaient déjà les Thermopyles pour seconder les opérations de Dram-Aly. Odyssée, hors d'état de leur disputer le passage du Parnasse, s'était replié sur Mégare, et cette retraite savante, qui sauva depuis la Grèce, fut regardée généralement comme une trahison. Le malheur des Hellènes était de ne pouvoir se fier à personne. Entourés d'espions et de perfides, ils se croyaient toujours victimes des complots de leurs ennemis.

Cependant les armées nationales ne perdirent point courage. Nicétas battit une colonne de Turcs patréens commandée par Joussouf, qui cherchait à établir ses communications avec Dram-Aly. Démé-

trius Ypsilanti s'empara des défilés du Sophico et de toutes les issues de la plaine d'Argos. Colocotroni continua ses opérations contre Anapli, et la garnison de cette place venait même de signer une capitulation lorsque la flotte ottomane parut dans le golfe d'Argos, releva les espérances des assiégés et mit un terme aux conférences.

Après la fin tragique du capitan-pacha sur les côtes de Scio, la Porte avait nommé grand-amiral le capitaine Cara-Méhemmet. Cet homme se trouvait à Patras. Toute la flotte fit voile dans cette direction pour recevoir à bord son général. Elle rallia dans les eaux de Santorin une escadre égyptienne. Le pacha d'Égypte s'était déclaré contre les Hellènes, et son lieutenant, Ismaïl-Gibraltar, attaquait alors les Sfachiotes dans l'île de Crète. On n'aurait jamais pensé que le législateur des Égyptiens, qui avait presque autant d'intérêt que les Hellènes à l'abaissement de la Porte, pût prendre sa défense. On assure que le grand-seigneur lui promit de réunir la Crète à ses états s'il prenait part à la guerre, et que cette raison le détermina.

Lorsque l'armée navale turque reparut dans l'Archipel, toutes les îles furent dans la consternation. Dram-Aly-Pacha était maître de l'Argolide ; il menaçait également Malvoisie et Tripolitza. Une colonne de Turcs asiatiques pressait Mavrocordato à Vrachori. Les membres du congrès et les ministres du gouvernement provisoire, cédant à la terreur commune, s'étaient embarqués. Cette lâcheté les a

flétris dans l'opinion : heureusement que les généraux et les soldats ne suivirent pas leur exemple. Colocotroni et Mavro-Michale arrêtaient les hordes de Dram-Aly, tandis que les troupes rassemblées par Démétrius Ypsilanti dans les gorges du Sophico leur coupaient la retraite du côté de Corinthe, et interceptaient les communications du séraskier. Ypsilanti se jeta lui-même avec un petit nombre de braves dans l'acropole d'Argos ; et ce beau trait de patriotisme, qui attira sur lui tous les efforts des barbares, fut l'une des causes principales du salut de la Grèce. Dram-Aly perdit beaucoup de temps au siége d'Argos ; les Hellènes profitèrent de ce délai pour l'investir de toutes parts ; et lorsqu'il se crut maître du Péloponèse, il y était déjà prisonnier.

Cara-Méhemmed, après d'inutiles efforts pour ravitailler les places de Coron et de Modon, jeta l'ancre dans le golfe d'Argos, le 10 septembre. Il avait à bord des troupes de débarquement. Il apportait aux assiégés d'Anapli des vivres et des munitions de guerre. Déjà son vice-amiral avait débarqué trois mille hommes sur la plage de Carysto, dans l'île de Négrepont, et ce renfort y avait rendu aux Turcs la supériorité numérique ; mais tous les projets du capitan-pacha étaient subordonnés au sort d'un combat naval. Leur réussite perdait la Grèce, et dans cette extrémité les destinées de la patrie étaient confiées à la flotte nationale.

Elle ne se fit pas attendre. Le jour même de

l'arrivée du capitan-pacha, elle se montra en avant de Spezzia, c'est-à-dire à l'entrée du golfe. Une frégate française, commandée par le chevalier de Viella, se trouvait alors au mouillage de Malvoisie; les Français purent voir l'ordonnance des deux flottes et juger d'avance l'événement. La belle tenue des Grecs et le désordre qui régnait sur les vaisseaux des barbares indiquaient assez de quel côté serait la victoire.

Cependant le capitan-pacha, un peu contrarié de l'approche des Hellènes, essaya du moins de faire entrer quelques secours dans les murs d'Anapli. Il savait que la garnison de cette place était réduite aux abois. En conséquence, pour ne pas exposer un bâtiment de sa Hautesse, il chargea un navire autrichien de munitions et de comestibles; le capitaine déhonté consentit, moyennant une grosse somme, à devenir l'instrument des barbares. Sa conduite n'a trouvé que trop d'imitateurs par la suite; mais il est un fait à la gloire de la France, c'est que jamais ses marins ne se sont laissé corrompre par l'or des Turcs, et que le pavillon français n'a jamais servi d'auxiliaire à la barbarie.

L'Autrichien s'avançait donc, plein de confiance dans la neutralité qu'il observait si *religieusement*, et dans l'inviolabilité de son pavillon. Les Grecs devinèrent son projet à ses manœuvres. Aussitôt deux goëlettes se détachent de l'escadre hellénienne, forcent de voile et de rames, atteignent le mercenaire sous les canons des vaisseaux ennemis, et le

mènent en triomphe à leur amiral. Les Turcs cependant faisaient feu de toutes leurs batteries; mais ils ne bougèrent pas. Ils tiraient à toute volée comme pour s'étourdir, et cette petite action décéla leur maladresse et leur lâcheté.

Ils étaient déjà vaincus. Le lendemain, les Hellènes n'eurent pas besoin d'en venir à une action générale. Dès que le capitan-pacha vit leur ligne s'ébranler, il donna lui-même le signal de la fuite. Jamais déroute ne fut plus complète ou plus étonnante. Les barbares n'avaient pas moins de soixante douze navires de toutes grandeurs; la flotte des Grecs se composait de cinquante-sept bricks seulement. M. de Viella et les Français qui étaient présens ont dû frémir d'indignation à la vue d'une aussi grande lâcheté.

L'amiral Miaoulis s'était réservé le vaisseau amiral turc. Il l'aborda deux fois avec son brick de 24, tandis que l'ennemi portait 80 canons. Cependant Cara-Méhemmet ne ralentit pas sa marche; il ne méprisa pas l'audace de son faible adversaire, et faillit recevoir, sur les lieux mêmes, le prix de tant de honte. Il toucha sur la grève de Malvoisie, mais il parvint à se dégager. Canaris l'attendait à Ténédos. Les Turcs perdirent plusieurs bâtimens échoués sur la côte, et quinze transports qu'ils menaient à leur suite avec des troupes de débarquement; leurs vaisseaux étaient criblés de leurs propres boulets : il y en eut plusieurs d'avariés, parce qu'ils s'abordèrent entr'eux dans la fuite. Tel fut le résultat de

ce grand événement, à l'issue duquel le sort de la Grèce était attaché. Cara-Méhemmet, pour atténuer la honte de sa conduite, proclama qu'il avait été attaqué par une flotte de brûlots. Il se réfugia à Ténédos, et, n'osant pas rentrer à Constantinople, il y attendit qu'une nouvelle catastrophe le perdît sans retour.

On peut dire que l'Europe et l'Asie assistaient à ce combat : l'armée de Dram-Ali, la garnison d'Anapli et les troupes des Hellènes, rangées sur le rivage, observaient les manœuvres des flottes avec anxiété; la grande question d'être ou de n'être plus se décidait sur le golfe pour les deux partis. Mais dès qu'on vit la défaite du croissant, l'air retentit des cris de victoire de l'armée chrétienne; celle des barbares n'y répondit que par d'horribles hurlemens. Aussitôt Dram-Ali abandonna le siége d'Argos. Ses troupes prirent la route de Corinthe en désordre; elles furent taillées en pièces au passage du Trété, et le séraskier, entouré de toutes parts, se trouvant même dans l'impossibilité de fuir, revint sur ses pas avec l'espérance de s'ouvrir un chemin sur Patras du côté de l'Arcadie. Mavro-Michale, Colocotroni et Démétrius Ypsilanti, le forcèrent d'accepter la bataille dans une position défavorable; ils le culbutèrent, renversèrent sa cavalerie dans les marais, lui prirent son artillerie, ses bagages et quatre mille hommes. Dram-Ali, parvenu à s'échapper avec deux cents cavaliers, fut tué lui-même en avant de Mycènes. De seize

mille hommes qu'il avait amenés à cette fatale expédition, il n'en reparut qu'une centaine sous les drapeaux de Chourchid. Les autres succombèrent, à l'exception de trois mille prisonniers que les vaisseaux hydriotes conduisirent sur les côtes de l'Asie-Mineure.

Autant les craintes avaient été terribles, autant la joie fut immodérée à la nouvelle de ces éclatantes victoires. Le Péloponèse était affranchi, tandis qu'Odyssée, deux fois vainqueur aux Thermopyles, refoulait les barbares jusqu'au fond de la Thessalie. La garnison turque de Corinthe, effrayée de tant de désastres et ne comptant plus sur des secours chimériques, entreprit à la même époque de forcer la division de Nicétas entre Vostizza et le Mavron-Oros, pour se réunir aux Turcs de Patras. Les généraux Nicétas et Pétimésa l'exterminèrent. Pétimésa mourut dans l'action, et les Hellènes déplorèrent vivement la perte de ce brave patriote. Enfin, au commencement de décembre, de plus de quarante mille hommes qui avaient pénétré dans la Morée, soit par Corinthe, soit par Patras, soit par Négrepont, il ne restait plus que les faibles détachemens renfermés à Coron, à Modon, à Anapli et dans les forts de Patras. Anapli était réduite à la dernière extrémité; Athènes était affranchie et Corinthe hors d'état de se défendre. La cause de la liberté triomphait sur tous les points du continent et des îles; la Macédoine seule était en proie à la rage d'un barbare.

Abdouloubond, ce pacha de Salonique qui avait fait preuve l'année précédente d'une modération bien rare parmi ses pareils, venait de désoler l'Athos et l'Olympe. Assiégé une seconde fois à Salonique par le brave Diamanti, il était parvenu à se dégager et à repousser les Hellènes jusqu'au pied de l'Olympe. Ses troupes pénétrèrent dans ces montagnes, où l'on vit recommencer quelques-unes des scènes les plus effrayantes des massacres de Scio. La ville de Gnausta, la plus considérable de la contrée, fut réduite en cendre : ses habitans expirèrent dans les tortures, et deux mille infortunés qui s'étaient réfugiés dans une caverne, y furent asphyxiés par le feu de l'ennemi. Après ces exploits, Abdouloubond revint à Salonique. Un corps de cinq cents juifs s'était formé spontanément pour lui servir de bourreaux. Il s'empara de Cassandre, que les Grecs occupaient encore. Diamanti, rappelé en Morée par les besoins urgens de la patrie, triomphait aux Thermopyles avec Odyssée. Débarrassé de ce redoutable adversaire, Abdouloubond triompha sans peine et n'épargna personne à Cassandre : la montagne sainte, qui avait été le foyer des lumières, et pour ainsi dire le laboratoire de la régénération, fut couverte de sang et de ruines. Ces affreuses expéditions privèrent la Macédoine de la plupart de ses défenseurs. Les Grecs qui s'y dérobèrent à tant de calamités, coururent cacher leur tête dans les montagnes, et la province fut entièrement soumise aux barbares.

Pour adoucir la fâcheuse impression que ces nouvelles produisaient sur les esprits, on apprit en même temps la destruction des deux plus beaux vaisseaux de la flotte ottomane. Canaris venait de les incendier à Ténédos, et l'on croyait le capitan-pacha au nombre des victimes. Le gouvernement, ou plutôt les chefs qui l'avaient remplacé, lui décernèrent des éloges publics, et déclarèrent qu'il avait bien mérité de la patrie. Telle fut la récompense de ce brave : il n'en ambitionnait pas d'autre. Qu'une république deviendrait illustre et puissante si elle comptait beaucoup d'hommes de ce caractère !

Alors une sorte de révolution s'opérait dans l'île de Crète. Aphendoulieff, convaincu de haute trahison, fut arrêté par les Sfachiotes et conduit à bord d'un vaisseau d'Hydra pour être traduit à la barre de l'assemblée nationale. Ce perfide s'entendait avec l'ennemi ; il lui promettait de lui livrer les places de la Sfachie, de lui faciliter les moyens de surprendre les troupes insurgées, pourvu qu'on lui garantît le titre de pacha et le gouvernement de l'île. Un complot si atroce allait éclater lorsqu'il fut découvert. La lâcheté d'Aphendoulieff, son arrogance et son incapacité, paralysaient depuis long-temps les efforts des Sfachiotes ; il n'avait jamais osé paraître à la tête d'une armée, tandis que ses correspondances avec le général égyptien Ismaël Gibraltar, livraient à l'ennemi tous les plans des conseils de guerre. Sa basse jalousie avait perdu le

généreux Baleste, tué quelques mois auparavant. Aphendoulieff s'était souillé de tous les crimes, et le sénat crétois, indigné de sa turpitude, demanda aux Hydriotes un autre chef militaire. La Crète avait des soldats; il lui manquait un général capable de les conduire. Tombasis, choisi par les Hydriotes, s'embarqua pour la Crète; sa prudence, son courage et son activité, réparèrent en partie les maux qu'avait causés Aphendoulieff; mais il ne put enlever aux Égyptiens les places-fortes qu'ils occupaient, ni leur contester la supériorité qu'ils avaient acquise.

Tant de revers éprouvés par les Turcs en moins de deux ans, ne laissaient pas que de produire un effet terrible sur cette nation apathique. La populace et la soldatesque de Constantinople surtout, manifestaient leur indignation contre le gouvernement à chaque nouveau désastre. Les incendies et les révoltes se multipliaient; les janissaires accusaient le favori Halet-Effendi de tous les maux qui accablaient l'empire, et mêlaient le nom du grand-seigneur à leurs imprécations. Une révolution était à craindre. Le parti des mécontens prenait de jour en jour plus de force et d'audace. La vie du sultan n'était plus en sûreté. Il essaya de conjurer l'orage par des châtimens et des largesses : ces deux moyens échouèrent. On immola publiquement une centaine de malheureux Grecs pour amuser le peuple; il était rassasié du sang des chrétiens; il lui en fallait d'autre. Enfin, le 9 novembre, les janissaires

se réunissent, forcent leur chef à remettre lui-même une pétition à Mahmoud, dans laquelle ils exposaient leurs griefs contre Halet-Effendi, demandaient sa tête et le changement du ministère actuel. Mahmoud tenait à Halet-Effendi par les liens de l'amitié et de la reconnaissance, autant que ces liens peuvent avoir d'empire sur l'âme sèche d'un tyran. Il hésita; mais, vaincu par la crainte, il prononça enfin l'exil de son favori, et bientôt l'arrêt de sa mort. Cette révolution livra l'empire aux janissaires. Leur faction envahit tous les postes éminens de l'état.

Dès ce moment on ne douta plus d'une réconciliation prochaine entre la Porte et la Russie. Long-temps on avait cru en Europe que cette puissance, dans l'intérêt de sa gloire, se vengerait de l'insolence des Turcs, et tendrait une main secourable aux Hellènes; mais on commençait à revenir de la haute opinion qu'on avait eue du cabinet de Saint-Pétersbourg. Les intrigues de lord Strangford et l'humilité parfaite avec laquelle le gouvernement russe recevait chaque nouvelle insulte qu'il plaisait à la Sublime-Porte de lui faire, ne décélaient que trop le fond de sa politique. Le Nord avait pris la ferme résolution de plier le genou devant la majesté du sultan; et sans l'humeur un peu trop fière et trop exigeante d'Halet-Effendi, cette bassesse aurait eu lieu plus tôt; la mort de ce favori aplanit toutes les difficultés, et bientôt

M. de Minziaki vint s'humilier aux pieds de sa Hautesse au nom de son souverain.

Voilà la Russie, sur laquelle les Grecs avaient la faiblesse de compter encore au moment où elle sanctionnait, par un pacte honteux, la rage de leurs bourreaux : voilà sa politique. Nous pourrions nous étendre à ce sujet, montrer la duplicité des diplomates du Nord, leurs arrières-pensées, leurs coupables espérances; nous pourrions dire comment, après avoir fomenté les troubles qui désolent l'Europe et l'Asie, après avoir présidé aux funérailles de la Grèce et des Ottomans, le Russe compte recueillir sans peine leur sanglant héritage : nous nous taisons; on appréciera les motifs de notre silence.

Chourchid-Pacha mourut comme Hálet-Effendi, environ à la même époque. Ces deux hommes, qui se haïssaient de longue main, étaient, chacun dans leur genre, les plus fermes soutiens de la Porte-Ottomane. Halet-Effendi, grand diplomate, hardi, entreprenant, profondément dissimulé, et dévoué sans réserve aux intérêts de son maître, était parvenu, à force d'audace, à intimider les Russes, à faire accepter aux Perses vainqueurs un traité désavantageux, à humilier le corps de janissaires, toujours inquiet et remuant. D'une main ferme il avait tenu les rênes du gouvernement au milieu des circonstances les plus désastreuses. Si le fanatisme n'avait pas égaré sa raison, il aurait pu passer pour un grand homme, même aux yeux des

nations civilisées; mais les Grecs lui reprochaient les maux de leurs frères d'Asie, l'horrible boucherie de Scio, et le supplice du vénérable Grégoire.

Pour Chourchid, il avait montré de grands talens militaires dans la dernière campagne contre les Russes et contre Czerni Georges. L'âge avait sans doute affaibli ses moyens; et cependant il venait de déployer une rare prudence dans la guerre d'Albanie. Les revers des Turcs en Morée tenaient plutôt à la fatalité qu'à son imprévoyance. La fougue téméraire de ses lieutenans l'avait perdu. Les Grecs craignaient ses talens, et surtout son génie pour les intrigues. Après sa mort, ils ne doutèrent plus du triomphe de leur cause, parce qu'en effet la Porte n'avait pas un général qui pût le remplacer.

Ainsi les barbares se privaient eux-mêmes de leurs plus habiles défenseurs. Dans l'intervalle, leur armée d'Albanie, qui avait lutté jusqu'alors avec assez d'avantage contre la division du président Mavrocordato, recevait à Missolunghi un échec qui terminait glorieusement pour les Hellènes la campagne de 1822.

Mavrocordato, après la bataille de Péta, s'était successivement replié sur Vrachori, sur Stamma et sur Anatoliko. Forcé dans toutes ses positions, il prit le parti de s'enfermer dans la petite ville de Missolunghi, qui servait autrefois de retraite aux paysans de l'Étolie contre les agressions des Schy-

petars. Cette place, fermée par des fossés et protégée par la mer au sud, à l'est et à l'ouest, mettait le président à l'abri d'un coup de main : du reste, elle n'était couverte par aucun ouvrage de défense. Omer Vrione et Ruschid-Pacha commencèrent le siége presqu'immédiatement après l'entrée des Hellènes. Ils les suivaient à peu de distance. D'un autre côté, Joussouf, de Patras, envoya contre la place une flotille; mais le peu de profondeur de la rade l'empêcha d'approcher. Les rivalités qui divisèrent les généraux turcs dès le commencement du siége, sauvèrent Mavrocordato. Il n'avait pas plus de sept cents hommes avec lui. Les barbares l'attaquaient avec plus de huit mille Albanais ou Asiatiques. Enfin, après deux mois de combats, d'alarmes et de tribulations de tous les genres, un corps de Spartiates, commandé par Piétro-Bey-Mavro-Michale, pénétra dans la place. Les navires hydriotes qui l'avaient conduit attaquèrent la flotille de Patras, brûlèrent un brick et poursuivirent les autres jusqu'à Lépante. Ces revers épouvantèrent les pachas. Leurs troupes bivouaquaient dans la boue depuis plus d'un mois; elles diminuaient de jour en jour par les désertions et les maladies. Ils firent une dernière tentative qui leur coûta l'élite de leurs soldats. Enfin, ils effectuèrent une retraite si précipitée, qu'ils abandonnèrent sur la plage leur artillerie et la plus grande partie de leurs munitions. Mais Omer Vrione devait franchir l'Achéloüs pour gagner son gouvernement d'Alba-

nié. Les pluies avaient tellement grossi ce fleuve, qu'il n'était guéable nulle part. Omer s'arrêta donc à Stamma : les Schypetars se soulevèrent contre lui, tandis que les Armatolis le harcelaient continuellement. Il se sauva la nuit avec un petit nombre de cavaliers, et le reste de son armée fut détruit. Omer fugitif eut toutes les peines du monde à gagner Vonizza. Les Albanais découragés refusèrent de marcher sous ses ordres l'année suivante, et, comme il y allait de sa tête, il fit les plus grands sacrifices pour en rassembler quelques mille, et prouver ainsi son dévouement à la Porte.

Pour Mavrocordato, il revint immédiatement en Morée. La plupart des Philhellènes qui l'avaient accompagné étaient morts. Le général Norman venait de succomber récemment à une maladie douloureuse, et cette perte n'était pas l'une des moins sensibles pour le président et la Grèce. Norman avait des talens militaires bien précieux dans l'état où se trouvaient les Hellènes : son patriotisme était connu. Il fut vivement regretté. Le monument qu'on lui érigea à Missolunghi devait être trop tôt suivi de deux autres mausolées : on dirait que Missolunghi est destiné à servir de tombeau à tout ce que la Grèce possède de plus illustre parmi ses amis et parmi ses enfans.

En arrivant dans le Péloponèse, Mavrocordato connut toutes les circonstances de la prise d'Anapli, qui venait de tomber au pouvoir de Colocotroni. Le président trouva sa patrie délivrée de ses op-

presseurs; mais elle n'était ni heureuse ni tranquille. Quelques ambitieux s'y disputaient avec acharnement le pouvoir absolu, et la Grèce, à peine échappée à la tyrannie des Ottomans, se voyait menacée du despotisme militaire. Colocotroni était à la tête des factieux. Ce terrible Kleftis, qui avait toujours supporté impatiemment le joug d'une autorité quelconque, profitant de l'éloignement du premier magistrat de la république, du discrédit dans lequel les autres membres du gouvernement étaient tombés, et de l'affection de ses troupes, envahit tous les pouvoirs. Mavrocordato le trouva maître de la Grèce et prêt à en venir aux mains avec Mavro-Michale, qui s'indignait d'obéir à un tel homme. L'anarchie était imminente. Il fallut toute la sagesse et tout le dévouement de Mavrocordato pour contenir la rage du Kleftis et du chef des Maniotes. Enfin le congrès national fut convoqué : ses séances furent aussi orageuses que celles des diètes de Pologne l'étaient autrefois. Malgré les violences exercées par Colocotroni sur cette respectable assemblée, il ne put réussir dans ses projets. Mavrocordato refusa la présidence qu'on le conjurait d'accepter. Elle fut donnée à Mavro-Michale, qui se trouva ainsi investi de la souveraine magistrature : pour éviter les maux qui menaçaient la patrie, on confia le pouvoir militaire à Colocotroni. Il parut satisfait du lot qui lui était échu. Le gouvernement établit son siége à Anapli; mais le Kleftis s'obstina à y tenir garnison, et son

fils Pano garda la citadelle avec les bandes dévouées à son père. Ainsi la capitale du gouvernement était au pouvoir d'un factieux, et le gouvernement n'avait pas assez de force pour punir tant d'audace. Mavrocordato, désespéré de ce qu'il avait vu, partit pour la Grèce occidentale avec le titre de chef provisoire de cette province. Les combats qui recommencèrent presqu'aussitôt rétablirent la concorde parmi les hauts fonctionnaires de l'état, du moins en apparence; mais les craintes que les vrais patriotes avaient conçues ne tardèrent pas à se réaliser.

(1823) Les barbares avaient épuisé tous leurs moyens pour rendre cette campagne décisive. Ils avaient fait marcher, pendant l'hiver, plus de cent mille hommes sur Salonique et Larisse. Le pacha de Scodra, Moustaï, que la Porte décorait du fastueux surnom d'*invincible*, venait de recevoir le firman de général en chef des troupes ottomanes. Une flotte immense se rassemblait en même temps à Constantinople, sous les ordres de Khousrou-Pacha. Les ennemis des Hellènes, et surtout le peuple des marchands levantins, qui offre un mélange confus de toutes les nations de l'Europe sans avoir le caractère distinctif d'aucune d'elles, se hâtèrent de proclamer la ruine de la Grèce. Ils ne savaient pas que le patriotisme est fécond en miracles; ils oubliaient que les douze cent mille hommes de Xercès avaient péri dans ces lieux, où le sultan osait envoyer cent mille esclaves.

Diamanti ouvrit la lice par un coup d'audace qui lui réussit. Il attaqua, avec son collègue Tassos, cinq mille Turcs que les pachas Joussouf et Sélim envoyaient contre la presqu'île de Volos. Il les défit entièrement. Sélim conduisit aux Thermopyles vingt mille hommes destinés à envahir le Péloponèse; il rentra dans Larisse, vaincu, fugitif, avec une escorte de cinq cents cavaliers. Le général Odyssée venait de remporter cette nouvelle victoire sur le théâtre de ses premiers exploits. Bientôt Joussouf, battu aux environs de Salone par les Armatolis chrétiens, et forcé de renoncer à son projet qui était d'atteindre les rives du golfe pour passer en Morée sur les vaisseaux du Capitan-Pacha, revint en Béotie. Odyssée l'attira dans les montagnes, le défit en deux affaires successives, et le réduisit à traverser précipitamment l'Euripe avec les débris de sa division.

L'amiral turc avait débarqué cinq mille Asiatiques à Carysto, selon l'usage de ses prédécesseurs, qui ne passaient jamais devant l'Eubée sans y jeter quelques troupes. Mais Diamanti, aussi prompt que la foudre, quitta Volos après la défaite des barbares, et se jeta sur Négrepont. Le fils de Mavro-Michale, jeune homme de grande espérance, était mort en combattant vaillamment sous les murs de cette place. Diamanti rallia ses troupes dispersées, marcha sur Carysto, tailla les Musulmans en pièce, et, revenant brusquement sur ses pas, atteignit le sérakier Joussouf près de Dyto. Ce général avait

mis tout à feu et à sang sur sa route. Les Hellènes le culbutèrent du premier choc, lui prirent son artillerie, attirèrent sa cavalerie dans des embuscades, et le chassèrent l'épée dans les reins jusque sous les remparts de Négrepont. Joussouf eut la lâcheté d'entrer seul dans la place, parce que le commandant, dénué de vivres, ne voulut accueillir que lui. Le reste de cette armée se jeta sur l'Attique, essaya de surprendre Athènes, et fut exterminé dans les gorges du Pantélique par l'archonte Gouras.

En même temps Moustaï-Pacha, qui n'avait engagé dans la Grèce occidentale qu'une division de ses troupes, recrutait de nouvelles forces dans la Haute-Albanie. Mavrocordato, alarmé de l'audace croissante de Colocotroni et de ses partisans, déplorait alors à Hydra les maux de la patrie, et s'efforçait de les terminer. Il avait remis à Marcos Bozzaris le commandement des troupes et le gouvernement de sa province. Ce jeune héros se montra digne de la confiance qu'il avait eue en lui. Il acheva de fortifier la place de Missolunghi, qui devint bientôt imprenable. Ensuite, apprenant la marche de Moustaï sur Agrapha et sur Carpénitze, il sort de Missolunghi avec quatre cent cinquante Souliotes, rejoint les généraux Zongos Hyscos et Makrys, qui harcelaient l'ennemi depuis plusieurs jours sans pouvoir l'arrêter. Bozzaris n'était pas en état, avec toutes ses forces réunies, de tenir tête aux barbares. Leur nombre montait à vingt-cinq

mille; on les avait choisis parmi les plus intrépides Schypetars de l'Épire et de l'Albanie. Alors, n'écoutant que son courage et son patriotisme, le jeune héros fait un appel à ses soldats; il leur propose de le suivre la nuit suivante dans le camp des Turcs, et leur annonce d'avance les dangers d'une entreprise si hardie; mais il parlait à des Souliotes. Deux cents Palicares se rangent à ses côtés. Bozzaris célèbre avec eux le banquet dernier, comme Léonidas aux Thermopyles; il distribue ses ordres à ses lieutenans, leur donne le mot de ralliement, et convient avec eux du signal auquel ils doivent s'ébranler. Après cela, il confie le drapeau national aux Palicares qui ne le suivent pas au milieu des ennemis; il déchire son brevet de stratarque en s'écriant : « C'est scellés de notre sang qu'il nous faut désormais des diplômes; » puis il se prépare à la mort en héros chrétien.

La nuit arrive; les guerriers se mettent en marche. C'est le 7 (19) août, époque à jamais mémorable. Bozzaris égorge les avant-postes ennemis; il pénètre sous les tentes : les barbares n'avaient pas un homme sous les armes; ils dormaient tous. Bozzaris et ses Souliotes en font un horrible carnage; mais les cris des blessés, les plaintes des mourans donnent l'alarme : les Albanais se réveillent, accusent les Schypetars épirotes de trahison, et les deux partis en viennent aux mains. C'était le vœu des Hellènes. Bozzaris se retire et va porter sur un autre point du camp la mort et l'épouvante. « Où sont

les pachas, s'écrie-t-il? les Hellènes sont dans le camp : où sont les pachas? » A la faveur de ces cris, il arrive jusqu'à la tente de ces derniers. Il poignarde Hago-Bessiaris, ancien lieutenant d'Aly-Tébélen, celui des officiers de ce tyran qui avait le plus tourmenté les Souliotes; deux Palicares saisissent Sepher-Pacha à moitié endormi, et le héros, poursuivant le cours de ses vengeances, massacre tour-à-tour l'élite de l'armée ottomane. Il voulait Moustaï : ce pacha ne tomba pas sous sa main. Le désordre était au comble. Les coups partaient de toutes parts, et l'on ne distinguait plus les amis des ennemis. Ce fut alors que Bozzaris reçut une légère blessure; il s'écarta pour la cacher à ses compagnons d'armes; il pouvait se retirer vainqueur; mais son impétuosité le perdit. Il entend des Turcs s'écrier pour faire cesser le tumulte : « C'est un quiproquo ; ce ne sont pas les Hellènes. » Ces paroles l'indignent. « Non, ce n'est pas un quiproquo, tremblez, barbares! C'est Marc Bozzaris en personne, qui vous exterminera jusqu'au dernier! » Il dit; les trompettes qu'il avait amenés donnent le signal convenu avec les autres chefs chrétiens. Au même instant les Turcs tirent sur le point où le bruit s'est fait entendre, et Marcos Bozzaris tombe sans connaissance, blessé mortellement à la tête.

Après un combat opiniâtre autour du héros, ses Palicares réussirent à l'enlever : il revint à lui pour apprendre la défaite des barbares que toutes les divisions des Hellènes venaient d'accabler à-la-

fois ; ses derniers momens furent beaux comme sa vie : il expira vainqueur en laissant comme Epaminondas une fille immortelle, Carpénitze (1).

A la consternation de l'armée chrétienne, on l'aurait prise pour l'armée vaincue : les soldats et les généraux étaient également accablés de la perte irréparable que venait de faire la patrie. Tout le peuple de Missolunghi, avec les magistrats de la province, sortirent au-devant du convoi funéraire. La mort du grand homme causa la même douleur au Péloponèse, et, à cette fatale nouvelle, le gouvernement hellénique déclara la patrie en deuil. Bozzaris fut enseveli à l'est de Missolunghi, près de la tombe du Spartiate Cyriaque, qui le séparait de celle du général Norman.

Moustaï-Pacha réussit à franchir toutes les gorges jusqu'aux lagunes de Missolunghi, malgré les efforts de Constantin Bozzaris, frère du héros de Carpénitze, et qui l'avait remplacé dans le commandement. Il comptait trouver encore la flotte ottomane dans le golfe ; mais elle était déjà de retour à Constantinople après une vaine promenade, deux déroutes et des pertes considérables. Khousrou-Pacha s'était contenté de laisser une division de navires barbaresques à Patras. Les Hydriotes défirent cette escadre et brûlèrent ou prirent la ma-

(1) Marc Bozzaris ne mourut cependant pas sans postérité comme le héros thébain. Il a laissé plusieurs enfans.

jeure partie des bâtimens qui la composaient. L'hiver survint; les inondations métamorphosèrent les marais de Missolunghi en un lac immense, tandis que l'Achéloüs n'était plus guéable. Dans cette extrémité, Moustaï, avec ses troupes, se trouva placé dans les mêmes circonstances qu'Omer et Ruschid l'année précédente; il perdit tous ses soldats et se sauva difficilement, ainsi qu'Omer Vrione.

Ce dernier succès combla tous les vœux des Hellènes; ils recevaient journellement de nouveaux témoignages de la sollicitude de l'Europe et de l'Amérique pour leur cause. Si les gouvernemens étaient hostiles contr'eux, les peuples ne l'étaient pas. La Suisse, l'Angleterre, l'Allemagne et même la Hollande, leur envoyèrent des sommes considérables provenant de souscriptions libres; la France paya le voyage de jeunes Hellènes qui retournaient dans leur patrie par Marseille, et les États-Unis versèrent plusieurs millions de piastres dans les coffres d'Anapli.

Mais ce qui contribua surtout à rendre la cause des Hellènes plus populaire en Europe, ce fut le dévouement magnanime de lord Byron. Ce grand poëte envoya d'abord deux ou trois cent mille francs au gouvernement hellénique; ensuite il appuya de son crédit les agens de la Grèce qui cherchaient à négocier un emprunt en Angleterre. Enfin il s'associa lui-même à la cause des Hellènes. Il devait ses plus belles inspirations au génie de la liberté, il voulut mourir dans les rangs de ses dé-

fenseurs. Son enthousiasme attira à Missolunghi, où il s'était rendu, une foule d'officiers de toutes les nations et plusieurs seigneurs anglais. L'emprunt hellénique fut rempli à Londres; un corps de Philhellènes s'organisa promptement dans la Grèce occidentale sous les auspices de lord Byron ; tout annonçait des jours heureux; mais un événement funeste dissipa trop vite de si douces illusions : la mort rompit l'association que le génie venait de former avec le malheur. Le chantre de *Child Harold* expira à Missolunghi au moment où il se préparait à porter les premiers coups aux barbares. L'Europe littéraire pleura sa perte; les âmes généreuses lui décernèrent la palme de l'héroïsme, et la Grèce, veuve déjà de plusieurs de ses grands citoyens, fut inconsolable. Ce malheur avait effectivement pour elle quelque chose de plus accablant que la perte d'une bataille.

A cette époque le Péloponèse, pacifié, s'occupait efficacement des moyens à employer pour repousser les nouvelles agressions que les Turcs méditaient. Le parti de Colocotroni était terrassé : ce chef audacieux, forcé de plier devant les patriotes, avait repris les travaux du siége de Patras. Les autres anarchistes n'osaient plus lever la tête, et le vertueux Conduriottis d'Hydra tenait d'une main ferme les rênes de l'état. Mavrocordato, après avoir contribué de tous ses efforts à cette heureuse révolution qui sauvait son pays, s'était de nouveau rendu à Missolunghi, où il avait été le con-

fident des sentimens généreux de lord Byron et le témoin de sa mort. Ulysse gardait toujours les Thermopyles ; car bien que les barbares eussent perdu plus de deux cent mille hommes dans les plaines de la Livadie et dans les gorges du Parnasse depuis le commencement des hostilités, ils faisaient mine de vouloir tenter un dernier effort sur le même point. Cependant Abdouloubond n'était plus à Salonique; il ne restait pas au sultan un seul homme de ses vieilles troupes ; ses meilleurs généraux étaient morts ou exilés ; et ce qu'il n'avait pu faire avec eux, il osait l'entreprendre avec de misérables recrues conduites par des satrapes aussi lâches qu'ignorans.

(1824) Le résultat de cette campagne était facile à prévoir. Il ne se trouvait pas un homme capable de porter les armes dans toute l'étendue des provinces turques européennes. Il fallait faire venir des troupes de l'Asie ; mais la guerre de Perse et la rébellion de plusieurs pachas rendaient la chose difficile, outre que les barbares, instruits des revers des armées ottomanes, malgré les bulletins fallacieux de la Porte, ne se souciaient plus de marcher contre les Grecs. Dans cet embarras, que la fidélité douteuse des Albanais et de leurs pachas Omer et Moustaï rendait plus grand encore, la Porte résolut de porter la guerre dans les îles, et de commettre sa destinée à la bravoure de ses marins. Le pacha d'Égypte, qui inspirait depuis longtemps des craintes en raison de sa puissance, mais

qui devenait alors nécessaire, fut élu généralissime de l'armée du Croissant. Il devait fournir trente mille hommes de troupes qu'il ferait transporter en Morée sur ses vaisseaux, et un nombre déterminé de bâtimens de guerre. Méhemmet comprit bien que le but du grand-seigneur était de l'attirer hors de ses états : il ne donna pas dans le piége ; mais, toujours fidèle à son système de temporisation, il ne refusa au sultan que sa personne. Il envoya son escadre à Stanchio, où le capitan-pacha devait la joindre ; il fit embarquer seize mille hommes pour le Péloponèse sous les ordres de son fils Ibrahim, et remit le commandement de ses forces navales à l'amiral Ismaïl-Gibraltar. Les régences barbaresques vinrent aussi au secours du Croissant ; et le capitan-pacha, en sortant des Dardanelles, avait la certitude de commencer les opérations avec deux cents vaisseaux.

On vit alors, pour l'éternelle honte de l'Europe civilisée, une foule de bâtimens de toutes les nations chrétiennes se mettre à la solde des barbares. Les Français eurent encore la gloire de ne pas se souiller de cette infamie. Ce fut à cette occasion que le gouvernement provisoire de la Grèce déclara de bonne prise tout navire européen trouvé dans les rangs des Turcs, ou nolisé pour le transport de leurs troupes ; mais le lord haut-commissaire des îles Ioniennes obtint bientôt par ses menaces l'abolition de ce décret. Ainsi l'Angleterre, qui contribuait de ses vœux et de ses efforts aux succès des

Hellènes, eut la douleur de voir son gouvernement se proclamer à la face du monde l'auxiliaire de la Porte.

Le capitan-pacha ouvrit la campagne par l'attaque d'Ipsara. Les habitans de cette île héroïque ravageaient l'Asie-Mineure, de même que les Samiens; la Porte crut mettre un terme à leurs excursions et anéantir leur marine en saccageant leur patrie. Tous les journaux ont retenti du dévouement de ces intrépides insulaires : la trahison les perdit un moment; leur courage finit par triompher. Les Turcs maîtres de l'île, après l'avoir jonchée de morts et couverte de cendres, y trouvèrent leur tombeau. La flotte des Hellènes arrêta l'armée navale ottomane pendant qu'une division de l'escadre ipsariote recouvrait la patrie. De toutes les troupes que le capitan-pacha y avait débarquées, il n'en sortit pas un seul homme. La ville d'Ipsara fut ruinée de fond en comble; mais ses généreux habitans se consolèrent de leurs pertes en calculant celles de l'ennemi, qui étaient encore plus considérables.

Cette entreprise manquée, le capitan-pacha sortit précipitamment du port de Mytilène pour se rendre à Stanchio; une armée de soixante mille hommes était réunie à Echelle-Neuve, près d'Éphèse, pour passer à Samos. Plusieurs tentatives inutiles avaient été renouvelées contre cette île; mais l'amiral turc, fort de l'assistance des Égyptiens, se crut assuré du succès. Il débarqua ses hor-

des sur la plage de Vathi, à l'est de l'île ; les Samiens en firent un épouvantable carnage, tandis qu'avec des embarcations légères ils poursuivaient les chaloupes ennemies jusque sous les canons musulmans. Dans l'intervalle, la flotte hellénienne engagea une action très vive contre celle du sultan ; les barbares, vaincus et dispersés, se retirèrent en désordre sur Stanchio, en laissant au pouvoir des Grecs une de leurs frégates, plusieurs bricks et un grand nombre de transports.

Cependant l'immortel Canaris avait juré de venger les victimes d'Ipsara. Il se chargea, pour la troisième fois, de conduire un bâtiment incendiaire au milieu des vaisseaux ottomans. Il partit. Le capitan-pacha et son vaisseau amiral étaient l'holocauste qu'il destinait aux mânes de ses concitoyens. Son audace lui réussit encore et il se sauva : le feu allumé par lui sur le vaisseau du général en chef embrasa toute la flotte des barbares ; ils perdirent une foule de bâtimens, et se réfugièrent avec les autres dans le golfe de Symia, d'où ils revinrent à Stanchio, après le départ de l'escadre chrétienne.

Les troupes du pacha d'Égypte avaient déjà pris, depuis plusieurs jours, la direction du Péloponèse sur des bâtimens convoyés : les navires hydriotes, en station dans l'Archipel, signalèrent cette flotille en avant de Thermie; elle fut attaquée; la plupart des bâtimens furent coulés à fond, et ceux qui échappèrent à ce désastre se sauvèrent à Candie, qui était encore au pouvoir des Turcs. Ces bril-

lans succès furent connus dans le Péloponèse au moment où l'on y célébrait les nouvelles victoires d'Odyssée, de Diamanti et de Constantin Bozzaris sur les pachas de Thessalie, de Macédoine et d'Albanie. Odyssée s'empara même de la position de Zeituni, qui est en quelque sorte la clef des Thermopyles et de la Livadie.

Un dernier triomphe assura bientôt aux Hellènes l'empire de la mer : leur flotte, dans un nouvel engagement, prit ou coula à fond la majeure partie des vaisseaux turcs : les autres n'échappèrent qu'en se faisant échouer sur les côtes de Caramanie. On peut dire que cette action mémorable, dont toutes les circonstances ne sont pas encore bien connues, est comme la décision de l'indépendance des Grecs : c'en est fait de la marine du grand-seigneur et de la belle escadre du pacha d'Égypte. Le fils de ce dernier est prisonnier; son amiral est peut-être mort: cette leçon prouvera sans doute à Méhemmet ce que la prudence aurait dû lui conseiller, que son rôle est la neutralité dans cette grande lutte, où il a tout à gagner et rien à perdre; qu'une autre campagne sous les drapeaux désastreux du Croissant, le ruine à jamais et le livre sans défense à la cupidité du grand-seigneur.

Nous avons parcouru toutes les périodes historiques des Hellènes : nous les avons vûs esclaves; nous les quitterons libres. Leur régénération est en quelque sorte accomplie. Il ne leur manquait, dès le commencement de la révolution, que des chefs

habiles, des institutions conservatrices de la liberté : ils possèdent déjà l'un et l'autre. Mavrocordato leur promet un moderne Lycurgue : ils trouveront leur Washington; mais qu'ils se gardent de l'esprit de secte et de l'intolérance religieuse qui, en plaçant les hommes sous le joug des prêtres, les conduit bientôt dans les fers du despotisme ! un peuple religieux peut se conserver libre ; un peuple fanatique finit toujours par être esclave.

Hellènes ! vous avez su conquérir votre indépendance ; sachez la conserver. Votre avenir dépend de vous. Après avoir étonné le monde par vos exploits, n'allez pas le remplir du bruit de vos discordes. Que les ambitieux se taisent ou que l'opinion les flétrisse ! Épouser la querelle d'un chef de parti dans un pays libre, c'est se donner un maître. Lorsque la patrie est en proie aux déchiremens des factieux, l'étranger se présente : il ne se trouve que trop de citoyens aveuglés pour l'accueillir et le proclamer libérateur ; mais l'intervention de l'étranger est le terme fatal des républiques. Hellènes ! vous vous êtes élevés à la hauteur de vos ancêtres; ne vous déchirez pas comme eux : ils n'eurent long-temps qu'un *Philippe* à craindre ; votre position est bien plus périlleuse : vous êtes entourés de *Philippes !*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Asservissement.

DEUXIÈME PARTIE.

De l'Esclavage.

TROISIÈME PARTIE.

La Délivrance.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

